N° 1 Le Numéro : 1 fr. 1927

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Écoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03
Abonᵗ : France : 15 fr. - Étranger : 25 fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY

Quelques Tentations

De l'ART ROMAN au BAL DE L'INTERNAT

L'histoire de Saint-Antoine a été reproduite par quantité d'artistes. Mais tous, depuis ceux qui écrivaient dans la pierre des chapiteaux de Vézelay les légendes des saints jusqu'aux modernes, ont surtout interprété les « tentations » se laissant plus aller au libre jeu de leur imagination fantaisiste qu'à la transposition fidèle de ce que l'on sait sur cet épisode de la vie du pieux anachorète.

La Tentation de Saint Antoine, telle qu'on la trouve racontée dans les *Vies des Pères du Désert,* ne ressemble guère à ce que représenteront plus tard les artistes. Les démons qui viennent épouvanter le solitaire, ne sont pas des monstres sans nom; il prennent l'aspect des bêtes du désert; parfois le diable est un géant ; d'autrefois il se manifeste sous l'aspect d'une jeune femme dont une parure savante relève la beauté. Le diable se plaît à se montrer aux anachorètes sous les apparences les plus séduisantes.

Ce n'est qu'au XIIᵉ siècle que les moines artistes élaborent le satan monstrueux en même temps que les premières représentations de la lutte de l'homme contre la chair. A Vézelay la femme apparaît déjà comme la tentatrice pour saint Benoit, tandis que



Tentation de Saint Benoit. Chapiteau de Vézelay.



Cliché Laurens

Tentation de Saint Antoine, par Martin Schongauer.

saint Antoine n'est en but qu'aux tiraillements, aux agaceries de deux démons grimaçants. Avec le XVe siècle, alors que les tentations sont encore pour ainsi dire chastes, les vraies diableries apparaissent et occupent le crayon d'un artiste tel que Martin Schongauer. L'œuvre du maître de 1466, gravée probablement pour le couvent des Antonins d'Isenheim, est une fantastique et hallucinante vision. « Saint Antoine, vêtu de sa robe de moine, son Evangile à la ceinture, est enlevé dans les airs par une bande de démons qui s'acharnent sur lui, le tirent dans tous les sens, le frappent à coups de bâton, le griffent, le déchirent, lui arrachent les cheveux et la barbe. Autour de l'ermite résigné et meurtri, incapable de se défendre, une ronde effarante tournoie, voltige, cabriole et vocifère; car, Schongauer, inspiré par les extravagantes rêveries des vieux Souabes, renchérissant sur eux, a déchaîné sur le saint de stupéfiants démons écailleux et velus, moitié chauves-souris, moitié reptiles, à trompes et à suçoirs, créé une faune ahurissante, une ménagerie de cauchemar (1) ».



Pieter Huys. Tentation de Saint Antoine. Photo E. Lévy. Cliché Armand Colin.

Cette école de grotesque continue au XVIe siècle. Mathias Grünewald, dans la scène de la Tentation, se complaît à enchevêtrer les corps fantastiques des démons qui se ruent sur l'ermite, que des anges viennent secourir. Jérôme Bosch figure des monstres qui n'ont qu'une tête plantée sur des jambes ou un groin de porc, un mufle d'animal, un bec d'oiseau gigantesque; des poissons, des insectes, des crapauds composés d'éléments contradictoires, munis d'appendices, velus comme des singes, cornus comme



La Tentation de Saint Antoine.
Gravure de Jérôme Cock d'après une peinture attribuée à Peter Breughel.
Cliché de l'Histoire de la Littérature française. Collection Larousse.

(1) Schongauer, par Champion. Alcan, édit., 1924. Michel-Ange, enthousiasmé par la planche de Schongauer, en fit, dit Vasari, une copie peinte.

des boucs. Ces êtres inouis tiennent en main des objets inexplicables, disparates, charivariques; ils se couvrent d'oripeaux sans nom; ils se coiffent d'entonnoirs. Ils ont pour fourmilières des édifices insensés; ils émergent de gouffres embrasés d'où montent fumées et flammes. Que représentent-ils ? Sans doute les péchés, les vices, les fléaux, les peines; et par dessus tout, dit L. de Fourcaud, l'effréné caprice de l'artiste grisé par les intermèdes de diablerie des *Mystères* et les subtilités de jeu des *Chambres de Rhétorique*, sur des thèmes populaires, les jours de fêtes.

Les diableries font école. Après Hieronymus, c'est Jean Prévost, c'est Jean Mandyn, c'est Pieter Huys, c'est Jean Crabbe, c'est Frantz Verbeek, c'est Met de Bles, c'est Breughel le Drôle dont le tableau, admiré à Gênes, inspirera un jour le livre merveilleux de Flaubert que Taine définissait : « le IV[e] siècle vu par un cerveau d'ascète ».



Tentation de Saint Antoine, attribuée à J. Bosch.
Phot. Hanfstaengl. Cliché Armand Colin



Cliché Laurens.
Tentation de Saint Antoine, par Mathias Grünewald.
Musée de Colmar.

Callot ne pouvait manquer d'aborder le thème devenu traditionnel à son époque. Il traita à deux reprises le sujet de la Tentation de saint Antoine. Ses gravures, qui furent si vite répandues qu'elles éclipsèrent dans la mémoire du public celles de tous ses prédécesseurs, ressemblent à celles des artistes plus anciens, au point de vue de la quantité des personnages diaboliques introduits dans la composition; mais elles décèlent une richesse extraordinaire d'imagination dans les formes, les postures, les physionomies et même les accoutrements des êtres chimériques, tous également plaisants et burlesques, tout en présentant un contraste complet avec les conceptions plus grossières et plus triviales de l'école allemande et flamande.

Les Tentations de Callot sont encore du genre chaste. Comme le fait remarquer Jean Dolent, « le groupe de Carpeaux au nouvel Opéra expose bien plus les saints et les hommes » ; chez Callot des diablotins en belle humeur; un diable qui souffle au derrière d'un cochon, tandis qu'un autre met le feu à un armstrong à quatre pattes qui lance par la queue tout un arsenal de poignards, de sabres et d'épées.

Mais presque pas de femmes, une absence totale de cette sensualité qu'on trouve dans un tableau bizarre du Greco où l'on croyait jadis reconnaître une *Vision d'Apocalypse* et que l'on appelle encore la




Cliché du « CORRESPONDANT MÉDICAL ».

Callot. Tentation de Saint Antoine.

Tentation de saint Antoine (1). Avec la fin du seizième siècle a cessé la vogue du grotesque et le goût pour la diablerie des scènes de Tentation; il prend un caractère bien plus raffiné, sans être moins fantaisiste; la luxure s'y montre sous des formes plus humaines.

Teniers est bien encore le continuateur de la primitive école de diablerie, avec ses nombreuses Tentations de saint Antoine, au nombre de plus de vingt à Berlin, à Dresde, à Madrid, à Paris. Mais quoiqu'il rappelle par ses monstres les cauchemars à la fois effroyables et burlesques de Martin Schongauer, de Bosch, de Breughel ou de Callot, il n'a rien dans la conception de leur sécheresse. « Il laisse dominer, dit Roger Peyre, une bonhomie narquoise. Son saint qui n'a rien de particulièrement mystique, a l'air d'un pieux brave homme plus étonné que profondément troublé de ce qu'il voit, quand même il jetterait un regard de curiosité amusé sur les divers objets de tentation qu'on lui présente. Les diables de Teniers sont d'assez bons diables et ses monstres eux-mêmes sont plus taquins

(1) Maurice Barrès pensait qu'il fallait voir dans ce tableau « une forme espagnole du Jugement de Paris. C'est, dit-il, l'âme fidèle qui voit les tentations lui apparaître ».

Vallin. (Ecole française du XVIIIe siècle).
La Tentation de Saint Antoine (1826).

Ce tableau, qui a figuré au Salon de 1827, et à l'Exposition centennale de 1900, a fait partie de la collection Haviland et a été donné au Louvre en 1923.

« Dans une grotte envahie de végétation, cinq jeunes femmes entourent et lutinent le saint en proie à une vive tentation. L'une en tunique jaune, agite des clochettes; une autre lui tient la main, une troisième se dévoile en souriant. A droite le fidèle compagnon de l'ermite porte une femme sur son dos et trois autres nymphes apparaissent sur le seuil de la caverne ». (Catalogue de la collection Ch. Haviland).

que méchants ». Teniers introduit la femme dans ses scènes de Tentation, mais c'est la tranquille bourgeoise richement et correctement vêtue qu'il présente au bon saint Antoine; rien ne fait encore pressentir les apparitions voluptueuses auxquelles auront recours les modernes pour éblouir l'âme du solitaire. Si Danïel Rabel fait paraître dans sa composition une femme nue, s'abritant sous un parasol et essayant sur le saint l'effet de l'exhibition de ses charmes, les deux Tentations de Nicolas Cochin ressemblent encore beaucoup à celles de Teniers. L'une représente le saint agenouillé devant un crucifix entouré de démons. La jeune et charmante tentatrice traditionnelle y est revêtue des plus riches habits et déploie tous ses moyens de séduction. Tout le champ libre du tableau est, comme d'ordinaire, occupé par des multitudes de personnages diaboliques aux formes grotesques. Dans l'autre composition, le saint est représenté en ermite absorbé dans la prière; le personnage féminin de la volupté occupe le centre de l'ensemble, tandis que près de lui une sorcière tournoie sur son balai.

Somme toute ce sont là des Tentations du genre convenable. Le XVIIIe siècle en verra bien d'autres avec ce que Huysmans appelait « les gentillesses avariées du dernier siècle ». Les gravures de Borel et d'Eluin, qualifiées de libres, ne rappellent guère les formes horribles ou grotesques sous lesquelles les peintres du siècle précédent se plaisaient à représenter le Malin.

Elles annoncent les Tentations du XIXe siècle, celles où Tassaert, avec sa sentimentalité égrillarde, se plaît à évoquer après Vallin, « les seins nus et pourprés », les compositions de Delaroche, de Fantin-

Latour, de Moreau de Tours, de Daux, de Foubert, de Lupiac, de Guillon, de Bourgounier, de Quinsac, de Weber, d'Eicou, de Carl Guthers, de A. Morot, de Willette, de José Frappa, de Rodin, etc., où les artistes semblent n'avoir retenu, des divers épisodes de la Tentation, que celui où la luxure entre en scène. Mais si poussé que soit l'érotisme raffiné de certains, il n'est rien comparé à celui dont témoigne la planche de Rops. Aucun d'eux n'a compris et su évoquer comme ce dernier, le démon de la perversité. Dans cette aquarelle de Rops « le saint encore agenouillé se dresse à demi, horrifié, scandalisé, sa barbe fluviale ébouriffée au vent qui l'agite, des doigts se bouchant les oreilles, les yeux hagards. Il avait ouvert devant lui sur un pupitre au pied de la croix cet in-folio *de Continentia Josephi,* et voilà qu'un spectacle insensé l'hallucine : le Sauveur s'est détaché du bois sacré où s'achevait son douloureux sacrifice refoulé, presque renversé déjà par l'apparition démoniaque d'une femme nue et de beauté flamboyante qui, riant sous sa chevelure d'or qui fulgure, a usurpé la place. Le démon encapuchonné ricane par derrière, le cochon à droite pose tranquillement ses pattes de devant sur d'autres in-folio ». (A. Fontainas).

Cliché de la REVUE DE L'ART.
Eduardo Chicharro. La Tentation de Bouddha.

Cliché de l'Imp. Porcabœuf
La Tentation.
Peinture de Beaumont. Grav. d'Eichens.

Tout Rops symboliste est dans cette planche qui, dit Camille Lemonnier, représente merveilleusement « l'abêtissement de la race humaine sous le rose talon de la courtisane. Le Christ tombé de sa croix, marque la souffrance tournée en dérision, la notion du devoir abolie, le sens de l'héroïsme méconnu. Saint Antoine, repoussant vainement l'obsédante vision, correspond aux inutiles révoltes des consciences graduellement submergées par l'iniquité universelle ». Flaubert, qui refusait avec dédain toute illustration pour ses livres eut pu adopter la composition de Rops. Elle est digne du chef-d'œuvre où l'ermite de Croisset a voulu tracer le cycle des désillusions de l'humanité.

G. MORICE.



En-tête du papier à lettre de la salle de Garde de l'Hôpital Saint-Antoine

A CONSULTER : Emile Mâle : L'Art Religieux du XIIe siècle en France; l'Art Religieux du XIIIe siècle en France; l'Art Religieux de la fin du Moyen Age en France (A. Colin, édit.) — André Michel : Histoire de l'Art, Tome V, 1re et 2e partie; Tome VIII, 1re partie (A. Colin. édit.). — Elie Faure; Histoire de l'Art : l'Art Moderne. (Crès, édit.). — Louis Hourticq : La Peinture. Des origines au XVIe siècle. — Rosenthal : La Gravure. (Laurens, édit). — André Girodie : Martin Schongauer et l'art du Haut-Rhin au XVe siècle. (Les Maîtres de l'Art, Plon, édit.). — Roger Peyre : Teniers (Les Grands Artistes, Laurens, édit.) — Charles Bernard: Pierre Breughel l'ancien (Van Dest, édit.). — Claude Champion : Saint-Antoine (L'Art et les Saints, Laurens, édit.). — Al. Cayet : La vraie Tentation de Saint Antoine, *Revue hebdomadaire*, 1er août 1914. — Congrès archéologiques de France, LXXIIe session, Beauvais, 1906. — Thomas Wrigth : Histoire de la caricature et du grotesque dans la littérature et dans l'art. — Maurice Barrès : Greco ou le secret de Tolède (Plon, édit.). — Flaubert : La Tentation de Saint Antoine; Notes de voyage (Conard, édit.). — Félicien Rops, numéro spécial de *La Plume*, 15 juin 1896. — André Fontainas : Rops (Alcan, édit.). — Dr Lucien Nass : A travers Callot, *Le Correspondant Médical*, 31 mars 1911. — Pierre-Paul Plan : Jacques Callot, maître graveur (1593-1635) (Van Dest, édit.). — AEsculape, mai 1911. — Champion : Schongauer (Alcan, édit.). — La Tentation de Saint Antoine, in-8, 1781. Poésies galantes accompagnées de 8 pages de musique de Sedaine et ornées de 1 frontispice et de 9 figures non signées et attribuées à Borel et à Eluin. — Ernest d'Hervilly : Le grand Saint Antoine de Padoue. Son enfance. Sa belle jeunesse. Ses miracles. Ses tentations. Son apothéose et son petit cochon. 75 vignettes sur bois d'après les dessins de W. Busch. Paris (s. d.). — Dr Henry Chaumartin : L'Abbaye de Saint-Antoine de Viennois et le Feu Saint-Antoine. Vienne. 1926.



Cliché Plon-Nourrit.
El Greco. La Tentation de Saint Antoine.



Dessin de P. Noury pour le Bal de l'Internat 1922.

FIGURES DU PASSÉ

Un clinicien auvergnat à la fin du XVIIIe siècle

Le docteur Brieude (1729-1812)

Jean-Joseph Brieude naquit à La Roquebrou, en Haute-Auvergne (1), le 1er avril 1729, du mariage d'Hugues Brieude, marchand-tanneur et de Jeanne Sarrauste (2). Après de brillantes études, il soutint sa thèse de doctorat devant la Faculté de Médecine de Montpellier et s'installa à Aurillac où il épousa, le 24 janvier 1763, Marie-Elisabeth Esquirou, fille de Jean-Baptiste Esquirou, docteur en médecine, et de Marthe de Fraissy.

Brieude possédait au village de Dilhac, près de La Roquebrou, une belle propriété, et, tout en faisant de la médecine à Aurillac, s'efforçait de parvenir à la noblesse par la seule voie qui, en dehors des armes, y conduisait alors : les charges; et, le 4 janvier 1774, suivant acte passé au château de La Roquebrou, nous le voyons acheter de messire Joseph-Augustin de Planchard, écuyer, seigneur de Cussac, demeurant en son château, paroisse de Montreux en Limousin, la charge de conseiller-secrétaire du Roi, près le Conseil Supérieur [la Cour des Aides] de Clermont-Ferrand (3). Il était déjà lieutenant principal en l'élection d'Aurillac. Ce médecin paraît avoir eu, à cette époque, plus de goût pour la procédure que pour la thérapeutique. Ce qui ne l'empêchait pas d'être membre correspondant de la Société Royale de Médecine de Paris et médecin en chef de l'Hôpital d'Aurillac, où il était chargé par l'Intendant d'Auvergne, d'expliquer aux élèves le fonctionnement de la machine inventée par Madame du Coudray, la célèbre sage-femme (4).



Docteur Brieude. 1729-1812.
(D'après le pastel appartenant à Madame Grenet).

Mais bientôt ce cadre restreint ne suffisant plus à son activité, Brieude s'en fut à Paris, où il devint médecin du duc d'Orléans (5) et de la duchesse de Bourbon (6), qui le logeait dans son hôtel, rue Neuve des Petits-Champs, ainsi que nous l'apprend un acte de 1785. Il eut une brillante clientèle pendant la Révolution et l'Empire et mourut à Paris, rue du Chabanais n° 5, le 17 novembre 1812, âgé de 83 ans.

Il avait joué un rôle militant au début de la Révolution et avait conservé de sa vie politique une grande prudence; aussi, suivant le régime, signe-t-il : de *Brieude, écuyer, seigneur de Dilhac ; le citoyen Brieude ;* ou *Monsieur Brieude.*

Bon clinicien et observateur sagace, ses publications sont nombreuses. Nous lui devons :

I. *Topographie médicale de la Haute-Auvergne,* en 1786. Premier ouvrage de ce genre sur la province qui n'a encore rien perdu de son intérêt (1). Il valut à son auteur une médaille d'or de la part de l'impératrice de Russie Catherine II.

II. *Observations sur les eaux thermales de Bourbon-l'Archambault, de Vichy et du Mont-d'Or,* en 1788 (2).

III. *Observations économiques et politiques sur les montagnes d'Auvergne,* en 1802 (3).

IV. *Traité de la Phtisie pulmonaire,* en 1803. Ouvrage tout de fine observation, marqué au coin d'une érudition profonde (4).

V. Une foule d'articles dans les revues et journaux scientifiques de son temps (5).

VI. Enfin, Brieude collabora aussi à la partie médicale de la *Nouvelle Encyclopédie* (6).

Il était membre de la Société Royale de Médecine, de la Société de Médecine de Paris et de l'Académie Royale de Médecine de Barcelone (7).

Il avait eu trois filles et un fils. Celui-ci, chef de bureau à la préfecture du Cantal, laissa aussi un fils : Pierre-Auguste-Louis de Brieude, docteur en médecine, né à Aurillac en 1814, marié à La Ferté-Alais, Seine-et-Oise, où il a exercé la médecine pendant près de trois quarts de siècle et où il est mort, âgé de 91 ans, le 13 janvier 1905. C'était le grand-père du docteur Alphonse Grenet d'Étampes et de notre ami Henri Grenet, médecin de l'hôpital Laennec, à l'obligeance duquel nous devons de pouvoir publier le portrait de son trisaïeul.

Docteur de RIBIER.

(1) La Roquebrou, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Aurillac, Cantal.

(2) Brieude avait une sœur, Geneviève, qui épousa Jean-Antoine Boysset, avocat en parlement et notaire à La Roquebrou. De cette union est né, le 15 avril 1756, le docteur Jean-Guillaume Boysset, anobli par Napoléon 1er, le 26 avril 1811.

(3) Denevers, notaire à La Roquebrou.

(4) Archives du Puy-de-Dôme, C 1393 et 1401.

(5) Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, dit « PHILIPPE-EGALITÉ », guillotiné à Paris le 6 novembre 1793.

(6) Marie-Louise-Thérèse-Bathilde d'Orléans, sœur de « PHILIPPE-EGALITÉ », mariée le 2 avril 1770 à Louis-Henri-Joseph, duc de Bourbon-Condé.

(1) Extrait des registres de la Société Royale de Médecine. Années 1782 et 1783. Cet ouvrage, rarissime aujourd'hui, a été réédité en 1821 par Picut, imprimeur à Aurillac.

(2) Lues à la Société Royale de Médecine, le 28 juin 1787.

(3) Faites dans un voyage, par ordre du gouvernement, et lues à la Société de Médecine. Cette plaquette est suivie d'une lettre de félicitations du ministre Chaptal, en date du 12 thermidor an X. (31 juillet 1802).

(4) Paris. Levrault frères. An XI-1803. 2 volumes.

(5 et 6) Réflexions sur quelques remèdes qui sont aujourd'hui fort en vogue dans quelques villes du royaume (IN JOURNAL DE MÉDECINE DE 1780, PAGE 397. TOME 53). Et archives du Puy-de-Dôme, C. 1429.

(7) Voir notre article sur les MÉDECINS DE LA HAUTE-AUVERGNE. (In France Médicale, 1903) et Bibl. de Clermont-Ferrand, mss 342-343, fos 92-96.

IMP. DE COMPIÈGNE. 1927.

N° 2 Le Numéro : 1 fr. 1927

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Écoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03
Abonᵗ : France : 15 fr. - Étranger : 25 fr.

RÉDACTION
Docteur MAURICE GENTY

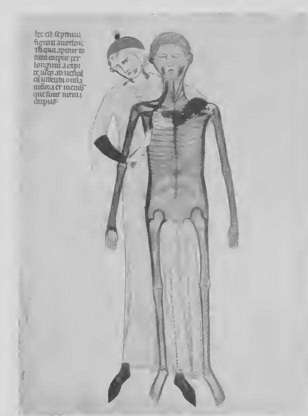
L'ANATOMIE DE MONDINO DEI LUZZI (1)

L'ANATOMIE de Mondino dei Luzzi, rédigée en 1316, et répandue d'abord à l'Université de Padoue, à l'état de manuscrit recopié par les élèves, fut éditée à Venise en 1478. Les éditions Droz à qui l'on devait déjà une magnifique publication des trois premiers traités français sur la peste, donnent aujourd'hui une réédition du livre de Mondino. Les planches de Guido de Vigevano qui l'accompagnent satisferont pleinement les amateurs d'art et les notes dont M. E. Wickersheimer a fait suivre cette reproduction seront précieuses pour ceux qui s'intéressent à l'histoire de la médecine.

Mondino dei Luzzi naquit dans le dernier tiers du XIIIe siècle à Bologne. De famille médicale — son père était apothicaire et son oncle enseignait la médecine — il termina ses études en 1290 dans sa ville natale où il ne cessa d'exercer et d'enseigner l'art de guérir jusqu'à sa mort survenue en 1326.

« Mondino, dit M. E. Wickersheimer, a laissé divers ouvrages de pathologie et de thérapeutique, des commentaires d'Hippocrate, de Galien et peut-être du DE PULSU de Philarète, mais la place qu'il occupe dans l'histoire de la médecine, il la doit surtout à son traité d'anatomie ».

Ce traité, écrit à l'usage de ses écoliers, resta classique pendant plus de deux siècles jusque et au delà de la publication en 1543, par André Vésale, des sept premiers livres du DE HUMANI CORPORIS FABRICA. Cette vogue doit s'expliquer, d'après M. Wickersheimer, par le fait que c'était le premier livre d'anatomie du moyen âge ayant pour base la dissection du cadavre humain. Jusqu'alors les étudiants n'avaient à leur disposition que l'ANATOMIA PORCI, ou le quatrième livre de la CHIRURGIE de Guillaume de Salicet ou encore le petit traité que Henri de Mondeville composa en 1304 pour ses élèves de Montpellier.



L'ouverture du cadavre, d'après Guido de Vigevano.

« Dès le début de son livre, Mondino déclare qu'il se préoccupe moins de garder un style noble que d'instruire ses élèves par le moyen de l'opération manuelle ». Il décrit successivement les trois ventres du corps : VENTER INFERIOR, ce que nous appelons le ventre proprement dit ; VENTER MEDIUS, la cavité thoracique à laquelle l'auteur rattache le cou et la bouche ; VENTER SUPERIOR, qui est pour lui la boîte cranienne.

Pour chacune des parties décrites, Mondino étudie le contenant puis le contenu, allant de la périphérie vers la profondeur. Il est imbu des idées de Galien et ne doute pas de leur infaillibilité. Mais s'il cherche dans l'examen du cadavre la confirmation de ce qu'il a lu dans les œuvres de ses prédécesseurs, il essaie cependant de confronter la théorie avec l'observation, inaugurant ainsi une phase nouvelle de l'enseignement anatomique ; et par son petit livre « conçu comme un guide du prosecteur », il a peut-être, dit M. E. Wickersheimer, contribué à rendre plus fréquentes les dissections dans les Universités de la fin du moyen âge.

« Quant à savoir, ajoute M. Wickersheimer, si Mondino fut le premier à reprendre la pratique de l'anatomie humaine, abandonnée depuis quinze siècles, la question est sans doute insoluble ; en tous cas, la preuve manque jusqu'à présent qu'il ait été précédé dans cette voie par quelque autre.

L'antiquité n'avait guère connu les dissections qu'à Alexandrie, sous le règne des Ptolemées, au temps d'Hérophile et d'Erasistrate, c'est-à-dire au IVe et IIIe siècle avant notre ère. L'idée d'impureté qui s'attachait aux cadavres détourna les Arabes, aussi bien que les Juifs, de la dissection du corps humain. Dans l'Occident médiéval, pendant la période dite monastique de la médecine, les buts poursuivis étaient trop exclusivement pratiques et les études trop rudimentaires pour que l'anatomie ne fût pas négligée par les moines médecins.

Quelque progrès à cet égard ne devint possible que lorsque

(1) Ernest Wickersheimer: Anatomies de Mondino dei Luzzi et de Guido de Vigevano. Tome III de la collection des DOCUMENTS SCIENTIFIQUES du XVe siècle, seize phototypies, dont cinq en couleurs, tirées par D. Jacomet. Liste bibliographique, notes, 50 fac-similés, 300 exemp. numérotés sur japon Barjon in-4°, contenus dans un emboîtage. Prix : 210 francs. Editions Eug. Droz, 13, Avenue Félix-Faure, Paris.

les Universités commencèrent à s'organiser. Dans la plus ancienne, celle de Salerne, on cultivait l'anatomie vers l'an 1200, mais, à l'exemple de Galien, les Salernitains se bornèrent à disséquer des animaux. Le porc était le sujet favori de leurs investigations; aussi l'un des plus anciens, sinon le plus ancien livre d'anatomie du moyen âge, porte-t-il le titre d'ANATOMIA PORCI. Le choix du porc, en tant qu'animal de dissection, n'était du reste pas spécial à Salerne et l'ANOTHOMIA MUDINI offre elle-même plusieurs exemples d'observations que son auteur a faites sur des porcs ou sur des truies ».

On a voulu voir dans une ordonnance promulguée par Frédéric II en 1240, la preuve que cet empereur avait rendu obligatoire la pratique des dissections humaines à l'Ecole de Salerne. M. Wickersheimer estime que c'est à tort, car si l'ordonnance assigne à l'anatomie une place dans le programme des études chirurgicales, elle ne parle nullement de dissections.

On a prétendu également qu'à Venise un décret du Grand Conseil, en date du 7 mai 1308, aurait enjoint au Collège des Médecins de faire chaque année l'anatomie d'un cadavre humain; or, comme le Dr Giodano l'a appris à M. Wickersheimer, S. de Renzi s'est trompé dans l'inscription de la date: c'est le 27 mai 1368 qu'il faut lire.

Quant à l'ouverture d'un cadavre qui fut faite le 15 février 1302 à Bologne par Guglielmo Varignana, il s'agissait plus d'une autopsie médico-légale que d'une dissection anatomique, puisqu'elle fut pratiquée sur un homme qu'on supposait avoir été empoisonné.

Comme Mondino nous apprend qu'il a anatomisé deux femmes en janvier et mars 1316, « ces deux dates sont à retenir: l'histoire des dissections humaines en Occident n'en connaît pas de plus anciennes ». Invoquant une bulle du pape Boniface VIII datée du 18 février 1300, on en a rendu l'Eglise responsable.

« Mais, dit M. Wickersheimer, on n'a pas pris garde que cette bulle ne vise nullement les dissections. Le pape Boniface VIII s'est borné à proscrire une coutume qui, sous le nom de « sepultura more teutonico », s'était répandue à l'époque des croisades. Comme bien des croisés, mourant loin de chez eux, manifestaient le désir d'être enterrés dans leur patrie, on s'était avisé de faire bouillir leur cadavre: les os, séparés de la sorte des parties molles, devenaient d'un transport plus facile. Dans la bulle condamnant ces pratiques, l'anatomie n'est pas en cause ».

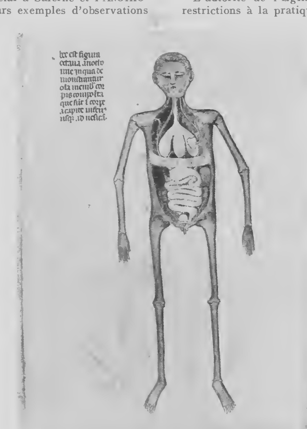
Les scrupules religieux empêchèrent Mondino de faire bouillir l'os du rocher afin de le mieux étudier; et les préparations qu'il obtint par ébullition et par dessication ne furent jamais faites que sur des cadavres d'animaux.

L'autorité de l'Eglise semble bien avoir apporté d'autres restrictions à la pratique de l'anatomie. Henri de Mondeville raconte qu'une dispense particulière de l'Eglise était nécessaire pour inciser un cadavre à fin d'embaumement. Guido de Vigevano dit qu'anatomiser un corps était défendu par l'Eglise.

Un bref de Sixte IV (1471-1484) subordonnait le droit de disséquer à une autorisation spéciale des autorités, tant spirituelles que temporelles.

« On ne connaît pas de texte pontifical plus ancien, dit M. E. Wickersheimer, mais, comme les dissections sont devenues de plus en plus fréquentes au XIVe puis au XVe siècle, il est permis de supposer que Rome n'entendait pas les prohiber, mais seulement les surveiller. Je ne serais pas éloigné de penser qu'en soumettant à certaines formalités l'étude du corps humain, l'Eglise prenait sous sa sauvegarde les anatomistes, auxquels le sentiment populaire a été si longtemps hostile ».

Il existe trente-deux manuscrits de l'ANOTHOMIA MONDINI; aucun ne contient de figures; elles n'apparaissent que dans certaines éditions du XVIe siècle et sont par conséquent bien différentes de celles qu'aurait conçues Mondini.



Cavité thoraco-abdominale, d'après Guido de Vigevano.

Aussi pour donner une idée de ce qu'elles eussent été, M. Wickersheimer a reproduit les figures de l'ANOTHOMIA DESIGNATA PER FIGURAS de Guido de Vigevano. Ce Guido était né vers 1300 à Vigevano, ville florissante de la Lombardie. Il fut médecin de l'empereur Henri VII, de la reine de France Jeanne de Bourgogne.

En 1345, il dédia à Philippe de Valois un recueil de dix ouvrages médicaux. De ce recueil, conservé au Musée Condé, à Chantilly, fait partie le traité d'anatomie dont M. Wickersheimer a reproduit les planches dans leurs dimensions originales.

M. G.



Indiens Huichols en costume de cérémonie, allant à la récolte du Peyotl (Diguet.)

VARIÉTÉS

La Plante qui fait les yeux émerveillés

Le *peyotl,* dont l'usage plusieurs fois millénaire remonte à l'origine de civilisations disparues, est assez peu connu en Europe. Une étude générale vient de lui être consacrée par M. Rouhier, avec une documentation et une précision des plus intéressantes (1).

Il s'agit d'un cactus particulier, qui se rencontre seulement dans quelques régions du Mexique central. Utilisé à l'état frais ou sous forme de tranches desséchées (*Mescal buttons*), il est employé par diverses races d'indigènes à peau rouge du Mexique et des Etats-Unis. Pour eux, pratiquants d'une antique religion animiste, d'un symbolisme fort complexe, le Peyotl présente une valeur religieuse capitale, qui en fait véritablement un Dieu primordial. Chaque année, des hommes choisis spécialement exécutent un voyage pénible, d'un mois, entouré de rites minutieux, pour aller le cueillir. Au retour dans la tribu, après une période de jeûne, a lieu la cérémonie solennelle, véritable communion et purification, accompagnée de chants et de danses sacrées qu'anime et entretient l'*ivresse mescalinique.*

Entre temps, la drogue conservée sert à diverses pratiques de culte, de sorcellerie ou de thérapeutique.

Il était naturel de chercher si l'étude scientifique viendrait confirmer l'utilité sociale de la lutte menée contre le Peyotl par les Missionnaires américains ou lui assigner des indications thérapeutiques intéressantes.

L'*ingestion* d'extrait total, avec ses six alcaloïdes particuliers, paraît très peu toxique ; elle produit assez souvent une sensation de réplétion gastrique, des nausées, mais, aux doses expérimentées, pas d'accident sérieux. Elle détermine, de façon variable, selon les individus, une ivresse assez spéciale. Objectivement on constate de la mydriase, mais les phénomènes visuels sont les plus curieux. Après une phase plus ou moins nette d'excitation psychique, avec un certain sentiment d'activité physique, apparaissent, d'ordinaire, des troubles de la vue très particuliers.

Les *visions* se produisent dans l'obscurité, surtout les yeux fermés ; qu'elles soient simples, élémentaires, ou riches et compliquées, leur caractère dominant est d'être *vivement colorées.* Elles peuvent rappeler des souvenirs visuels ou être purement imaginatives, mais elles sont toujours remarquables par leur intensité et leur brillant irréel. Ultérieurement, le sujet conserve un souvenir très précis de toute cette fantasmagorie étincelante. Durant leur production même, il n'éprouve aucune obnubilation, conserve son jugement et reconnaît leur caractère subjectif. Ce sont des *hallucinations conscientes* où il voit, disait un expérimentateur, « de la lumière vivante ! »

A part une certaine hyperesthésie visuelle, quelque lourdeur de la tête ou de l'estomac, il ne persiste guère de malaise appréciable.

Cependant, l'intoxication chronique ne semble guère à redouter avec cette drogue, qui n'est pas vraiment euphoristique et ne serait pas susceptible de créer l'accoutumance ; on ne l'observe pas chez les indigènes qui

(1) A. Rouhier. Le Peyotl. — Paris. G. Doin, 372 p.



Cézanne. L'autopsie.

Cliché de l'« Amour de l'Art ».

ont la plante à leur disposition. En plus de ses usages magiques et de son emploi contre la sensation de faim, il paraît bien qu'elle puisse être utilisée comme stimulant général et, surtout, comme *toni-sédatif* nerveux.

Quant à l'ivresse que suscite le Peyotl, elle ne doit pas être capable de créer des toxicomanes d'un genre nouveau. Elle n'est guère susceptible de produire l'état de besoin et ne manifeste agréablement ses fantaisies visuelles que sur des sujets en bon équilibre général et surtout nerveux ; c'est-à-dire, à peu près, sur ceux qui ne sont pas les candidats habituels à la toxicomanie.

On pourrait rappeler que, parlant de leur plante sacrée, les Peaux-Rouges disent : « Le Dieu ne favorise que les gens sains et bien portants ».

H. Codet.

L' " Autopsie " de Cézanne

Il y a loin du Cézanne jeune, plein de fougue, affamé de gloire au vieux Cézanne timide, obscur. M. Roger Fry le montre dans un article très documenté de l'*Amour de l'Art* (décembre 1926) où il étudie « le développement de Cézanne ». Parmi les nombreuses reproductions qui accompagnent cet article, celle de « l'Autopsie » mérite de figurer dans un journal de médecine. Comme dans « Le Festin », « Le Lazare », Cézanne s'y montre essentiellement visionnaire. Mais ses visions ont une violence dramatique, une qualité troublante qui frise l'hallucination. « Et, ajoute M. Roger Fry, on comprend facilement que l'hôpital, auquel ce tableau était destiné, ait refusé avec mépris une composition où la chirurgie se révèle comme dans un cauchemar d'Allan Poe. Sans quitter tout à fait la vraisemblance, ces personnages ont l'air de fous diaboliques qui s'ébattent à éventrer un cadavre. Même la maladresse extrême de cette œuvre, où les personnages manquent totalement de proportions, n'empêche pas l'expression profondément sentie d'horreur macabre ».

AUTOUR DE DELACROIX

Depuis vingt ans M. Raymond Escholier travaille à ce *Delacroix* dont le premier volume vient de paraître (1), visitant les galeries particulières, fouillant les archives publiques et privées, hantant les lieux où passa Delacroix, recueillant les suprêmes témoignages des derniers survivants (il en est encore) qui connurent ce grand homme, glanant ainsi par centaines les lettres inédites, les carnets oubliés, les pages d'album ignorées, et enfin, grâce à la bienveillance des héritiers de Delacroix et de M. Joubin, directeur de l'Institut d'Art et d'Archéologie, ayant eu en mains les agendas du Maître, dont nul jusqu'ici n'a fait état. Une foule de dessins importants, voire de peintures que Robaut n'avait pu retrouver, font qu'il y a autant d'inédits dans l'illustration que dans le texte.

(1) Raymond Escholier: Delacroix. peintre graveur, écrivain. Tome I. 1798-1832. 1 vol. 20×26, de 300 p., avec 10 pl. hors-texte en couleurs, 64 phototypies hors-texte et environ 200 reproductions à pleine page ou dans le texte, d'après les tableaux, dessins, gravures de l'artiste. Edition sur velin blanc; le volume : 200 francs. H. Floury, éditeur, 2, rue Saint-Sulpice, Paris.



Delacroix. La consultation. Cliché Floury.



Delacroix. La mort de Sardanapale (fragment). Cliché Floury.

M. Raymond Escholier semble bien admettre que Delacroix était le fils de Talleyrand. « Qu'on le veuille ou non, dit-il, Talleyrand fut l'ami de Victoire Delacroix. Le fils de celle-ci, né pendant une longue absence du mari, une absence de neuf mois, ressemble d'une façon « inquiétante » à Talleyrand. Une tradition s'établit selon laquelle Eugène Delacroix aurait eu pour père Talleyrand. Nul qui n'ait remarqué en Delacroix son « air de prince »... Il n'y a pas, assure la sagesse des nations, il n'y a pas de fumée sans feu. Pour parler net, voilà bien des chances pour qu'Eugène Delacroix ait été l'un de ces fils de l'amour, doués si souvent de dons prestigieux ».

Sur les études anatomiques de Delacroix, dont Taine avait déjà parlé dans la *Philosophie de l'Art*, M. Raymond Escholier donne quelques précisions. Le peintre



Cliché de l'AMOUR DE L'ART.
Delacroix. Le Tasse dans la maison des fous.



Cliché Floury.
Delacroix. La visite du médecin (sépia).

du *Massacre de Scio* s'était intéressé aux essais de Géricault peignant d'après le cadavre, pour ses esquisses du Radeau de la Méduse; il dessina à Clamart et à Bicêtre; il travailla avec Barye devant un lion écorché; et quand il fréquenta le salon de Cuvier, celui-ci l'avertissait chaque fois qu'un pensionnaire nouveau entrait au Muséum ou qu'un animal venait à mourir.

Il y aurait aussi beaucoup à dire sur les « nus » de Delacroix, sur le caractère pathologique de son œuvre, sur les « ratés » dont il eut à souffrir comme Rousseau et Stendhal et sur lesquels les éditeurs du *Journal* avaient eu soin de faire le silence. Mais nous aurons l'occasion d'y revenir en reprenant la biographie de Delacroix lorsque l'ouvrage de M. Raymond Escholier sera terminé (2 volumes restent à paraître).



Cliché Floury.
Delacroix. Etude pour le massacre de Scio. (mine de plomb)

POUR LES TOMBES
de nos Grands Morts

Il y a quelques semaines (*Progrès Médical,* 30 octobre 1926), après avoir constaté au cimetière du Père-Lachaise l'abandon ou étaient laissées les tombes de Sappey, de Pinel, de Percy et de tant d'autres, j'émettais le vœu que nos grandes sociétés savantes, par une action combinée, missent fin à cet état lamentable et bien peu à notre honneur. Les égoïstes, les satisfaits, n'ont pas entendu. Les gens de cœur se sont émus.

Le Dr Ch. Lenormant a bien voulu s'intéresser à la cause que je défendais et parcourir avec moi les allées du Père-Lachaise. Le Pr Delorme, divers lecteurs ont encouragé mon initiative. Le Dr Crinon m'a prêté l'appui de l'indépendant *Informateur Médical;* le Dr J. Noir, avec toute l'autorité qui s'attache à son nom et au *Concours Médical,* a demandé la création d'une œuvre du Souvenir médical français. L'excellent *Index Médical* a rappelé à tous les praticiens que la gloire de ce monde est éphémère et que les vivants sont bien ingrats. Enfin les jeunes, dont l'indifférence vis-à-vis du passé serait encore excusable, dignes descendants des étudiants qui portèrent le cercueil de Dupuytren sur leurs épaules, ont immédiatement passé à la réalisation de l'œuvre souhaitée. L'Association des Externes et Anciens Externes, sous l'impulsion de son président, le Dr Pierre Béhague, a ouvert une souscription (1).

Il est assez réconfortant de voir notre jeunesse médicale s'occuper de l'entretien des tombes illustres, alors que l'Académie de Médecine a laissé dans l'abandon celle de Sappey, qui fut son président, celle de Le Bascle, marquis d'Argenteuil, qui lui légua un prix sexennal de 7.000 francs; que l'Institut a laissé crouler en partie le monument de Chaussier dont le fils, le Dr Simon Chaussier, légua en 1863, à l'Académie des Sciences, un prix de 10.000 francs à distribuer tous les quatre ans.



Cliché Floury

Delacroix. Tigre royal (lithographie).

Ce « sursaut de reconnaissance et de dignité professionnelle » — pour employer les termes du Dr Crinon — vient à une heure opportune (2). Comme me l'a signalé M. Maurice Chenivesse, l'aimable conservateur du cimetière du Père-Lachaise, une loi prévoit, en effet, que les villes auront le droit de reprendre les concessions perpétuelles datant d'au moins 75 ans et dont l'état d'abandon, régulièrement constaté et publié, persiste encore pendant 10 ans.

Le simple fait d'entretenir une tombe la préservera donc de la reprise.

L'Association des Externes, en s'intéressant aux tombes délaissées, a donné un bel exemple d'enthousiasme généreux. Fions-nous à elle pour organiser l'œuvre du Souvenir médical français.

Maurice GENTY.

Photo M. G.

Au premier plan, monument de Chaussier, au Père-Lachaise. Dans le fond, monument Raspail.

(1) Dès maintenant les dons peuvent être adressés au Dr P. Béhague, 1, rue Villersexel, Paris, compte chèques postaux : Paris 553-49.

(2) D'autres groupements, d'ailleurs, nous donnent l'exemple. La tombe de François Rude, au cimetière Montparnasse, vient d'être restaurée par la Municipalité de Dijon; il en sera de même, prochainement, pour celle d'Aloysius Bertrand.

REVUE D'OMBRES

Adrien-Simon BOY, Chirurgien en chef de l'Armée du Rhin

Auteur de l'Hymne " *Veillons au Salut de l'Empire* " (1768-1795).

Puisqu'on a contesté encore récemment à Simon Boy la paternité de l'hymne « VEILLONS AU SALUT DE L'EMPIRE », il n'est pas sans intérêt de rappeler, d'après le Dr E. Bourdin qui s'est fait le biographe averti des médecins franc-comtois illustres, quelques détails sur ce chant patriotique et sur le jeune chirurgien militaire qui en fut l'auteur.

Adrien-Simon Boy naquit le 5 janvier 1768 à Champlitte (Haute-Saône) où il fit ses humanités chez les pères Augustins. Son père, chirurgien-major de l'hôpital royal et militaire, l'orienta vers la médecine d'armée.

Après avoir étudié à Paris sous la direction de son compatriote Desault et obtenu, en 1784, une première médaille d'argent à l'école pratique de chirurgie, Boy est nommé chirurgien sous-aide aux hôpitaux ambulants de l'armée du Rhin à Molsheim le 15 avril 1792. En 1793, il passe en qualité d'aide-major aux hôpitaux de l'armée des Vosges et du Rhin; il est promu chirurgien-major à la même armée le 2 Germinal an II. Et il meurt à 27 ans, le 4 Floréal an III à Alzey, près de Mayence, victime du surmenage.

Boy a laissé un petit traité: QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LE TRAITEMENT DES PLAIES D'ARMES A FEU, qui, comme celui de son compatriote Percy, eut les honneurs de l'impression et fut distribué à tous les hôpitaux de l'armée du Rhin. L'ouvrage, écrit sans prétention, comporte des idées nouvelles, des aperçus originaux; ce n'est cependant pas lui qui devait préserver de l'oubli le nom de Boy, mais tout simplement un opuscule de quelques pages, dont on ne connaît que l'exemplaire retrouvé par le Dr Bourdin à la Bibliothèque de Besançon, et dans lequel a paru la chanson VEILLONS AU SALUT DE L'EMPIRE.



Cliché du Dr BOURDIN.
Adien-Simon Boy.
(Photo Marion. Bibliothèque de Besançon).

« L'hymne de Boy, dit le Dr Bourdin, fut composé à Strasbourg à la fin de l'année 1791, quelques mois par conséquent avant celui de Rouget de L'Isle et il a fallu toute la vogue de ce dernier pour faire passer au second plan celui qui était le premier en date parmi les cris de révolte contre la royauté et l'appel aux armes contre l'étranger. Ce chant faisait suite à quelques autres du même auteur et fut d'abord chanté dans les clubs et dans les assemblées populaires de Strasbourg, dont Boy était un des orateurs réputés.

En 1792, Boy apprit par les journaux que sa chanson était attribuée à un chanteur populaire, le citoyen Girey-Duprey. Il la fit alors imprimer sous son nom, en l'annotant de la façon suivante: « L'auteur ayant appris que des personnes s'attribuaient la composition de sa chanson, il est bien aisé de se faire connaître. Il renoncerait bien volontiers au faible mérite littéraire que de pareils ouvrages annoncent; mais le temps et les circonstances dans lesquelles ils ont été faits, voilà ce qui leur donne une certaine valeur et ce n'est qu'à ce titre que l'auteur les réclame ».

VEILLONS AU SALUT DE L'EMPIRE (1), la MARSEILLAISE, le CHANT DU DÉPART, réunis en un seul chant « par une orchestration spéciale, devaient toujours, par ordre de la Convention, servir de prélude à toute fête républicaine et étaient chantés également à la fin de la cérémonie. Leur vogue fut immense. On dit même que Marie-Antoinette, enfermée dans son boudoir avec quelques intimes, aimait à en répéter les airs sur son clavecin. Plus tard, avec THERMIDOR, la chanson s'adoucit, elle devint réactionnaire. LE RÉVEIL DU PEUPLE, une ariette nouvelle dans le goût anti-jacobin, entra souvent en conflit avec la MARSEILLAISE et VEILLONS AU SALUT DE L'EMPIRE. Les spectateurs, dans les théâtres, réclamant leur chanson favorite, se battaient entre eux. La police était obligée d'intervenir à chaque instant et finalement défense fut faite aux acteurs de chanter d'autres couplets que ceux annoncés sur les affiches. Un soldat arrêta même certain jour un spectateur des loges qui s'était permis d'applaudir « dérisoirement » l'air de VEILLONS AU SALUT DE L'EMPIRE! Ajoutons enfin que, pendant les jours sombres de la retraite de Russie, l'Empereur avant de quitter l'armée, avait autorisé les musiques militaires à jouer la MARSEILLAISE et surtout VEILLONS AU SALUT DE L'EMPIRE, dont le titre pouvait prêter à équivoque. Ces vieux airs, oubliés depuis vingt ans, allaient en ravivant leurs vieux souvenirs, ranimer le courage ébranlé des grognards de la Garde qui n'étaient autres que les volontaires vieillis de 92 ».

Et il est assez curieux de constater, comme le fait le Dr Bourdin « que parmi les chants, aussi innombrables qu'éphémères, qu'enfanta l'ère révolutionnaire, trois eurent une vogue considérable et que deux d'entre eux, la MARSEILLAISE et VEILLONS AU SALUT DE L'EMPIRE furent composés par deux francs-comtois, tous deux officiers de l'armée du Rhin, dans la même ville, à Strasbourg, et à quelques mois d'intervalle ».

A consulter : Docteur E. Bourdin : Adrien-Simon Boy, chirurgien en chef de l'Armée du Rhin, auteur de l'Hymne « VEILLONS AU SALUT DE L'EMPIRE » (1768-1795). Réunion méd. chirurg. de la 7e région, 13 juin 1917, in-8, 8 p. portr. — Dr E. Bourdin: Le chirurgien Boy et l'hymne patriotique: « VEILLONS AU SALUT DE L'EMPIRE », CHRONIQUE MÉDICALE, janv. 1927, p. 24-25. — E. Delorme: Traité de chirurgie de guerre. Tome I. Paris 1888.

M. G.

(1) Voici, d'après le Dr Bourdin, qui en a également donné la musique, les paroles de cet hymne qui se chantait sur l'air: VOUS QUI D'AMOUREUSE AVENTURE, etc.

Veillons au salut de l'Empire,
Veillons au maintien de nos droits.
Si le despotisme conspire,
Conspirons la perte des rois.
Liberté, Liberté, que tout mortel te rende hommage,
Tyrans, tremblez, vous allez expier vos forfaits
Plutôt la mort que l'esclavage,
C'est la devise des Français (bis).

Du destin de notre patrie
Dépend celui de l'univers;
Si jamais elle est asservie,
Tous les peuples sont dans les fers.
Liberté, Liberté, etc...

Ennemis de la tyrannie,
Paraissez tous, armez vos bras;
Du fond de l'Europe avilie,
Marchez avec nous au combat.
Liberté, Liberté, que ce nom sacré nous rallie;
Poursuivons les tyrans, punissons leurs forfaits: (bis)
Nous servons la même patrie,
Les hommes libres sont français. (bis).

IMP. DE COMPIÈGNE. 1927.

N° 3 Le Numéro : 1 fr. 1927

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Écoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon^t : France : 15 fr. - Étranger : 25 fr.

RÉDACTION
Docteur MAURICE GENTY

Erasme malade et médecin

Erasme, quoique étranger à la pratique de notre art, a, comme beaucoup d'auteurs de cette époque, semé ses œuvres d'observations médicales qui ne manquent pas d'intérêt tant pour la connaissance de l'homme que pour celle des mœurs du temps.

L'auteur des *Colloques* prétend bien n'avoir pas grande considération pour la médecine qui « n'est, comme la rhétorique, que l'art de jeter la poudre aux yeux ». « Je n'appelle le médecin, ajoute-t-il, que lorsque je suis presque dégoûté de la vie et que le mal semble devoir m'emporter. » Mais c'est là plus dédain affecté que mépris réel de la part de notre humaniste. A la vérité, il reconnaît s'être bien trouvé du traitement de Coq à Paris et de Linacer en Angleterre. Quand. en 1523, il est immobilisé par une rechute de gravelle, il achète un Hippocrate avec l'espoir d'y trouver l'indication de quelque remède utile. Et, dans le *De pueris liberaliter instituendis,* il demande que le jeune homme apprenne de la médecine ce qu'il faut savoir pour veiller à sa santé « le premier de tous les biens ». Il y édifie même tout un code de puériculture que n'aurait pas désavoué Jean-Jacques. Il s'insurge contre « la coutume mauvaise, de faire nourrir, *nutriendos,* leurs enfants par des femmes mercenaires ». Il insiste sur la valeur du lait maternel, car les « organes sont influencés par la nourriture et la boisson ». Si la mère ne peut nourrir « qu'elle prenne une nourrice saine de corps, d'un lait pur, de mœurs honnêtes, ne s'adonnant ni à la boisson, ni aux querelles, ni à l'inconduite ».



Cliché du LAROUSSE MENSUEL.
Erasme. Portrait peint par Holbein, en 1523.
(Musée du Louvre.)

Sur l'hygiène que doivent suivre ceux qui se livrent aux travaux de l'esprit, il a des préceptes qui annoncent Tissot. Il insiste sur la nécessité d'une sobriété exemplaire. « Garde-toi de toute étude en temps inopportun, conseille-t-il à son élève, le jeune Christian; le travail de nuit ne convient ni à la tête, ni à la santé; les heures du matin valent mieux....; à ce moment le corps est mieux disposé et l'esprit a la compréhension plus facile. Sortant de table, nous sommes à peine des hommes, *semihomines*, parce que la machine, chargée de nourriture, alourdit l'esprit par le travail de la digestion. »

A Ulric de Hutten, Erasme conseille les frictions, comme utiles aux hommes de lettres; mais, quand il s'est brouillé avec celui qu'il n'appelle plus que « le soldat fanfaron à la maladie honteuse », la description qu'il donne de la syphilis est écrite bien plus dans le but d'atteindre et de blesser Hutten que dans celui d'enrichir la science. Il note cependant que, comme lui, on peut s'en préserver par un régime et une vie sagement réglés.

Car au fond toutes les idées médicales d'Erasme sont inspirées des règles d'hygiène auxquelles il dut se soumettre toute sa vie. Faible, souffreteux, d'un corps délicat, et, comme disaient les médecins d'alors, d'une contexture très menue, il ne put jamais supporter le moindre excès; et sa santé, plus que de verre, *plus quam vitrea,* l'obligea à observer certaines précautions sur lesquelles il s'étend longuement dans ses divers écrits.

Quoi qu'en ait dit Scaliger, il ne fut jamais un débauché; s'il trouva quelque douceur aux baisers des Anglaises ou des « nymphes faciles » de l'Italie, ce ne fut que « souillure » passagère et non « asservissement »; il n'eut jamais trop de complaisance pour Vénus parce qu'il n'en avait, dit-il, ni le temps, ni la force.

Depuis son séjour au collège Montaigu, où il avait dû subir le régime des œufs gâtés et du poisson pourri, Erasme ne pouvait plus goûter à ce dernier sans ressentir « les atteintes de la maladie plus cruelle que la mort : fièvre, maux de tête, vomissements, gravelle », dont il n'arrivait à se débarrasser qu'en observant pendant trois jours un régime plus que strict; « un œuf et un peu d'eau sucrée » constitutaient alors tout son menu. Pas de jeûne, son estomac ne s'en accomodait pas; le moindre retard d'ailleurs, dans les repas, lui donnait des défaillances. Dans sa chambre point de poêles mais toujours des cheminées, il ne pouvait respirer qu'à cette condition; et du plancher ou du parquet pour éviter l'humidité; car la moindre sensation de froid, le vent, la neige ramenaient la migraine.

Ulrich de Hutten.

Ces susceptibilités, qu'il serait facile d'étiqueter de noms scientifiques, ne firent qu'augmenter au fur et à mesure qu'Erasme avança « dans les avenues de la vieillesse ». Ne supportant plus le séjour dans les hôtels, sujet à toutes sortes d'accidents s'il chevauchait un peu longuement, fuyant les dîners qui lui étaient offerts de peur d'y voir paraître le fatal poisson, il aimait le chez soi que rien ne remplace, *domi amantior*, où il lui était possible de suivre un régime, de boire le vin qui lui convenait. Car il détestait la bière et l'accusait comme le poisson d'avoir été l'origine de tous ses maux.

A chaque instant on trouve Erasme se plaignant du vin frelaté qu'on lui a servi, ou de ces vins d'Allemagne tout au plus bons « pour des hérétiques ». Il ne peut boire que des vins de choix : à Bâle en 1521, il achète du vin de Chypre et de Candie, ce qui, pour ses ennemis, est prétexte à écrire qu'il s'est donné la pierre par excès de bon vin. Et quand, sur le conseil d'un évêque, il essaie du vin de Bourgogne (1) pour guérir sa gravelle, il se sent rajeunir et devenir un autre homme, si bien qu'il songe un moment à aller se fixer dans cet heureux pays (2). S'il ne met pas son projet à exécution, ses amis se chargent de lui procurer des vins d'Arbois, de Salins, de Besançon. Et ce n'est pas une, mais vingt lettres d'Erasme où il est question de ces achats de vin, aux précautions qu'on prenait pour lui en trouver qui fut vraiment à son goût, à la surveillance exercée sur les charretiers qui ne résistaient pas toujours à l'envie de prélever sur les fûts qu'ils convoyaient, un certain nombre de pintes remplacées généreusement par autant de pintes d'eau claire.

C'est que les vins du Comté étaient pour Erasme un véritable besoin; il en buvait quelques cuillerées après chaque repas — deux petits tonneaux lui suffisaient pour l'année — et le plus souvent il y mêlait une décoction de réglisse. Non seulement ces vins légers, acides, peu riches en alcool, très chargés en bitartrate de potasse, étaient les seuls que put supporter son estomac, mais il leur attribuait, non sans raison, une influence salutaire sur sa gravelle. Et quant aux infirmités vint s'ajouter cette autre maladie naturelle qu'il appelle « l'odieuse vieillesse », le vin du Comté fut pour Erasme un remède nécessaire dont il entrenait encore son ancien secré-

(1) Certains auteurs écrivant sur les Vins dits aujourd'hui de Bourgogne ont, à tort, compté Erasme parmi les amateurs de ces crus célèbres. Le doute n'est pas permis; Erasme ne parle que du vin du Comté de Bourgogne, c'est-à-dire de Franche-Comté. Comme me l'a aimablement écrit l'éminent historien qu'est le Professeur Lucien Fèbvre, le nom de Bourgogne, après la conquête et l'annexion à la France du Duché, est réservé tout spécialement au Comté qui, demeurant hors des prises du roi de France et en possession des héritiers légitimes du Téméraire, soutient seul le nom glorieux de l'ancien état Bourguignon. L'usage se prolonge jusqu'au 17e siècle.

(2) Ce passage d'une lettre d'Erasme à Marcus Laurinus mérite d'être reproduit :

« De retour à Bâle, j'imaginai de goûter d'un vin de Bourgogne que, plusieurs jours auparavant, m'avait forcé d'accepter, malgré mes refus, le plus aimable des hommes, le doyen Nicolas Diesbach, évêque désigné de Bâle, et, comme on dit aujourd'hui, coadjuteur. Au premier abord ce vin ne flattait pas le palais; mais la nuit révélait sa vertu. Mon estomac s'en trouva si bien, que je me sentis renaître et devenir un autre homme. J'avais toujours attribué mon mal à certains vins âcres et durs qui, mauvais pour l'estomac, n'en pénètrent pas moins avec facilité dans les reins et y portent avec eux une sorte de gravier. En outre, comme s'ils n'étaient pas assez malfaisants par eux-mêmes, on y mêle encore de vrais poisons, de la chaux, de l'alun, de la résine, du soufre, du sel. L'eau, qu'on y ajoute en abondance, est le moindre mal. Bref, la plupart de ces vins sont dignes d'être bus

par les [illegible]iques. Car il n'est pas de supplice, selon moi, que ce genre de crime ne suffise à punir. Et dire qu'on trouve des gens pour s'enivrer avec des vins si misérables!

« J'avais aussi auparavant goûté d'autres vins qui, bien que de Bourgogne, étaient trop chauds et durs au goût. Celui-ci était d'une couleur agréable à voir. On eut dit du pyrope. Le goût n'en était ni fade, ni âpre, mais doux; ni trop, ni trop peu de chaleur; un vin onctueux et inoffensif, si ami de l'estomac que, même pris en abondance, il ne faisait pas grand mal. O heureuse Bourgogne, digne à ce titre, seul, d'être appelée la mère des hommes, puisqu'elle a un tel lait dans ses mamelles ! Il n'est pas étonnant que les anciens mortels aient adoré comme des dieux ceux dont le génie a procuré à leurs semblables quelque grand avantage. Celui qui a fait connaître, qui a donné un tel vin, quoique ce fut assez de le faire connaître, est-ce du vin ou n'est-ce pas la vie qu'il a donnée?

« Je reçus un autre tonneau du même vin qui n'était pas inférieur au premier, sinon que le conducteur l'avait plus que raison trempé d'eau. On pend ceux qui dérobent un écu et ceux qui nous volent en même temps notre bien et notre vie se jouent impunément de nous.

« ...Ennius est, comme moi, atteint de la gravelle, et la même cause cause a produit chez lui le même mal. Ce sont les vins du pays, légers, âcres, verts, cruels, affreux. Depuis qu'il a changé de vin, la maladie a cessé ou, du moins, est devenue supportable. »

A consulter : Boussey : Erasme à Besançon. Acad. des sc., belles-lettres et arts de Besançon, 6 fév. 1896. — L. Fèbvre : Un secrétaire d'Erasme, Gilbert Cousin et la Réforme en Franche-Comté; Bul. de la soc. de l'Histoire du protestantisme français, janv.-fév. 1907, p. 97-148. Nisard : Renaissance et Réforme. 2 vol. 1877. — G. Feugère : Erasme. Etude sur sa vie et ses ouvrages. Paris. 1874. — Emile Amiel: Un libre-penseur du XVIe siècle : Erasme, in-12. Paris. 1889. — Rouget : Essai médical sur les vins du Jura. Thèse de Paris n° 17. 1880. — Victorien Sardou: Erasme et ses Colloques. Revue des Deux-Mondes. Juin 1924. — J. Leclerc: Vie d'Erasme tirée de ses lettres. Amsterdam. 1703. — Livre du chevalier allemand Ulrich de Hutten sur la maladie française et sur les propriétés du bois de Gayac, par le Dr Potton. Lyon. 1865. — Description de la Franche-Comté, par Gilbert Cousin, de Nozeroy (année 1550), traduite par le Dr A. Chéreau. Lons-le-Saunier 1863.



Gravure au burin, publiée en 1553 par Jean Oporin, représentant Erasme et son secrétaire Gilbert Cousin de Nozeroy.

taire Gilbert Cousin de Nozeroy quelques semaines avant de mourir.

Cette mort survint dans la nuit du 11 au 12 juillet 1536. Erasme n'avait pas 70 ans révolus; on peut, comme Victorien Sardou, s'étonner de ce grand âge « si on considère tant de fatigues et de travaux forcés, et une santé si fragile. Mais il est de *pauvres petits corps*, comme Erasme disait du sien, à qui la vigueur de l'âme donne un élan surnaturel ».

Maurice GENTY.

La figure d'Erasme vue par Lavater

Lavater, qui avait devant lui cinq têtes d'Erasme, copiées du portrait d'Holbein, a curieusement étudié cette expressive physionomie, et, dans une page rarement citée, il a donné en ces termes les résultats de son attentive observation :

« La figure d'Erasme est l'une de celles que je connaisse dont les traits sont le plus caractérisés Quoique ces figures soient différentes, elles ont cependant entre elles cela de commun qu'elles trahissent quelque chose de timide, de craintif et de réservé; la bouche exprime l'ironie et le regard la liberté. »

Lavater dit ensuite sur les deux portraits les plus semblables :

« Tous deux ont la même expression de diversité de pensée. Nulle part un trait de cette hardiesse qui renverse tout et franchit tous les obstacles. Dans l'œil, la sérénité calme d'un fin observateur replié sur lui-même. Cet œil à moitié fermé, ainsi fendu et de cette profondeur, est certainement l'œil d'un homme prudent et avisé. Le nez est, d'après mes observations, celui d'un homme qui pense finement et sent délicatement. La bouche gracieusement fermée, le menton large et cependant ni plat, ni flasque, ni charnu, la variété des traits de tout le visage s'accordent parfaitement avec le reste et expriment la réflexion jointe à une douce activité. Les plis au front sont d'ailleurs en général peu avantageux dans une figure; ils sont presque toujours un signe de faiblesse, d'abandon et de laisser-aller; cependant nous apprenons d'après ce portrait qu'on les trouve aussi chez de grands personnages. » (Feugère : Erasme. Etude sur sa vie et ses ouvrages. 1874).

VARIÉTÉS

Un portrait de Cruveilhier

M. le Pr Menetrier nous a confié, pour illustrer ses leçons sur Cruveilhier, que nous publions d'autre part, un curieux dessin. Ce portrait, lithographié par Travies, parut dans le *Charivari* du 19 octobre 1838, avec cette légende : *Galerie des illustrations scientifiques. M. Cruveillier* (sic) (*Cours d'anatomie pathologique à la Faculté de Médecine de Paris*). Et le rédacteur de la feuille satirique crut devoir accompagner ce portrait des lignes suivantes qui ne sont pas moins curieuses que le dessin lui-même :

« M. Cruveilhier, de l'école de Dupuytren, était professeur à la Faculté de Montpellier. A la mort de Béchard, sous le ministère Frayssinous, il fut appelé à la chaire d'anatomie de la Faculté de Paris.

« En 1830, il aurait été sifflé des étudiants et expulsé avec les Cayol, les Bougon, les Récamier ; mais ses talents et sa bienveillance pour les élèves lui conservèrent un appui qui le maintint à l'école.

« En instituant une chaire d'anatomie pathologique, Dupuytren nomma, comme le plus capable de la remplir, M. Cruveilhier.

« Depuis cette époque, ce professeur enseigne cette science avec toute la profondeur d'observations qu'il apportait à l'anatomie pure.

« Mais toujours le même enthousiasme, la même admiration pour les horreurs anatomiques. A ne voir que la physionomie de M. Cruveilhier lorsqu'il décrit une dégénérescence organique, on le croirait en extase devant la chose du monde la plus agréable ; Redouté ne serait pas plus satisfait devant une rose d'une extrême rareté.

« L'artiste qui a pu, à une de ses leçons, croquer la physionomie de cet habile anatomiste, l'a entendu parler de *cadavre infect* avec une figure épanouie, et raisonner *pus* avec le sourire sur les lèvres. »



Figures de gloire Masques de plâtre

Réunir dans une collection unique les masques mortuaires d'hommes célèbres, hommes de guerre, hommes d'état, hommes de génie, souverains ou artistes, guerriers ou savants, telle a été l'idée originale et pieuse de Richard Langer, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Düsseldorf et qu'il a réalisée avec l'aide de Carola Langer. L'ouvrage (1) n'est pas une concession à la prédilection, à la mode pour l'anthropologie et la physiognomonie ; il a un but plus élevé qui consiste à associer la note historique à la jouissance esthétique, dans une atmosphère de tragédie puissante. Comme le dit modestement le Professeur Gruhle

(1) **Totenmasken** (masques de plâtre; mot à mot : masques mortuaires), par Richard Langer; préface de Hans W. Gruhle; 67 planches en photogravure. Georg Thiem éditeur, Leipzig, 1926. Prix : 36 marks.

(d'Heidelberg), c'est « un livre d'images pour grandes personnes, mais un livre d'images qui prête à la méditation » *ein Bilderbuch fur Erwachsene, freilich ein sehr nachdenkliche Bilderbuch*).

Qui donc a dit que la mort était un portraitiste médiocre (*ein mittelmaesziger Portraetmaler*) ? C'est Gœthe en contemplant le moulage du visage de Wieland. Cependant les traits figés n'ont pas perdu toute mimique, les masques de plâtre parlent et agissent par eux-mêmes, ici avec l'angoisse inexprimable de l'agonie, là dans l'amertume d'un départ prématuré, là dans le repos éternel d'une transfiguration glorieuse, là dans la délivrance et la libération des douleurs et des misères de l'existence. Le spectateur retrouve, sous le masque mortuaire la réalité des traits du vivant ; il voit par exemple sur la face de Brahms les traces de l'hémiplégie dont il fut atteint ; à travers le plâtre il découvre le génie ; car, même dans la mort, le visage de l'homme reste le miroir de son âme.



Brahms.

En feuilletant les pages de ce Panthéon blanc et glacé, où flottent les ombres endeuillées et les souvenirs glorieux, on est frappé plus particulièrement par le masque qui porte le numéro 23. Des arcades sourcilières proéminentes et rectilignes dominent un front large ; le nez aquilin, un peu court et busqué, surmonte une bouche aux lèvres minces et une mâchoire carrée ; ces traits respirent à la fois l'énergie et la douleur qu'adoucit seul le cadre des cheveux et des favoris. Masque de soldat et de poète· c'est celui d'Henri de Kleist, l'Alfred de Vigny allemand. Masque vivant, il s'anime sous le regard qui le fixe, les traits se contractent, les paupières abaissées voilent le regard ; les ailes du nez palpitent ; la bouche est serrée, presque pincée. Quand on regarde le masque de Kleist, on peut affirmer que vraiment on voit le puissant et sombre Kleist, dont la vie, véritable roman, dépasse l'imagination et mérite d'être rapportée, ne fût-ce que parce qu'elle est à peu près inconnue en France.

Bernd Wilhelm Heinrich von Kleist est né le 18 octobre 1777 à Francfort-sur-Oder, petite ville morte, fortement éprouvée par la guerre de Sept ans. Sa famille sans fortune, mais de bonne noblesse militaire, avait fourni seize généraux et deux maréchaux ; elle comptait des savants, comme le chanoine Ewald de Kleist, qui inventa la bouteille de Leyde, et surtout des poètes. « Tous les Kleist sont poètes », affirme un vieux dicton brandebourgeois. Le poète-soldat, le major Ewald-Christian de Kleist, né en 1715 et mort en 1759 d'une blessure reçue au combat de Kunersdorf, est resté le chantre idyllique et sentimental du *Printemps ;* Franz de Kleist, (1769-1797). également soldat et poète, mourut prématurément, avant d'avoir donné la mesure de son talent.

De l'enfance de Kleist on ne sait pas grand'chose, sinon qu'il était déjà « exalté et mobile » et qu'il fut élevé en compagnie d'une sœur à l'humeur romanesque et aventureuse et d'un cousin qui souffrait d'une mélancolie profonde. Soit qu'il ait reçu peu à peu leur empreinte, soit qu'il ait été victime lui-même de tendances héréditaires combinées, il nous apparaît déjà comme prisonnier de la destinée, entre ces deux caractères opposés qui représentaient pour ainsi dire un véritable dédoublement de sa personnalité future.

Romanesque et aventureux, Kleist le fut et sa vie plus encore. D'abord officier de la garde prussienne, il se dégoûte du métier militaire, démissionne, se fait inscrire à la Faculté de Philosophie de Francfort ; puis il brigue un poste de fonctionnaire à Berlin, abandonne ce projet pour étudier les sciences à Paris ; il s'enfuit de la cité tumultueuse et bruyante pour s'isoler et mener la vie des champs dans une île de l'Aar ; au bout de quelques mois il décide de suivre la carrière littéraire et se rend à Weimar· capitale intellectuelle de l'Allemagne, où il entre en relation avec Gœthe, Schiller et Wieland alors à l'apogée de leur gloire. Il mène dans l'intervalle une vie errante, voyageant à pied, soit seul soit avec un ami ; on le trouve à Saint-Omer où il tente de s'engager dans l'armée française, à Coblence où il cherche à s'embaucher chez un menuisier ; il a parcouru l'Allemagne, l'Autriche, la Suisse, l'Italie, la France. Un jour il tente de se fixer, il se fait nommer surnuméraire à la Chambre des Domaines, mais il démissionne pour voyager de nouveau, se fait arrêter comme espion et conduire comme prisonnier de guerre au fort de Joux près de Pontarlier. Libéré il fonde à Dresde une librairie et un journal d'avant-garde, le *Phœbus,* qui sombre rapidement ; puis les *Feuilles Berlinoises du Soir* qui n'ont pas plus de succès.

Une mélancolie profonde a marqué son empreinte sur le caractère de Kleist ; c'est elle qui explique son humeur sombre, son intelligence tourmentée, son imagination maladive et son existence agitée. Il avait des crises affreuses de spleen dont il sortait brisé moralement. Il faut reconnaître que les épreuves de la vie ont largement contribué à renforcer ses dispositions natives. « Les joies, a-t-il dit, m'ont été mesurées d'une main avare. » De famille pauvre, il n'a jamais connu la simple aisance, il

s'est débattu sans cesse dans les pires embarras d'argent, dont sa sœur Ulrique faisait l'impossible pour le tirer avec ses modestes ressources. Poète puissant et original il n'a été compris ni de ses amis ni de ses contemporains ; seul Wieland le considérait comme destiné à combler « une grande lacune de la littérature dramatique » allemande ; cet appui précieux n'a pas suffi à empêcher ses pièces de tomber. Les malheurs de sa patrie ont achevé de troubler ses dernières années.

Cependant il avait une âme tendre et « sensible » comme les disciples de Rousseau. Il chérissait la nature, s'extasiait devant un lever de soleil, un jour de mai, une fleur de pêcher. Quelques idylles éclairent d'un rayon d'amour cette vie obscure et tourmentée. A vingt ans il aima, mais sans espoir, une jeune fille noble Louise de Linkersdorf ; puis il se fiance à la fille d'un général, Wilhelmine de Zenge qui, après plusieurs années d'attente, se décide à rompre ; il flirte avec Caroline Schlieben déjà fiancée à un jeune peintre ; il vit, une fois retiré dans son île de l'Aar, une véritable idylle avec la fille d'un pêcheur, Maedeli Stettler : « Elle plante des fleurs dans le jardin, écrit-il, elle met son beau costume suisse ; nous passons l'eau en bateau ; elle va à l'église à Thun, je gravis le Schreckhorn. Je n'en sais pas plus long sur le monde entier... ». A vingt-quatre ans il éprouve un amour sentimental pour la plus jeune fille de Wieland, la jolie Charlotte, qui devait mourir à vingt-six ans, pour la fille d'un pasteur des environs de Wiesbaden, puis pour une jeune orpheline, Julie Kunze, recueillie et élevée à Dresde par le conseiller d'appel Korner ; enfin il a une véritable passion, la dernière et peut-être même la première, pour une jeune femme, Henriette Vogel, atteinte d'une maladie que les médecins avaient déclaré incurable et que poursuivait l'idée fixe d'en finir avec la vie.



Kleist.

Les idées de suicide avaient hanté Kleist toute sa vie ; les suicides avaient échelonné sa route. Son ami d'enfance, son cousin de Pannwitz, devenu officier, s'était donné la mort après avoir lutté quelque temps contre les difficultés de l'existence. Un de ses camarades d'études de Francfort essaie de se tuer et ne réussit qu'à se défigurer.

A Dresde il offre à Caroline, tourmentée par des ennuis d'argent, de la tuer et de se tuer après ; il propose aussi la mort commune à son ami Pfuel, qui cherche à l'arracher à cette obsession en le faisant voyager ; à Paris Kleist fait une fugue et Pfuel n'hésite pas un instant, il commence par courir à la Morgue. A Mayence le poète fait connaissance de la poétesse Caroline de Günderode qui se tua en 1806 parce que son ami le philosophe Kreuzer, l'avait abandonnée.

A Koenigsberg il songe de nouveau a en finir avec la vie. « Qui voudrait être heureux en ce monde ? » écrit-il. A l'automne 1808 ses idées noires augmentent encore, et il tente de s'empoisonner par l'opium.

Pendant le cours de son existence Kleist oscilla entre l'idylle et le suicide, entre l'amour et la mort. Le jour où il rencontra Henriette Vogel, qui souffrait de la même obsession, sa destinée était fixée ; sa décision prise, il sentit descendre en lui un calme qu'il n'avait jamais connu. Sa dernière lettre à Ulrique est, plus que son suicide, la véritable conclusion de sa vie : « Tu as fait, pour me sauver, ce qui était, je ne dirai pas dans les forces d'une sœur, mais dans les forces humaines. La vérité est qu'ici bas on ne pouvait pas m'aider. Et maintenant, adieu. Puisse le ciel te donner une mort seulement égale en joie et sérénité inexprimables, à la moitié de celles que j'éprouve ! » Le 20 novembre 1811, dans une auberge des environs de Potsdam, il tuait son amie d'un coup de pistolet et se tirait ensuite une balle dans la bouche. L'homme disparu, son œuvre survécut ; mais sa mémoire elle-même ne connut pas la paix ; son suicide fut condamné ou justifié dans des polémiques, aussi ardentes que déplacées. Il n'est pas jusqu'à son masque qui n'ait eu son histoire ; bien qu'il soit considéré comme l'objet le plus précieux de la collection de l'Académie des Beaux-Arts de Dusseldorf, on a émis des doutes sur son authenticité, en faveur de laquelle ne plaident guère les circonstances du suicide ; on a aussi envisagé l'hypothèse d'un moulage pris pendant la vie. Même si le masque n'existait pas, on pourrait encore retrouver les traits de Kleist dans l'unique portrait qui nous reste et qui le représente à vingt-trois ans, le visage empreint d'une expression de douceur étrange, presque féminine.

J. Lafont.

Le martyre de Sainte Apolline

Apolline était une chrétienne d'Alexandrie qui refusa de sacrifier aux idoles et fut martyrisée vers 250, sous l'empereur Decius. Ses bourreaux lui arrachèrent les dents ; son corps, transporté en Europe, devint l'objet de la

vénération des fidèles, et la sainte fut invoquée à travers les siècles contre la douleur des dents, contre les péchés des dents et de la bouche (gourmandise, mauvais propos). Les représentations de Ste Apolline par la gravure, par l'estampe sont innombrables ; Wessler en a compté 158 ; mais M. Georges Dagen, qui connaît mieux que personne l'histoire de l'art dentaire, en a découvert quantité d'autres. Celle qu'il publie dans l'article auquel nous empruntons ces quelques lignes (*L'Odontologie*, janvier 1927) est la reproduction d'une pièce rarissime, conservée à la Bibliothèque Nationale, et qui semble avoir été exécutée en Lorraine vers 1430.

LA VÉNUS de BOTICELLI.

Boticelli, dans sa période profane, a beaucoup dessiné d'*ignudi;* mais, dit René Schneider, le corps féminin a surtout séduit son pinceau... comme l'inconnu. S'il est vrai, selon Vasari, qu'il ait peint beaucoup de Vénus perdues, l'*Anadyomène* et la *Vérité* nous restent. Et, en cette Vénus, dont M. Matteo Marangoni vient de donner une fort belle reproduction dans une étude consacrée à la collection Gualino (*L'Amour de l'Art*, janvier 1927) transparaît tout le charme des nus peints par Boticelli. « Gracile, élancée, d'épaules très tombantes, penchant la tête dolemment, la femme serait comme un roseau flexible, si le dessin, qui cherche à serrer de près la structure interne, n'atténuait l'impression de fragilité. Rien d'antique, ajoute M. Schneider; la statue médicéenne dont Boticelli s'inspire pour la *Vérité* et *Vénus naissant* prend une minceur gothique *alquanto dura et crudetta*; il s'y insinue un lointain parfum d'ascétisme. Ce n'est plus Vénus aux larges flancs, mère des hommes et des dieux, mais une jeune fille maigrelette. Ces nus si peu chargés de chair sont chastes. » Dans ce thorax étroit et affaissé. dans ces seins trop bas et trop rapprochés, certains ont vu un type maladif ou même le type bien caractérisé de la phtisique et le portrait de cette Simonetta, née en 1453, mariée avec Marco Vespucci et qui mourut de la phtisie à 23 ans. Le Dr Stratz n'hésite pas à dire qu'elle a servi de modèle pour la *Vénus* et que l'artiste, s'étant borné à changer les traits du visage, aurait « sans le savoir, fait d'un type de belle phtisique, son idéal ». D'autres, comme Ullmann, ne croient pas, en raison de l'imparfaite ressemblance des traits du visage, que ce soit la belle Simonetta qui ait inspiré Boticelli. Portrait ou être de pure invention, cette Vénus n'en reste pas moins, selon le mot de Venturi « une des sources de grâce les plus pures, les plus simples et les plus exquises que nous ait donné le XVe siècle florentin ».



Cliché de l'AMOUR DE L'ART

Boticelli. Vénus.
(Collection Gualino.)

REVUE D'OMBRES

Claude-Antoine Lombard

Chirurgien consultant des camps et armées du Roi
Chirurgien en chef
de l'hôpital militaire de Strasbourg et de l'Armée du Rhin (1741-1811)

Ce Franc-comtois qui fut un des meilleurs chirurgiens de la fin du dix-huitième siècle, naquit à Dôle le 17 août 1741. C'est là qu'il fit ses études médicales. Mais quelques discussions avec ses confrères l'obligèrent d'aller à Besançon, où il se fit conférer la maîtrise. Son mérite triomphant des obstacles que lui suscitait un caractère un peu difficile, il revint à Dôle même où il fut appelé à remplir les fonctions de chirurgien en chef des hôpitaux civils et militaires. « Lauréat à plusieurs reprises de l'Académie de chirurgie, et avantageusement connu pour son habileté et son érudition, il fut envoyé comme chirurgien-major à l'hôpital d'instruction de Strasbourg. Quand la Révolution éclata, il fut attaché avec Percy, en 1792, à l'Armée du Rhin en qualité de chirurgien consultant. Il séjourna quelque temps dans les hôpitaux sédentaires de Mayence et de Landau, mais le mauvais état de sa santé ne lui permettant pas de supporter longuement les fatigues de la guerre, il revint à Strasbourg, où, professeur à l'hôpital d'instruction, il se livra tout entier à l'enseignement. » (E. Delorme).



Cliché du Dr BOURDIN
Claude-Antoine Lombard.

Las, dit le Dr Bourdin, d'être la victime des luttes politiques auxquelles il s'était appliqué à rester étranger, Lombard prit sa retraite prématurément et se retira à Montmagny, aux environs de Paris; il succomba à une attaque d'apoplexie le 15 avril 1811.

Lombard a beaucoup écrit, un de ses premiers mémoires fut consacré aux *Propriétés de l'eau simple employée comme topique dans la cure des maladies chirurgicales*. Brantôme vantait les cures merveilleuses obtenues déjà de son temps, simplement par l'emploi de l'eau « de fontaine ou de puy ». Percy a raconté comment Lombard revint à l'usage chirurgical de l'eau et ne l'abandonna plus lorsqu'il en eut constaté les bons effets sur la personne de son compatriote Pichegru, blessé par l'explosion d'un canon le 4 juin 1785.

Lombard, dit le Pr Delorme, préférait l'eau froide pour le pansement des plaies par armes blanches et l'eau tiède pour le pansement des plaies par coups de feu, surtout quand la suppuration était survenue. Son pansement était des plus simples. Il recouvrait immédiatement la blessure de charpie imbibée d'eau, puis quand la suppuration était établie, il continuait le plus souvent le même pansement. Parfois, il employait la charpie sèche. Enfin, quand le pus avait diminué de quantité, il appliquait sur la plaie une carapace de diachylon.

La méthode fut une véritable révolution dans le traitement des plaies. Percy l'adopta et ne cessa d'en vanter les bienfaits. « Sydenham, dit-il, aurait renoncé à la médecine si on lui eut enlevé l'opium. Pour moi, j'aurais abandonné la chirurgie des armées si on m'eut interdit l'usage de l'eau. »

Parmi les publications de Lombard, il faut surtout mentionner sa *Clinique chirurgicale des plaies faites par les armes à feu*; c'est là qu'il développe ses conceptions personnelles et ses idées favorites. Il y traite de la déviation des projectiles; des brûlures par la déflagration de la poudre et de leur traitement; des hémostatiques et de la compression qu'il rejette en préconisant leur remplacement par la ligature directe; des amputations hâtives, faites le plus souvent « sans nécessité ». Partisan des amputations secondaires, Lombard n'accepte l'amputation primitive que « dans les cas voulus impérieusement par les circonstances du moment », c'est-à-dire, « toutes les fois qu'il y aura urgence déterminée par le fait », lésions des gros vaisseaux artériels, fracas d'une articulation importante, ou difficulté de transport des grands blessés. Lombard attachait beaucoup d'importance aux moyens médicaux dans le traitement des lésions chirurgicales; et sa *Clinique* renferme des considérations intéressantes sur le traitement de la diarrhée consécutive aux grandes blessures, sur le massage et les frictions sèches dans quelques accidents des plaies, sur le régime à prescrire aux blessés, etc.

Lombard fut un clinicien méthodique, érudit et d'un jugement sûr, en même temps qu'un praticien habile et expérimenté. Ainsi le juge le Pr Delorme et ce jugement vaut d'être retenu.

A consulter: E. Delorme: Traité de chirurgie de guerre. Tome I. Paris, 1888. — E. Bourdin: Claude-Antoine Lombard, chirurgien consultant des camps et armées du Roi; chirurgien en chef de l'hôpital militaire de Strasbourg et de l'Armée du Rhin, 1741-1811. In-8, 8 p. portrait. Reun. méd. clin. de la 7e région, 15 mai 1918. **M. G.**

IMP. DE COMPIÈGNE. 1927.

N° 4 Le Numéro : 1 fr. 1927

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Ecoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon^t : France : 15 fr. - Étranger : 25 fr.

RÉDACTION
Docteur MAURICE GENTY

Le Centenaire de Gensoul

On a pris l'habitude de célébrer le centenaire de nos gloires médicales à la date commémorative de leur naissance, à celle de leur mort. MM. les Professeurs Tixier et Patel ont pensé, avec raison, qu'il était plus indiqué de rappeler l'anniversaire de leur œuvre la plus remarquable ; et c'est pourquoi le 25 février dernier, les deux Maîtres lyonnais ont rendu un hommage solennel à Gensoul, qui, le premier, pratiqua, en 1827, la résection du maxillaire supérieur.

Au cours de cette cérémonie, M. le Professeur Tixier retraça la vie et l'œuvre de Gensoul ; M. le Professeur Patel, illustrant son exposé de projections, décrivit la technique de l'opération de la résection du maxillaire supérieur. Tous deux, dans des discours dont on regrette de ne pouvoir donner ici que des extraits, ont admirablement mis en évidence la personnalité et le génie de celui que les bonnes sœurs de l'Hôtel-Dieu avaient dénommé « le chirurgien à la main heureuse ».

Gensoul naquit à Lyon le 4 janvier 1797. Orienté vers la médecine par un père amateur passionné des sciences physiques, il était nommé interne des hôpitaux au concours de 1818, et chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu en 1822.



Portrait de Gensoul (1797-1858). Peinture [illegible]
(Photographie communiquée par M. le Professeur Patel.)

Après un séjour de trois ans à Paris, où il s'attacha aux pas de Dupuytren, se lia d'amitié avec Lisfranc, et soutint une thèse sur *La réunion immédiate des plaies après l'amputation des membres*, Joseph Gensoul renvint à Lyon remplacer son maître Mortier. Le 14 janvier 1826, il était installé chirurgien chef de l'Hôtel-Dieu.

« Alors, dit M. le Professeur Tixier, de 1826 à 1832, vont s'écrire les plus belles pages de l'histoire du grand Majorat Lyonnais.

« En chirurgien passionné et enthousiaste, Gensoul se consacre tout entier à son service. Suivant les témoignages de ceux qui ont vécu à ses côtés, il passe cinq heures d'horloge, chaque jour au milieu de ses malades. Tous les cas l'intéressent, à chaque maladie il veut appliquer une méthode personnelle que lui suggère une ingéniosité prodigieuse. Véritable artiste, il était enclin à se laisser entraîner par ses impressions premières, par l'observation rapide des faits plutôt que par leur discussion raisonnée.

« Voici prises au hasard quelques-unes de ses innovations. Il propose le cathétérisme du canal nasal pour guérir la fistule lacrymale, cette infirmité tenace qui fait le désespoir des chirurgiens. Pour l'ablation des polypes de la matrice il imagine une forte pince coudée qui permet par simple étranglement de détruire le pédicule sans craindre l'hémorragie consécutive souvent redoutable, au point de nécessiter un tamponnement vaginal. Or, déclare-t-il, le tamponnement après une opération est de toutes les causes de métrite, nous dirions aujourd'hui d'infection, la plus puissante ; il faut donc éviter d'y avoir recours.

« Dès 1828, au lieu des bandages et appareils compliqués qui rendent si délicate la contention des fractures de jambe et de cuisse, il préconise L'EXTENSION CONTINUE. Il immobilise le siège de la fracture

sur une planchette rembourrée et apprécie l'action réellement utile de la traction à l'aide de ressorts munis d'un dynamomètre. Dans les fractures compliquées, il crée les appareils au moment de les placer, il les modifie suivant les indications. Ce sont des conclusions thérapeutiques auxquelles se rallieraient la plupart des chirurgiens de notre époque.

« Habitué à jongler avec toutes les difficultés de technique, Gensoul excellait à extraire les calculs de la vessie. Tantôt il pratiquait la taille avec une rapidité qui stupéfiait le professeur Roux de Paris, tantôt, avec patience, il exécutait dans son cabinet même les manœuvres délicates de la lithotritie.

« C'est dire qu'elles étaient diverses les qualités de ce chirurgien qui pouvait pratiquer avec maîtrise ces opérations disparates qui relèvent aujourd'hui de diverses spécialités : l'orthopédie, la gynécologie, l'urologie, voire même l'ophtalmologie. Le Chirurgien-Major de l'Hôtel-Dieu devait tout savoir.

« Mais c'est dans l'exécution des plus redoutables interventions de la chirurgie générale que triomphait l'habileté surprenante de Gensoul. Il fut un virtuose du bistouri. Entre ces mains prestigieuses, le couteau guidé par des notions anatomiques précises semblait voir le danger, frôler les vaisseaux les plus volumineux, dépister dans la profondeur des tissus la voie qu'il fallait suivre. De là cette audace qui permit au Maître de s'attaquer à des tumeurs qui semblaient être au-dessus des ressources de l'art, d'inventer des opérations nouvelles, de les exécuter avec succès, de guérir des malades incurables avant lui.

« Les vrais titres de gloire de Gensoul sont la résection du maxillaire supérieur, opération dont nous fêtons aujourd'hui le centenaire, l'extirpation de la parotide cancéreuse, la désarticulation de l'épaule avec résection partielle de l'omoplate. Trois opérations que nul chirurgien n'avait exécutées avant lui. »

Gensoul défend l'entrée de l'Hôtel-Dieu aux émeutiers poursuivant les soldats blessés.
(Photographie communiquée par M. le Professeur Tixier.)

M. le Professeur Patel a aussi bien montré ce que Gensoul avait osé de nouveau en procédant à la résection du maxillaire supérieur :

« Nous sommes, a-t-il dit, en 1827. La médecine opératoire, dont la Convention avait institué, dès 1792, l'enseignement officiel, venait après les guerres de l'Empire, de prendre un essor jusque là insoupçonné.

« Larrey désarticulait une hanche en une minute. Lisfranc l'imitait pour l'épaule et traçait d'autre part, notamment pour le pied, des descriptions anatomiques précises suivies de procédés opératoires qui n'ont jamais varié.

« Mais personne, jusque là, n'avait osé s'attaquer au massif facial, crainte d'hémorragie, crainte d'infection, crainte d'accidents cérébraux.

« Gensoul, en clinicien avisé, avait observé qu'il existait des affections, le plus souvent néoplasiques, strictement limitées au maxillaire supérieur et dont l'ablation lui semblait devoir entraîner la guérison complète.

« Dans une vision anatomique parfaite, il reconnut l'existence de quatre points d'attache du maxillaire supérieur au massif facial et la nécessité de les sectionner pour enlever l'os dans sa totalité. »

Dans quelles circonstances fut pratiquée cette première résection du maxillaire supérieur, M. Tixier l'a conté en détail :

« Au mois de juin 1826, Jean-Marie Véricel, jeune ouvrier en soie de Saint-Laurent-de-Chamousset (Rhône) entre à l'Hôtel-Dieu de Lyon. Il a 16 ans et depuis l'âge de 10 ans il voit se développer sous sa joue gauche une tumeur qui progressivement a pris un volume considérable. Déjà en 1822, alors que sa tumeur présentait le volume d'un œuf, il est venu dans le même service demander le secours de la chirurgie. Mortier, alors chirurgien-major, supposa une maladie du sinus maxillaire, pénétra dans cette cavité en trépanant le fond de l'alvéole d'une dent molaire. Aucune amélioration, le malade quitte le service.

« Lorsqu'il se présente à l'examen de Gensoul, quatre ans plus tard, la tumeur avait sensiblement augmenté. Pour l'enlever convenablement en totalité, il fallait oser pratiquer une opération hardie jusqu'alors inconnue : l'amputation du sinus maxillaire supérieur tout entier; Gensoul, après un examen, après avoir répété l'opération à l'amphithéâtre, juge l'opération anatomiquement et physiologiquement possible. Mais il est jeune, il vient d'entrer en fonction et la responsabilité à assumer est effroyable : très loyalement, il n'hésite pas à soumettre le cas à l'appréciation de ses collègues. « Je convoquai, raconte-t-il, les chirurgiens les plus habiles de Lyon pour leur demander leur avis; ils reculèrent à l'idée d'une telle opération et déclarèrent d'un commun accord que l'art était impuissant pour secourir ce malheureux. Je renvoyai le malade. »

« Le 4 mai 1827, Véricel se présente dans son cabinet et supplie Gensoul d'exécuter l'opération qu'il avait conçue et le menace d'attenter à ses jours, si on l'abandonne. La tumeur était monstrueuse, elle occupait tout le côté gauche de la face. Elle déviait l'orifice de la bouche et s'étendait de haut en bas depuis le plancher de l'orbite jusqu'à deux lignes au-dessus du menton; d'avant en arrière, depuis le nez qui est déjà déjeté à droite jusqu'au niveau de l'angle du maxillaire inférieur.

« La situation était tragique, mais Gensoul était certain de mener à bien l'opération que dans un éclair de génie il avait conçue dans ses moindres détails. Il savait quels étaient les points d'attache qu'il fallait hardiment sectionner pour détacher du massif facial le cadre osseux qui constitue le maxillaire supérieur. Il promit au malade de l'opérer.

« Le 26 mai 1827, à dix heures du matin, en présence de plusieurs médecins distingués, Viricel, Janson, Bouchet et d'un grand concours d'élèves, Véricel, au milieu de la salle d'opération est assis sur une chaise peu élevée. La tête légèrement renversée est appuyée contre la poitrine d'un aide. Gensoul est debout, les deux hommes sont face à face, les yeux dans les yeux : l'anesthésie générale n'existait pas encore :

« Alors une scène effroyable mais superbe se déroule dans un silence impressionnant. Avec des gestes d'une précision admirable, exécutés avec une apparente lenteur, qui, seule, permet au chirurgien qui conserve son sang-froid d'aller vite, le maxillaire supérieur monstrueux est enlevé. En quelques minutes, Véricel tombe en syncope. Et Gensoul ajoute : « Je me hâtai de le faire étendre sur un lit que j'avais fait préparer à dessein dans la salle des opérations : aussitôt il reprit ses sens et me remercia en me pressant la main. »

« Le 3 juin, Véricel quittait l'Hôtel-Dieu, très rapidement guéri de cette terrible mutilation. Le 2 juillet, il rentrait à Saint-Laurent-de-Chamousset; il resta définitivement guéri. »

Le retentissement d'un tel succès fut considérable. En 1833, Gensoul, qui devait par la suite répéter trente-cinq fois cette opération, en publiait cinq obser-

vations, en même temps que les résultats obtenus dans deux cas de résection du maxillaire inférieur.

Opérateur incomparable, chirurgien heureux, Gensoul fut aussi un enseigneur.

« Au dire de ses contemporains, dit le Professeur Tixier, les leçons de Gensoul, toujours improvisées, sortaient des formes ordinaires : c'étaient des conférences animées, familières qui avaient pour texte les malades observés. Elles fixaient l'attention par l'imprévu, la singularité, le pittoresque des images. Cet homme primesautier était toujours en action : il semblait s'appliquer avant tout à former des opérateurs. Son exemple n'était-il pas le meilleur des préceptes qu'il pût leur donner ? Oui, dirons-nous, si tous les élèves avaient eu les qualités merveilleuses qu'il possédait, oui, si, comme déclarait Maurice Pollosson aux funérailles d'un autre artiste du bistouri, Mathieu Jaboulay, tous étaient capables d'exécuter les prouesses d'un Gensoul ou d'un Jaboulay. Cela n'est pas et ne peut pas être.

« La plupart des Cliniques Chirurgicales de Gensoul ont paru dans un journal médical qu'il fonda à Lyon en 1830, avec le docteur Dupasquier « Journal clinique des Hôpitaux de Lyon ».

« Dans une leçon intitulée « Inflammation des muscles de la région supérieure du col », il eut le grand mérite de décrire pour la première fois le phlegmon gangreneux du plancher de la bouche qui porte à tort le nom d'angine de Ludwig. Gensoul en avait observé trois cas : il ne put sauver, par une intervention rapide, qu'un seul de ses malades.

« Les conditions dans lesquelles il pratiqua cette opération nous donnent une vision émouvante de la vie de dévouement que menait alors le Major, véritable prisonnier du devoir dans son grand Hôtel-Dieu. Voici son récit :

« J'espérais être assez heureux pour ne plus avoir à observer cette maladie, puisque je n'avais pu en arrêter les progrès, lorsque le 25 juillet 1829, en traversant à 10 heures du soir les rangs de la salle des hommes blessés, je fus prié par la sœur veilleuse d'arriver en toute hâte pour donner des secours à un malheureux jeune homme qui venait d'être apporté mourant. Je m'approche du lit et je reconnais tous les caractères de la maladie que je viens de décrire. J'éprouvai d'abord un sentiment de peine et presque d'effroi. Cependant ne pouvant qu'avec douleur me décider à être spectateur tranquille de la mort d'un homme à la fleur de l'âge, je résolus d'appliquer à cette maladie le traitement curatif de la glossite, c'est-à-dire de pratiquer des scarifications profondes et je plongeai la lame d'un bistouri sur la ligne médiane du col, depuis l'os hyoïde jusqu'à la symphyse du menton, en l'enfonçant très profondément du côté de la base de la langue.



Le Signal, propriété de Gensoul.
(Photographie communiquée par M. le Professeur Tixier.)



La lunette astronomique de Gensoul.
(Photographie communiquée par M. le Professeur Tixier.)

« A l'instant même des flots de sang s'écoulèrent, les lèvres de la plaie s'écartèrent et la tête qui était renversée en arrière put se relever un peu : en un mot le malade parut de suite éprouver un sentiment de mieux être... Le lendemain, à 6 heures du matin, je m'empressai de me rendre auprès du malade et j'eus le plaisir de reconnaître que sa tumeur avait considérablement diminué, que sa respiration était facile, qu'il pouvait parler. Au bout de huit jours, la guérison était à peu près complète : la plaie marchait rapidement à sa cicatrisation (je dois faire remarquer que cette plaie ne fournit que très peu de suppuration). »

La carrière hospitalière de Gensoul fut courte. Les règlements hospitaliers étaient alors formels : les fonctions de Chirurgien-Major ne duraient que six ans; en 1832, à 35 ans, Gensoul quittait l'Hôtel-Dieu.

L'année précédente, dans une circonstance tragique, il avait eu l'occasion de mettre à profit l'influence que son dévouement et sa popularité lui avaient valu. C'était au cours des lugubres journées de novembre 1831.

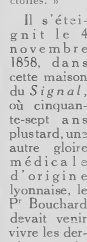
« L'émeute, la guerre civile, raconte encore M. Tixier, épouvantent, ravagent Lyon; parmi les victimes de braves soldats fidèles à leur consigne tombent en grand nombre; l'insurrection triomphe. Une foule furieuse armée envahit l'Hôtel-Dieu dont elle veut fermer les portes aux militaires blessés; elle crie vengeance; les outrage; dans son délire, elle prétend les expulser.

Gensoul est averti, soudain il quitte la salle des opérations, les vêtements en désordre, le visage, les mains ensanglantés, la tête nue, l'œil en feu, il se précipite au milieu de cette foule sauvage, s'interpose entre les vainqueurs et les vaincus : tous les blessés sont frères, ont des droits égaux à son dévouement, il les réclame et les protège tous. Devant son attitude impérieuse, devant l'autorité de sa parole, le peuple égaré s'apaise, revient à des sentiments plus humains. »

« ... Gensoul qui avait vécu les heures si tristes de la guerre civile s'efforça d'en effacer en secret les horribles conséquences. Pendant plus de deux mois il alla soigner un ouvrier caché dans une mansarde. Ce malheureux en combattant avait eu le fémur fracassé par une balle. Par des soins assidus, il arriva à éviter l'amputation.

« Il soignait en même temps un garde national qui avait été blessé dans les rangs opposés. Les soins pour tous les deux furent les mêmes, son désintéressement fut le même aussi. Un jour, le garde national qui était commis en soierie, touché des délicates attentions du chirurgien qui venait chaque jour le soigner chez lui à la

Croix-Rousse lui demande ce qu'il lui doit. Gensoul répond : « Vous étiez garde national, vous avez été blessé, je suis chirurgien, je vous ai pansé. Nous avons tous deux payé notre dette, nous sommes quittes. » Et quelques jours après, lors d'un dernier pansement, Gensoul lui remit la Légion d'honneur que le gouvernement venait d'accorder au jeune commis pour récompenser son courage. »



Panorama de Lyon, vu du « Signal »
(Photographie communiquée par M. le Professeur [illegible])

Gensoul, privé de son service à l'Hôtel-Dieu, continua sa vie chirurgicale, dédaigneux des honneurs et n'acceptant pour toute fonction officielle que la charge d'administrateur de l'hospice des vieillards à la Guillotière. Sa prodigieuse activité suffisait à peine à satisfaire son immense clientèle. Une limite s'imposa à cette énergie. En 1845, Gensoul ressentit les premières atteintes du mal auquel il devait succomber. Après un voyage en Italie, où il avait espéré retrouver la santé, il dut s'imposer un repos sévère. Ici encore je laisse la parole à M. Tixier :

« C'est au sein de sa famille, dans le commerce de ses amis qu'il déversait les trésors cachés de sa nature impressionnable et expansive. Son ami, le docteur Potton, familier de ces réunions du SIGNAL, à Sainte-Foy, nous le décrit ainsi : « Son abord était ouvert et assuré, son expression générale agréable, sa physionomie intelligente. Son aspect frappait d'emblée, le désignait en quelque sorte à ceux qui ne le connaissaient pas, ainsi qu'il en est arrivé plusieurs fois en ma présence. Son œil vif et pénétrant exprimait ensemble la résolution et la douceur. Il est hors de doute, pour moi, oue Gensoul a dû, en partie à son regard décidé et sympathique, cet ascendant irrésistible qu'il exerçait sur ses malades. »

« Durant ses beures de solitude, il se plaisait à réunir une riche collection de médailles antiques. Mais ce sont les sciences qui le captivaient. La mécanique, la physique, la chimie l'intéressaient par leur application aux arts, à l'agriculture, à l'industrie. Il subissait encore l'influence de son instruction première, celle que lui avait donné son père, l'inventeur mécanicien. Il faisait des recherches d'optique, soutenait avec le docteur Serre, d'Uzès, une polémique sur « le mécanisme de la vision ». L'artiste chirurgien devint un artiste opticien. Il construisit des télescopes dont il perçait et polissait lui-même les lentilles . l'astronomie avait un grand attrait pour son esprit.

« Sur le toit de sa maison de campagne, au SIGNAL, il s'était créé un petit observatoire. Par les belles nuits d'été il y passait de longues heures. Au-dessus de la grande ville endormie, Gensoul, dans sa lunette, interrogeait les étoiles. »

Il s'éteignit le 4 novembre 1858, dans cette maison du *Signal*, où cinquante-sept ans plus tard, une autre gloire médicale d'origine lyonnaise, le Pr Bouchard devait venir vivre les derniers mois de sa vie.

Gensoul avait trop innové pour qu'on ne lui contestât pas la priorité de ces innovations. Velpeau, comme l'a rappelé M. le Professeur Patel, fut de ceux qui nièrent le mérite de Gensoul.

« On a fait de tout temps, écrivait-il dans ses ÉLÉMENTS DE MÉDECINE OPÉRATOIRE, l'excision de quelques portions de la mâchoire supérieure : de nos jours ont est allé plus loin ; c'est DU PLUS AU MOINS ET VOILA TOUT. Quand même l'os eût été enlevé en totalité, ce qui n'est facile à prouver, le fait n'en mériterait pour cela, le titre d'invention. Le débat ne vaut donc pas la peine qu'on s'y arrête. »

Lisfranc, qui aimait et admirait Gensoul, releva le gant. Dans sa *Médecine opératoire*, après avoir cité les lignes de Velpeau, il ajoute :

« Voilà une preuve de la robuste logique du chirurgien de la Charité ; c'est incroyable. Mais — vous venez de le lire — l'opérateur, qui a enlevé la totalité du maxillaire supérieur, n'a rien inventé, par cela même qu'avant lui, on avait réséqué quelques portions de cet os. D'après ce sublime raisonnement, l'amputation dans l'articulation scapulo-humérale ne constitue pas une invention, parce qu'on avait amputé partiellement l'humérus. Ce serait du plus au moins et voilà tout. Telle est l'opinion de Velpeau, qui est à laisser de côté. »

Aujourd'hui nul ne conteste la priorité de Gensoul. Flaubert, parlant dans *Madame Bovary* de « la première ablation de maxillaire supérieur », évoquait, à côté du nom de Gensoul, ceux d'Ambroise Paré et de Dupuytren. Le rapprochement ne manque pas de justesse : Gensoul demeure une des grandes figures de la chirurgie.

Maurice GENTY.

VARIÉTÉS

Les Thèses à images

« Tèse (*Conclusions, propositions*), terme de philosophie de théologie, de médecine ou de droit ou autre science de laquelle on dispute. C'est une grande feuille de papier ou deux grandes feuilles de papier collées l'une sur l'autre, au haut desquelles il y a un portrait ou une image et au bas de ce portrait ou de cette image, les propositions que prétend soutenir le répondant sur lesquelles on dispute un certain temps réglé. » Telle est la définition du mot *thèse* que donne le Dictionnaire de Richelet de 1728. Elle explique le caractère de ces thèses à images auxquelles le D[r] de Mets (d'Anvers), docte historien de notre profession, a consacré un récent et important mémoire (in-8, 40 p., 6 pl. hors-texte, *Recueil des mémoires couronnés et autres mémoires de l'Académie Royale de Médecine de Belgique*. Tome XXII. Bruxelles. 1925).



II — [illegible] 1709.

Les candidats favorisés de la fortune consacraient autrefois une somme d'argent assez considérable à faire illustrer leurs thèses avec magnificence. Leurs dissertations étaient rehaussées soit des armes, soit du portrait du personnage à qui elles étaient offertes, soit d'une belle gravure signée d'artistes réputés.

Cette somptueuse coutume était très répandue au XVII[e] siècle et Toinette connaît bien cette mode, lorsque, plus avisée que sa maîtresse, elle s'empare de la thèse de Thomas Diafoirus : « Donnez, donnez. Elle est toujours bonne à prendre pour l'image, cela servira à parer notre chambre. »

Il n'y avait en général guère de rapport entre l'image et le sujet traité; mais le sens de l'ima-

ge était quelquefois expliqué dans la dédicace et le portrait du personnage auquel elle était dédiée y figurait assez souvent. « La rue Saint-Jacques était le centre de vente de ces estampes sous Louis XIV ; les boutiques les plus fréquentées étaient, dit Noé Legrand (*Collections artistiques de la Faculté de Médecine de Paris*) celles de Vallet, à l'enseigne du *Buste du Roi;* de Gautret, à *l'Image de Saint-Maur;* de Cars, de Laurent, un des plus habiles artistes qui gravait et vendait lui-même ses œuvres. La plupart d'ailleurs faisaient de même. La boutique de vente était aussi l'atelier de l'artiste. On allait donc faire son choix de cadre et d'image chez un des marchands du quartier Saint-Jacques. Ils tenaient à la disposition des candidats une collection de gravures de maîtres qu'on tâchait d'approprier à la circonstance, avec une devise ou une allocution flatteuse, ou bien des gravures allégoriques, inventées pour un personnage célèbre, avec des armes qui pouvaient servir à un de ses descendants ou à d'autres, grâce à quelque substitution toujours facile à opérer sur les planches par le graveur. »



IV. — Thèse de P.-J. Mor[illegible]

A partir de 1725, le coûteux usage des somptueuses illustrations tomba en désuétude en même temps que le format des thèses se réduisit à l'in-4°. Dès lors on ne trouva plus guère que d'étroites images aux armes de la Faculté, hommage à la reconnaissance et au dévouement dont les cigognes sont l'emblème.

Mais, dit Noé Legrand, lorsque l'Académie de Chirurgie fut établie par lettres patentes du 2 juillet 1748, le Collège des chirurgiens jurés songea à faire revivre pour lui le luxe des thèses illustrées ou à image. La thèse ou acte public qui conduisait à la maîtrise en chirurgie, et qui a été ordon-

née par arrêt du Conseil du Roi du 12 avril 1749, se composait de propositions d'anatomie et de chirurgie sur un sujet donné. Elle était imprimée officiellement dans le format in-4°. Mais on pouvait ensuite la faire illustrer, c'est-à-dire l'imprimer de nouveau tout entière dans un grand cadre préparé d'avance, auquel on adaptait une gravure de mêmes dimensions, existant déjà et que chacun choisissait à sa fantaisie. Une devise ou une dédicace, placée audessous, dans la partie supérieure du cadre, suffisait à l'approprier à sa nouvelle destination. Le même cadre servait ainsi indistinctement pour la philosophie, la théologie, le droit et la chirurgie.

Le Dr de Mets a procédé au recensement des thèses à images conservées dans les diverses bibliothèques. Le Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale en possède une riche collection en deux volumes. Mais à côté des nombreuses thèses de théologie et de philosophie, on compte à peine trois ou quatre thèses de droit et pas une de médecine ou de chirurgie.



Ill. — Thèse de J.-J. Moretus, 1738.

La Faculté de Médecine de Paris possède dix de ces thèses; une est de 1673; neuf de 1750 à 1763. Celle de 1673 est une thèse de philosophie, imprimée sur satin. Toutes les autres sont des thèses de chirurgie soutenues dans le Collège des chirurgiens de Saint-Côme, rue de l'Ecole de Médecine.

Montpellier ne semble pas avoir connu la grande thèse à frontispice; par contre Reims en eut plusieurs.

Louvain dut les ignorer ou tout au moins elles furent fort rares. Car le Dr de Mets n'en a retrouvé que deux, parmi les 14 qu'il a pu examiner au Musée Plantin. Elles sont de Melchior Moretus qui avant d'étudier à Louvain avait passé par Douai. Toutes deux traitent de philosophie,

comme d'ailleurs les douze autres qui sont de Douai. Une autre thèse « douaisienne », médicale, celle de P.-F. Chartrel, a été découverte par le Dr de Mets, au Musée du Steen. Elle est de 1761 et discute *De Podagra*. L'amabilité du Dr de Mets nous permet d'en donner une reproduction (I) ainsi que de deux autres de Jean-Jacques Moretus et d'une de François-Jean Moretus.

Le numéro II (haut. 105 cent., larg. 70 cent.) est de 1709 et représente le Lavement des Pieds.

Le numéro III (haut. 110 cent., larg. 78 cent.) est de 1738 et représente un miracle obtenu par l'invocation de saint Stanilas à Lublin, en Pologne. A la partie supérieure : la scène du miracle. Une mère envoie son enfant puiser de l'eau. Ne le voyant pas revenir, elle va voir et le trouve noyé. Avec des voisins accourus, elle essaie en vain toutes sortes de moyens, une heure durant. Passe un écolier qui se rend à Lublin. Il exhorte la mère à invoquer saint Stanilas. Elle le fait et l'enfant revient à la vie. Sur la gravure, on voit une porte de la ville, la femme, son enfant, l'écolier, les voisins, un ruisseau et deux religieux.

A la partie inférieure de l'image, des deux côtés, deux colonnes doriennes soutiennent un entablement auquel est suspendu la thèse.

Parmi les autres thèses conservées au Musée Plantin figurent celles de Paul-Jacques Moretus qui s'était offert le luxe de quatre images différentes pour sa thèse du 3 mars 1740 et de deux pour sa thèse du 9 août 1740.



I — Thèse de P.-F. Chartrel. De Podagra 1761.

Des quatre exemplaires de sa première thèse, l'une (IV) représente Moïse frappant le rocher d'une baguette et faisant jaillir une source (Haut. 1 m., larg. 78 cent.) *N. Poussin pinxit. A Paris, chez J.-F. Cars, « Au nom de Jésus »*. Tandis que Moïse accomplit le miracle, les Israélites s'abreuvent des eaux de la source.

Un entablement soutient le frontispice. Des draperies, tendues à droite et à gauche, encadrent la thèse, dont le texte est en trois colonnes.

Les autres thèses de P.-J. Moretus ont pour image : La Visitation; les Disciples d'Emmaüs; Moïse et le serpent d'airain; la Descente de Croix; la dernière Cène.

La renommée universelle de Plantin, dit le Dr de Mets, explique la présence chez lui de ces thèses à images alors qu'elles étaient totalement absentes dans le pays.

N° 5 Le Numéro : 1 fr. 1927

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Ecoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03
Abont : France : 15 fr. - Étranger : 25 fr.

RÉDACTION
Docteur MAURICE GENTY

Ex-Libris médicaux

Les Docteurs E. Olivier et G. Vialet viennent de publier un répertoire (1) des Ex-libris des médecins et des pharmaciens français qui intéressera non seulement les amateurs d'Ex-libris, mais encore tous ceux qui s'occupent de l'Histoire de la Médecine et de la Pharmacie. Fruit de vingt années de recherches, il donne la description de 683 pièces, ex-libris armoriés ou ornementés et étiquettes gravées ou typographiées, accompagnée de notes historiques sur leurs possesseurs.



Pomme (Pierre). Provence, XVIIIe siècle.



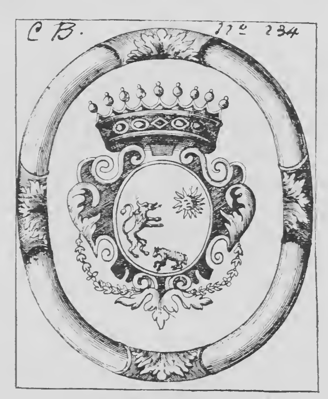
Gavinet (Antoine-Nicolas). Lyonnais, XVIIIe siècle.

En feuilletant ce volume on se rend compte de tout l'intérêt documentaire, artistique et professionnel des ex-libris médicaux. M. Laignel-Lavastine a heureusement fait remarquer cet intérêt dans sa préface :

« Je me suis promené avec délices, dit-il, dans cet abrégé d'histoire de la médecine.

« Andry, médecin des hôpitaux de Paris, sous Louis XVI

(1) Essai de Répertoire des Ex-libris et fers de reliure des médecins et des pharmaciens français antérieurs à la période moderne, par les Drs E. Olivier et G. Vialet. Préface de M. Laignel-Lavastine. 1 vol. in-8 raisin, 255 p., 212 reproductions. Tirage à 750 exemplaires numérotés : 50 exemplaires sur papier vélin de Rives, 150 fr. ; 700 exemplaires sur papier satiné du Pont-de-Claix, 80 fr. Librairie Cl. Bosse, 16-18, rue de l'Ancienne Comédie, Paris.



Fagon (Guy-Crescent) Ile-de-France, XVIIe siècle.



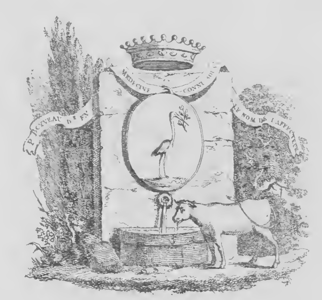
Hamart de La Chapelle (Patrice-Suzain). Bretagne, XVIIIe siècle.



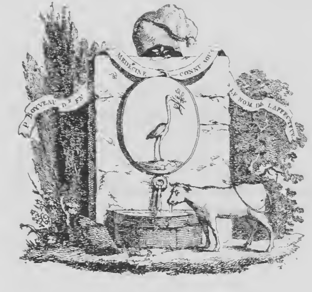
Daval (Antoine-Jean). Ile-de-France, XVIIIe siècle.



Laennec (René-Théophile-Hyacinthe). Bretagne, XVIIIe-XIXe siècles.



Boyveau-Laffecteur (Pierre) Ile-de-France, XVIIIe siècle.



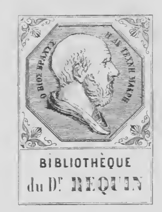
Boyveau-Laffecteur (Pierre)



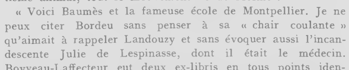
Brongniart (A.-L.). Ile-de-France, XVIIIe siècle.



Vidal (Antoine) Provence, XVIIIe siècle



Requin. Lyonnais, XIXe siècle.

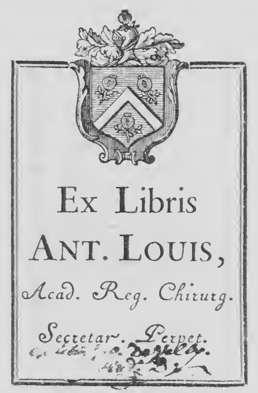


et Napoléon, me rappelle, avec son rapport sur le magnétisme animal, tout le mouvement né de Mesmer.

« Voici Baumès et la fameuse école de Montpellier. Je ne peux citer Bordeu sans penser à sa « chair coulante » qu'aimait à rappeler Landouzy et sans évoquer aussi l'incandescente Julie de Lespinasse, dont il était le médecin. Boyveau-Laffecteur eut deux ex-libris en tous points iden-



Le Cat (Claude-Nicolas). Normandie, XVIIIe siècle.



Louis (Antoine). Lorraine, XVIIIe siècle



Lyon (Hospice de la Charité ou Aumône générale). XVIIIe siècle



Lyon (Collège des chirurgiens). XVIIIe siècle

riques sauf en un seul : le premier avait une couronne et le second portait un bonnet phrygien. Simple signe des temps.

« Les armes parlantes sont fréquentes dans les ex-libris comme dans les blasons. Coquereau a un coq et Pomme trois pommes. C'est le Pomme, l'homme des vapeurs, et qui soigna la princesse de Lamballe. Et j'aperçois un cou grêle au bout d'une pique. Je salue l'ex-libris de Daremberg, dont la bibliothèque est une des richesses de l'Académie de médecine.

« Voici la dynastie médicale des Delpech et Fagon, né au Jardin des Plantes, chez son oncle Guy de La Brosse, et Gigot de la Peyronie, président de l'Académie de Chirurgie, créée sur ses instances.

« L'ex-libris de sœur Benoite Grangé, hospitalière de l'Hôtel-Dieu de Lyon, qui fonda pour les malades une bibliothèque de



Montpellier (Société royale des sciences de). Languedoc, XVIIIe siècle

800 volumes, voisine avec l'ex-libris de l'hôpital de Grenoble, car rien de ce qui touche à la médecine n'a été oublié.

« Laennec, dont nous fêtons le centenaire cette année, a un ex-libris aussi sobre et simple que lui-même. On y sent comme le détachement des frivolités du siècle.

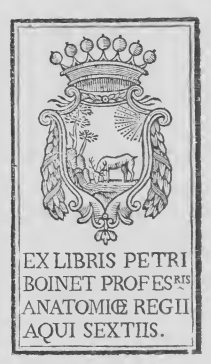
« Celui de Le Cat, l'homme de la taille, s'épanouit au au contraire dans sa gloire européenne.

« Le comte de Préval, d'Avranches, me rappelle le salon de ma grand'mère, où venaient, comme on dit en province, « les demoiselles de Préval ».

« Voici Lélut et le Démon de Socrate ; Morand, qui rendit compte à la Société royale de chirurgie de la première opération de cataracte faite par Daviel ; Quesnay, qu'a si bien peint Delaunay dans ses « Médecins au XVIIIe siècle » ; Richard de la Prade, père du poète, etc. »



Morand (Sauveur-François). Ile-de-France, XVIIIe siècle



Boinet (Pierre). Provence, XVIIIe siècle

Et tant d'autres qui, pour avoir peut-être brillé en leur temps d'un certain éclat, n'en auraient pas moins à jamais disparu, sans la découverte d'un ex-libris qui a permis à MM. Olivier et Vialet de faire revivre leur souvenir.



Bordeu (Theophile de), Béarn, xviiie siècle.



Paris (Faculté de Médecine de), xviiie siècle.



Tissot (Jean-Baptiste). Franche-Comté, xviiie siècle.

VARIÉTÉS GASTRONOMIQUES

De l'Omelette considérée hygiéniquement.

*Si on connaît le Percy, chirurgien de l'Empire, que M. Forgue place à juste titre au-dessus de Larrey, on connaît moins l'œuvre de Percy journaliste. Nous aurons l'occasion d'y revenir ; en attendant nous reproduisons un de ses nombreux articles qu'*Hygié *publia en 1823 et 1824 sous la simple signature P.*

Bien des personnes écrivent *aumelette ;* d'autres *amelette.* Les deux plus forts lexicographes, Danet et Joubert, écrivent de l'une et l'autre manière, et ils ont tort. Je ne dirai rien de Ménage, qui, sur ce mot, comme sur une foule de locutions aussi communes, déraisonne complètement. Lamotte-le-Vayer, et à son exemple Richelet et Restaut, ont bien fait, à mon avis, d'écrire *omelette.* Mais ils n'ont pas bien réussi dans l'etymologie qu'ils donnent de cette expression, quoiqu'elle paraisse bien vraisemblable. Ils prétendent qu'omelette signifie *œufs mêlés* : cela n'est pas juste, et je n'en crois rien. Voici une explication qui me semble plus véritable, plus littérale, quoique aucun dictionnaire, ni aucun auteur que je sache, ne l'ait mise en avant. Omelette doit dériver de ces mots latins: *ova mellita,* œufs miellés ; car, dans le principe, et longtemps avant qu'on ne connut l'usage du sucre, on mangeait les œufs battus et brouillés avec du miel, comme on les a mangés, dans la suite, mêlés avec du sucre. C'était une friandise chez les Romains : on se régalait avec des œufs miellés, *ovis mellitis ;* on s'invitait mutuellement à venir manger des œufs miellés, *ova mellita,* comme à accepter du pain miellé, *panem mellitum,* qui était le pain d'épices de nos jours. Je ne sais où j'ai lu que Lesbie semblait à son ami douce et bonne comme une omelette. Mais je me souviens bien que notre Gui Patin, l'homme le plus prétentieux et le plus recherché quand il s'agissait de latin, écrivait à Thomas Bartholin, qu'il avait reçu sa lettre, laquelle lui avait paru aussi suave, aussi délicieuse que la plus délicate des omelettes : *tuam accepi omelitissimam epistolam.* Patin, comme on le voit, aimait l'omelette, et ne trouvait rien de plus doux au monde. De son temps on ne devait plus en faire avec du miel, mais il parlait comme un amateur de l'antiquité, et comme le père de Charles Patin, l'un des plus savants numismatographes du dix-septième siècle. Déjà, longtemps avant les Patin, on faisait des omelettes au lard : témoin celle pour laquelle Clément Marot, dénoncé par sa propre maîtresse à qui il en avait fait manger un vendredi, fut tenu pendant neuf mois en prison, où il composa ces plaisantes stances, dont je ne rapporterai que le passage suivant :

A je ne sais quel papelard
Elle alla dire tout bellement
Prenez-le, il a mangé le lard.

Il paraît que l'omelette fut jadis le premier aliment qu'on osa donner aux convalescents ; comme aujourd'hui, chez nos voisins, on commence par le pouding pour les exciter à prendre un peu de nourriture. Rien n'est plus léger pour eux qu'une petite omelette sucrée, et médiocrement soufflée ; c'est ce que leur estomac supporte le mieux ; mais malheureusement c'est ce qu'il appète le moins. Tout ce qui est doux fastidie cet organe capricieux, c'est-à-dire voulant être servi selon son mode d'affection actuelle qu'on n'étudie pas assez. Mais quand on s'aperçoit que cet aliment ne lui plaît guère, on y ajoute quelques gouttes de vinaigre, de verjus ou de jus de citron, et alors il s'en accomode mieux. C'est peut-être à cause de cette odeur et de cette saveur, que, malgré sa pesanteur apparente, le pouding convient tant aux convalescents anglais. Dans l'état de santé, l'omelette est une préparation commode, facile, et promptement réparatrice des forces. C'est la bonne chère des campagnards, des chasseurs, des voyageurs, et la ressource ainsi que le grand supplément des tables trop minces, des repas improvisés et des convives de bon appétit. Personne ne se plaint de l'omelette ; on la digère en général assez bien. Cependant, si elle a ses avantages, elle n'est pas non plus exempte d'inconvénients. Lorsqu'elle est trop cuite, trop épaisse, trop compacte, elle est sujette à peser sur l'estomac, et sa digestion est plus lente et plus pénible. Il ne faut donc la faire cuire que modérément, et à un dégré tel, qu'elle reste molle partout, et qu'on soit, en quelque façon, dispensé de la mâcher. Un peu de poivre et de muscade la rendent plus sapide, et la font digérer plus



Cliche du Comité Français des Expositions

La Cuisine des Gras, par Pierre Breughel le Vieux. Estampe de 1563, avec cette inscription :
Hors d'ici maigre dos à une hideuse mine,
Tu n'as que faire ici, car c'est grasse cuisine.
Les gras sont attablés devant de nombreuses victuailles : jambons et boudins pendent au plafond ; un porc entier cuit à la broche. Survient un musicien en haillons que l'on s'empresse de jeter dehors ; le festin continue des convives gras et bouffis.

aisément. Le vinaigre, et surtout celui dans lequel il entre de l'ail, de l'estragon, etc., est un condiment qui plaît à beaucoup de palais. On trouve l'omelette simple bien meilleure, quand elle est ainsi assaisonnée. Celle où l'on met force petites herbes hachées peut se passer de tout excitant, quoiqu'elle s'accomode toujours bien d'un filet de vinaigre. L'addition des herbes potagères et un peu odoriférantes, telles que le cerfeuil et le persil, outre le goût agréable qu'elle procure, fait que l'estomac l'élabore avec moins de peine. Mais il importe que ces plantes soient en quantité très modérée.

Il n'a pas encore été question de l'huile, ni de la graisse dans laquelle doit cuire l'omelette. Il faut que ni l'une ni l'autre ne soient en état de rancidité, autrement l'estomac se soulève bientôt, et l'indigestion n'est pas éloignée. Il faut en avoir un d'Espagnol ou de Russe pour s'arranger d'une graisse rance, soit dans la soupe, soit dans l'omelette. Nos malades, en particulier, souffriraient de l'ingestion d'une pareille graisse, et il faut leur en épargner à la fois le dégoût et l'effet. Je connais un brave officier général qui, depuis quarante ans, ne déjeune qu'avec une omelette, dont la privation à la guerre était, de temps en temps, pour lui, un sujet de tristesse et d'inappétence. Je connais aussi un médecin qui ne pourrait rien prendre le matin si on ne lui donnait son omelette, après laquelle il est leste et dispos ; tandis qu'il serait pesant et endormi, s'il mangeait autre chose, s'il déjeunait autrement. Mais cette omelette est cuite dans de la bonne huile d'olive, ou dans du beurre bien frais.

Le brave colonel Byssonnier ayant reçu un coup de feu à travers l'estomac, de devant en arrière, a vécu vingt-deux mois d'omelettes très légères dans lesquelles, sur la fin, on mêlait un peu de sagou, de tapioca, de fécule de pommes de terre.

Si les soldats turcs se regardent comme perdus et déshonorés lorsqu'ils perdent ou se laissent prendre leur marmite, les nôtres ne se consolaient que difficilement de la perte de leur poêle, sans laquelle il n'y avait plus omelettes ni pankoukes.

Il y a vingt manières de faire l'omelette. La moins bonne de toutes est l'omelette au lard, quoiqu'elle fût fort du goût de Marot, ainsi que nous l'avons dit. Elle est très pesante, très indigeste, et, pour beaucoup d'individus, nauséabonde à cause de la graisse, toujours plus ou moins âcre, dans laquelle elle nage et des morceaux de lard mal cuits dont elle est farcie. Les omelettes de rognons de veau, de mouton, etc., celles de foies de volailles, ou de lièvre, avec ou sans truffes, ont causé



Cliché du Comité Français des Expositions

La Cuisine des Maigres, par Pierre Breughel le Vieux. Estampe de 156[illegible], avec cette inscription :
Où [illegible] le pot mouve est un pauvre convive
Pour ce [illegible] grasse cuisine irai tant que je vive.
Les maigres [illegible] les [illegible] dans un plat rempli de [illegible], une mère [illegible] son enfant [illegible] de bœuf; le musicien chassé par les gras a trouvé ici bon accueil; un [illegible] entr'ouvert la porte, se sauve en apercevant le maigre repas.

plus d'une indigestion ; et il faut être pourvu de bonnes dents et d'un bon *gaster*, pour ne pas en être incommodé.

Mais ces omelettes à la crème fouettée, mais ces omelettes, agréables prisons d'un air que l'habileté du cuisinier a su y enfermer, et qui, sous un volume trompeur, invitent à n'épargner ni la dose ni le plaisir ; ces omelettes, l'orgueil et le luxe de nos tables, se mangent ou plutôt s'avalent sans inspirer ni défiance ni inquiétude, et sans qu'on s'expose à expier par une mauvaise digestion l'aimable sensualité avec laquelle on s'est livré à ce mets délicieux et toujours innocent.

Il faut manger l'omelette chaude, de quelque nature qu'elle soit. Froide, surtout si elle contient de petites herbes, et à plus forte raison si elle a été faite au lard, aux rognons, etc., elle peut porter le trouble dans l'estomac, et causer une fâcheuse indigestion.

On a connu bien des hommes, même de ceux qui brillent aujourd'hui, soit dans l'art de guérir, soit dans la carrière politique, dont le souper consista longtemps en une omelette d'un seul œuf, laquelle, ne leur pesant point sur l'estomac, leur permettait d'étudier toute la soirée, et de dormir paisiblement jusqu'au lendemain ; ce qui fit qu'un jour Louis répondit ironiquement à M. D..., alors jeune chirurgien à peine reçu, et déjà sollicitant une des meilleures places du collège, qu'il n'obtint pas : Mon ami, *retournez à votre omelette!* Je ne dirai rien de ces omelettes bien onctueuses dont l'application, dans la péritonite puerpérale, dans la métrite, dans les abcès laiteux, etc., a été tant recommandée par Alphonse Leroy.

Je ne parlerai pas non plus de ces omelettes dégoûtantes dont les commères, et quelques sots médecins, font manger aux jeunes filles affectées de chlorose, et qui, selon la classe imbécile, doivent, à raison des cloportes et des poux qui entrent dans cette composition, déterminer la trop tardive puberté, et mettre fin à la pâleur et à la langueur qui accompagnent, avec beaucoup d'autres symptômes, cette maladie si commune parmi les personnes de douze à quinze ans.

P.

Nº 6 Le Numéro : 1 fr. 1927

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Écoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon[t] : France : 15 fr. - Étranger : 25 fr.

RÉDACTION
Docteur MAURICE GENTY

Les Amitiés littéraires de Charles Robin

Si Charles Robin, cet « affreux positiviste excommunié par Mgr de Bonnechose », comme l'appelait plaisamment Mérimée (1), eut des ennemis acharnés à lui reprocher de n'avoir pas « trouvé la petite monade appelée âme, dans un recoin de la substance grise » (2), il compta aussi des amis fidèles comme Littré, Michelet, About, Taine, Sainte-Beuve, Mérimée, les Goncourt, Flaubert, Gustave Doré, Alexandre Dumas fils, etc. Il fut même pour quelques-uns un véritable conseiller technique, à tel point que le D[r] Durand-Saladin a pu dire avec raison que Charles Robin devait « être considéré comme un père authentique du naturalisme » (3). C'est à ce titre qu'il m'a semblé intéressant de rappeler les amitiés philosophiques et littéraires de l'auteur des LEÇONS SUR LES HUMEURS. L'histoire de ces relations constitue un chapitre important de celle des rapports de la médecine et de la littérature dans la seconde moitié du XIX[e] siècle.



PIERRE PETIT photographe.

Charles Robin.
(Photographie due à l'obligeance de M. Pierre Trahard.)

Le Positivisme. Littré. — Présenté par Rayer à Littré, puis par ce dernier à Auguste Comte (4), Robin fut, en février 1848, un des fondateurs de la Société positiviste et, quelques mois après, un de ceux qui organisèrent la souscription destinée à venir en aide à Auguste Comte (5).

« Captivé », comme Littré (6), par la nouvelle philosophie, Robin l'invoque dans l'étude qu'il lit (7) le 7 juin 1848, lors de la fondation de la Société de Biologie. En 1849, il lui consacre toute la seconde partie du TRAITÉ DU MICROSCOPE, soit près de 200 pages (8). Et

(1) MÉRIMÉE. Lettres à Panizzi, t. II, p. 340. 2 vol. in-8. Paris, 1881.

(2) H. TAINE. Sa vie et sa corespondance. T. II, p. 321. 4 vol. in-12. Paris, 1902-1907.

(3) Dr J. DURAND-SALADIN. L'observation et la documentation médicales dans les romans des Goncourt, p. 13. in-8, 88 p. Thèse de Bordeaux, 27 mai 1921.

(4) G. POUCHET. Charles Robin. Sa vie. Son œuvre. p. 5, in-8 port. Paris, 1887.

(5) E. LITTRÉ. Auguste Comte et la philosophie positive, p. 598 et 616, in-8, 2e éd. Paris, 1864.

(6) Notes sur Auguste Comte par un de ses disciples (Deroisin), p. 36, in-8. Paris, 1909.

(7) Ch. ROBIN. Sur la direction que se sont proposée, en se réunissant, les membres fondateurs de la Société de Biologie pour répondre au titre qu'ils ont choisi. COMPTES RENDUS ET MÉMOIRES de la Société de Biologie, 1849, p. 1.

(8) Ch. ROBIN. Du Microscope et des Injections dans leurs applications à l'anatomie et à la pathologie, suivi d'une classification des sciences fondamentales, de celle de la biologie et de l'anatomie en particulier. In-8,

Deroisin raconte (1) que, pendant les trois années (1849, 1850, 1851) que dura le cours du Palais-Cardinal, le jeune agrégé de sciences naturelles ne manqua pas une séance, prenant des notes qu'il conservait soigneusement (2).

Auguste Comte avait vu dans ce nouveau disciple « une acquisition précieuse » et en faisait le plus grand cas; malgré son scepticisme vis-à-vis de la médecine, il recourait volontiers à ses soins et conseillait à Laffitte de le consulter pour sa mère (3).





Cliché Larousse.
Auguste Comte.

Lors du démembrement de l'Ecole positiviste, Robin se rangea aux côtés de Littré et de Mme Comte, ce qui lui valut d'être traité de « roué » par le Maître (4), mais lui acquit la gratitude de Mme Comte. Ce fut surtout par elle que Rayer fut incité en 1862 à réclamer la création d'une chaire d'histologie; et ce fut encore elle qui, plus tard, pressa Robin de poser sa candidature à l'Académie des Sciences (5).

L'influence que les idées d'A. Comte ont exercée sur l'œuvre de Robin (6) — et par là même sur la biologie (7) — a été considérable. Robin fut l'un des grands adeptes du positivisme ; et s'il n'en accepta pas la religion, il resta toujours fidèle à la doctrine, groupant autour de lui des hommes tels que Deroisin, Dally, Ritti, Bourdet, Arréat, Pellarin (8), etc.

Cliché Larousse.
Michelet

En 1867, lorsque Littré sur les instances de Mme Comte (9) fonda, avec Wyrouboff, la *Philosophie positive*, Robin y collabora dès le début et c'est là qu'il a publié les mémoires les plus intéressants pour l'étude de sa pensée philosophique (10).

Les relations entre Littré et Charles Robin durèrent près de quarante ans J'ai déjà rappelé ailleurs quelle fut leur part commune dans la refonte du dictionnaire de Nysten (11). Au philologue, l'histologiste apportait le résultat de ses recherches (12), voire de ses trouvailles grammaticales (13), tandis que le positiviste de la première heure modérait quelquefois l'ardeur du néophyte (14). Ce fut une amitié un peu cérémonieuse, respectueuse de part et d'autre ; on ne s'appelait que « Cher Monsieur » (15), ou encore « Monsieur » (16). Mais ce fut une amitié solide, comme il convenait entre ces deux hommes enfiévrés par la même ardeur au travail, également désintéressés, d'une culture encyclopédique incomparable et tous deux l'objet des mêmes haines.

Après la mort de Littré, Charles Robin, en prenant la direction de *La Philosophie positive*, ne manqua pas de défendre la mémoire de son fondateur (17), et lorsque Mme Littré exigea des modifications au *Dictionnaire de médecine*, Robin préféra en refaire un nouveau plutôt que de changer quelque chose aux définitions qui avaient été élaborées en commun (18).

Les études micrographiques de Michelet. — Robin fut-il de ces étudiants en médecine qui, de Clamart, « marchaient par bande jusqu'à la montagne Sainte-Geneviève » pour assister aux le-

4 pl. Paris, 1849. La seconde partie, classification des sciences, a été supprimée dans les éditions de 1871 et de 1877.

(1) Deroisin, loc. cit. p. 6.

(2) On a dit (Pouchet, loc. cit. p. 6), Wyrouboff, Deroisin (loc. cit. p. 6), que ces notes avaient été détruites. Je n'ai pu savoir ce qu'elles étaient devenues.

(3) Correspondance inédite d'Auguste Comte. T. II, p. 62 et 64. 4 vol. in-8. Paris, 1903. — A. Comte. Système de politique positive, ou traité de sociologie instituant la religion de l'humanité. T. I, p. 666. 4 vol. in-8. Paris, 1851-1854.

(4) Corespondance inédite d'Auguste Comte. Lettre à M. Deullin Samedi 8 Shakespeare 65 (17 sept. 1853) t. I.

(5) Pouchet. Loc. cit. p. 5.

(6) Pouchet. Loc. cit. p. 6.

(7) E. Gley. La Société de Biologie et l'évolution des sciences biologiques en France de 1849 à 1900. C. R. de la soc. de Biologie, 1899, N° 40, p. 1011. — E. Gley. Influence du positivisme sur le développement des sciences biologiques en France. Congrès international d'histoire comparée. Paris, 1900; in *Annales internationales d'histoire*. Paris, 1901, pp. 164-170.

(8) Littré. Loc. cit., p. 141. Lettre de Charles Robin au sujet d'Auguste Comte.

(9) Littré. Mme Comte *La Philosophie positive*, mars-avril 1877, p. 294.

(10) Ch. Robin. De la Biologie, son sujet et son but, ses relations avec les autres sciences, nature et étendue du champ de ses recherches, ses moyens d'investigations. *La Philosophie positive* 1867, t. I, p 78, 212, 392. Juillet-décembre. — Des rapports de l'éducation avec l'Instruction. *La Philosophie positive*, 1876-1877, t. XVII, p. 26, 131, 305; t. XVIII, p. 5. — A part, 1 vol. in-12, 336 p. Paris, 1877.

(11) Maurice Genty. Les vicissitudes d'un dictionnaire de médecine. *Le Progrès Médical*, n° 18, 2 mai 1925, p. 659.

(12) Ch. Robin. De la caducité normale de la muqueuse utérine et de sa caducité morbide comme conséquence de la première, in : Œuvres complètes d'Hippocrate, trad. nouv., par E. Littré, 1851, in-8, t. VII, p. 463-467.

(13) Un frère de Charles Robin, Anthelme Robin, esprit remarquable, fournit à Littré des termes bressans qui ont pris place dans le Dictionnaire de la Langue française. (Souvenirs de Madame A. Dufour.)

(14) Deroisin (loc. cit p. 109) raconte que Littré lui disait : « Je suis obligé de surveiller Robin parce que tout ce que dit M. Comte est pour lui mot d'évangile. »

(15) Lettre de Littré à Robin (3 novembre 1868). *Chronique Médicale*. p. 61, 1895

(16) Ch. Robin. Discours. Banquet offert à M. Littré à l'occasion de l'achèvement du Dictionnaire de la Langue française. *La Philosophie positive*. T. X. Mars-avril 1873, p. 302. Gambetta prononça également un discours.

(17) Lettre de Robin au Dr Reliquet : Pouchet, loc. cit. p. 154.

(18) Variot. Quelques souvenirs anecdotiques sur Charles Robin, Soc. franç. d'Hist. de la Médecine, 3 janv. 1925.

çons du Collège de France? (1); Quinet présenta-t-il son compatriote Robin à Michelet? Rien ne le précise. Mais, par la suite, quand Michelet, « déjà maître en histoire, mais neuf devant la nature » (2), voulut s'initier aux mystères de la vie, un des premiers savants auxquels il s'adressa fut Robin. Et dans son œuvre, il a soin d'indiquer tout ce qu'il lui doit. Pour *L'Oiseau,* il a recours aux notes communiquées par « l'illustre micrographe et anatomiste, M. Robin » (3). Lorsqu'il est attiré « par l'abîme de l'infiniment petit » et désireux d'en scruter les inconnues pour composer *L'Insecte,* il consulte « le pâle et ardent Robin » et, sous sa direction, achète chez Nachet l'instrument qui lui permet de jeter « un regard dans l'abîme » (4). Dans *l'Amour,* il se plaît à reconnaître ce qu'il a emprunté à « son ami le Dr Robin, ce grand anatomiste, notre premier micrographe, si profond observateur du monde microscopique » (5). Et pour écrire *La Mer,* il lit le mémoire de Robin sur la locomotion des céphalopodes (6).

Ces relations scientifiques furent le prélude d'une liaison plus intime. Robin fut parmi les commensaux de la rue de l'Ouest; et vers la fin de sa vie, tourmenté par l'idée qu'on pourrait l'enterrer vivant, Michelet demanda que Robin fut chargé de son autopsie. Ce désir ne fut pas exaucé. Michelet mourut à Hyères et, comme Robin était à Paris, on eut recours à un pharmacien pour procéder à l'embaumement (7).



Littré.

Photographie PIERRE PETIT

Karl Nibor. Le Nez d'un Notaire. — Un des principaux personnages de l'amusant livre d'Edmond About : *L'Homme à l'oreille cassée,* est Charles Robin sous l'anagramme de Karl Nibor. On a dit que Cl. Bernard et Sarcey avaient servi d'intermédiaires entre About et Robin (8); on peut se demander si ces deux hommes n'avaient déjà pas eu auparavant quelques contacts par leur ami commun Gustave Doré. En tous cas Robin était bien indiqué pour documenter About sur cette question des réviscences qui passionnait alors l'opinion. Lui-même, en 1855, avait constaté que les filaires de Médine, desséchées pendant six à douze heures pouvaient reprendre leur agilité par une petite quantité d'eau (9). Et, en 1859, il avait fait partie de cette commission de la société de Biologie qui ne se réunit pas moins de 42 fois pour refaire, discuter les expériences contradictoires de Pouchet et Doyère (10). Maintes pages du livre d'Edmond About sont des reminiscences de ces discussions scientifiques, et montrent que le romancier avait compris les explications du savant dont il a tracé un portrait exact.

Comme le croit le Professeur Menetrier (11), Le *Nez d'ûn notaire* eut sans doute le même inspirateur; l'histoire contée par Van Helmont était bien de celles qui avaient pu retenir l'attention du cerveau curieux et instruit de tout qu'était Charles Robin.

L'Homme à l'oreille cassée fut le point de départ de relations plus suivies. Robin était invité chaque

(1) Mme EDGARD QUINET. Cinquante ans d'amitié. Michelet-Quinet (1825-1875), p. 136, in-12. Paris, 1899.

(2) VAN DER ELST. Michelet naturaliste, p. 45 et 105, in-8. Paris, 1913.

(3) MICHELET. L'Oiseau, p. 304, in-12. Paris, 1856.

(4) MICHELET. L'Insecte, p. 112, in-12. Paris, 1857. — Mme EDGARD QUINET, loc. cit p. 238.

(5) MICHELET. L'Amour, p. 398-403, in-12. Paris, 1858.

(6) MICHELET. La Mer, p. 424, in-12. Paris, 1861.

(7) Paul CRATÈRE. La Mort de Michelet. *Chronique Médicale*, pp. 446-450. 1898.

(8) A. C. Chronique de vacances. *Chronique Médicale*, pp. 616-617, 1913.

(9) Ch. ROBIN. Sur la Filaire de Médine. C. R. Soc. de Biologie, mars 1855, p. 35.

(10) E. GLEY. La Société de Biologie et l'évolution des sciences biologiques en France de 1849 à 1900. In : Essais de philosophie et d'histoire de la Biologie, p. 193, in-12. Paris, 1900.

(11) P. MENETRIER. Van Helmont et Edmond About. « Yperman », pp. 23-26, fasc. I, octobre-décembre. Anvers, 1923.

année à la Schlittenbach et les billets que lui adresse About témoignent de la plus grande cordialité (1)

Le patronage de Taine et de Sainte-Beuve. — Le 3 mars 1862 un condisciple d'Edmond About, Taine, en train de « faire l'examen de la doctrine de Comte » vint voir « Charles Robin, l'anatomiste à microscope et positiviste ». Il en a laissé un portrait un peu rude : « Quarante et un ans, lunettes, moustache et royale, à demi-policé ». Le futur auteur de *l'Intelligence* dut néanmoins être conquis par le savant resté « un peu carabin » (2); et en août 1865, lorsque Robin se présenta à l'Académie des Sciences contre Lacaze-Duthiers, ce fut Taine qui s'entremit (3) auprès de Sainte-Beuve pour demander l'intervention de la Princesse Mathilde en faveur de l'anatomiste qui « comme Claude Bernard dépassait sa spécialité » (4).

Sainte-Beuve écrivit alors à la Princesse cette lettre où il signalait en Robin « un *découvreur,* l'homme le plus avant dans la science, un savant pur et sans concession » (5). A la veille de l'élection, Sainte-Beuve demanda encore à Pasteur de voter pour ce candidat qui « n'était peut-être pas de la même école philosophique », mais en tous cas « de la même école scientifique, expérimentale » (6).

A dater de ce jour, les relations devinrent plus étroites entre l'auteur des *Lundis* et le micrographe qui se rencontraient chez la Princesse aux dîners du mercredi (7) ou au Magny (8). Robin, avec qui Sainte-Beuve aimait à s'entretenir des choses de la médecine (9), fut souvent des invités de la rue Montparnasse (10), notamment au dîner dit du vendredi saint (11), et, lorsque fut discutée au Sénat la pétition sur la liberté de l'enseignement, il trouva dans le critique un chaleureux défenseur (12).



Sainte-Beuve.
Lithographie de Bornemann.

Lors de la mort de Sainte-Beuve, Robin encore à Jasseron prévenu par Troubat (13), dût hâter son retour à Paris (14); Tilloy dit (15) qu'il assistait aux obsèques avec Ricord, Trélat, Hérard, etc. ; et Troubat raconte qu'il examina l'une des trois pierres trouvées à l'autopsie (16).

Les sources de « Madame Gervaisais. » — Comme l'a bien montré le Dr Durand-Saladin

(1) Lettres inédites d'Edmond About a Ch. Robin.

(2) TAINE. Loc. cit. t. II, p. 228 et V. GIRAUD. Essai sur Taine. p 62, 2e éd., in-12. Paris 1901.

(3) TAINE. Loc. cit. t. II, p. 320.

(4) Cette amitié dut se refroidir lorsque Taine publia « Les Origines de la France contemporaine ». L'article que H. Stupuy consacra à « La Révolution ». (*La philosophie positive.* t. XXI, juillet-août 1878, pp. 36-53), l'analyse que de Fontpertuis fit de « La Conquête Jacobine » (*La Philosophie positive.* t. XXVII, juillet-août 1881, pp. 158-160) montrent assez que Taine et les dirigeants de la *Philosophie positive* n'étaient plus du même côté de la barricade.

(5) SAINTE-BEUVE. Lettre du 26 août 1865 à la Princesse Mathilde, in : Lettres à la Princesse, p. 167, in-12. Paris, 1873.

(6) SAINTE-BEUVE. Lettre à Pasteur, 30 novembre 1865. Loc. cit., p. 187.

(7) A. DUREAU. Souvenirs sur Sainte-Beuve. « Chronique Médicale », p. 428, 15 juillet 1896. — J. TROUBAT. La Salle à Manger de Sainte-Beuve. P. 168, in-12. Paris, 1910.

(8) J. TROUBAT. Loc. cit. p. 127.

(9) A. DUREAU. Loc. cit.

(10) J. TROUBAT. Loc. cit. p. 36.

(11) SAINTE-BEUVE. Souvenirs et indiscrétions. Le diner du Vendredi-Saint, publiés par son dernier secrétaire, pp. 209-247, in-12. Paris, 1880.

(12) Le Moniteur, 19, 20, 22 mai 1868.

(13) La lettre de Troubat annonçant à Robin la mort de Sainte-Beuve a été publiée dans la *Chronique Médicale.* p. 723, 1897.

(14) Robin répondit à Troubat par cette lettre « inédite » dont je reproduis la première page en fac-similé et dont voici le texte : « Jasseron par Ceyzeriat (Ain). 14 oct. 69. Cher M. Troubat : Votre lettre me frappe bien douloureusement. Je ne croyais pas à une fin tout à fait aussi prompte. Il me faut d'ici 11 heures de chemin de fer pour être à Paris. Je compte y rentrer mercredi ou jeudi matin. Votre lettre ne m'arrive qu'à l'heure où vous désireriez que je fusse R. Montparnasse. Vous aurez celle-ci le 15; en me répondant de suite j'aurais la votre le 16 vers 10 heures du matin et à la rigueur, s'il était nécessaire, ce que je ne crois pas, je pourrais être à Paris le 17 à 7 h. du matin.

« Si comme je le pense vous n'avez pas le temps de m'écrire je compte sur les détails des derniers jours, par un visite de vous après ma rentrée à Paris.

« Croyez-moi à vous bien tristement aussi. Ch. Robin. »

(15) J. TROUBAT. Souvenirs et indiscrétions... les Funérailles de Sainte-Beuve, loc. cit. pp. 341-343.

(16) J. TROUBAT. « *Chronique Médicale* », p. 807. 1899.

(1), l'œuvre des Goncourt accuse très nettement l'influence de Robin. Dès 1867 (2), il est question de lui dans le fameux *Journal*. Et, le 18 mai 1868 (3), les deux frères signalent que :

« Le causeur à idées de Magny est en ce moment le docteur Robin, dont la parole est pleine d'aperçus neufs, de découvertes, de trouvailles, allant des plus hautes aux plus petites questions de la médecine.

« .....Quel dommage, quelle perte qu'une pareille intelligence d'observateur et de physiologiste, n'écrive pas un livre dont il nous donnait, ce soir, un si curieux morceau sur les effets moraux des maladies de poitrine : un livre dont la première ligne n'a pas encore été écrite, un livre qui serait une clinique médico-littéraire de ces maladies de foie, de cœur, des poumons, si liées et si attenantes aux sentiments et aux idées du malade, et présenterait toutes les révolutions de l'âme dans la souffrance du corps ! »

De cette soirée date l'idée de *Madame Gervaisais*. Après une gestation de neuf mois, le roman est achevé ; et le 5 février 1869, les Goncourt écrivent :

« Minuit. Correction des dernières épreuves de MADAME GERVAISAIS...

« ... Nous relisons le morceau de la phtisie, ce morceau qui ne serait pas, si nous ne l'avions pas écrit, fixé et animé, ce morceau sorti du dessert de Magny, échappé, sur nos interrogations, du cerveau tout à la fois nuageux et plein d'éclairs, et à la langue brouillée de Robin. Car cela, à quoi nous avons donné la netteté et le caractère, ne serait jamais sorti du savant, frappé du style et de l'osé de notre plume, — car il aurait eu, devant le papier, les timidités baveuses et les corrections un peu intimidées, qu'il nous a envoyées, en marge de nos épreuves. »

Le Dr Amsler s'est demandé (4) à quel « grand physiologiste » les Goncourt faisaient allusion dans cette phrase :

« ... Mais avant tout, la phtisie agissait sur Madame Gervaisais par son action particulière sur le cerveau et la prodigieuse métamorphose du moule des idées, une action inobservée, voilée jusqu'ici, ignorée de la médecine, et dont un grand physiologiste de ce temps travaille, en ce moment, à percer le mystère... »

Gustave Geffroy, que j'avais interrogé, pensait, comme il l'écrit d'ailleurs dans sa postface (5), que les inspirateurs des Goncourt furent en l'occasion Robin et les autres dineurs du Magny. Ce n'est peut-être pas tout à fait exact. Et sans admettre comme Ebelot (6), dont l'article parut peu après *Madame Gervaisais*, que le « grand physiologiste » n'est qu'un truc, « que la providence des conteurs dans l'embarras »,

Jasseron par Ceyzeriat (Ain)
14 oct. 69

Cher M. Troubat

Votre lettre me frappe bien
douloureusement Je ne croyais
pas à une fin tout à fait aussi
prompte. Il me faut d'ici
11 heures de chemin de fer
pour être à Paris. Je compte y
rentrer mercredi ou jeudi matin.

Fragment d'une lettre écrite par Ch. Robin à J. Troubat à la mort de Sainte-Beuve (V. note (14), page 44, le texte de cette lettre inédite.)

(1) Durand-Saladin, loc. cit.
(2) Journal des Goncourt, 27 mai 1867, t. III, p. 131. Id. p. 207.
(3) Id. p. 263.

(4) AMSLER. Les Goncourt, cliniciens ès lettres. *Chronique Médicale*. p. 246. 1924.

(5) G. GEFFROY. Postface pour l'édition définitive de MADAME GERVAISAIS, p. 287, in-12. Paris, 1923.

(6) EBELOT. Madame Gervaisais. *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1869.

je crois, qu'en la circonstance, seules les idées de Charles Robin furent exploitées par les Goncourt.

Ces derniers parlent bien d'un « physiologiste » ; mais à leurs yeux Robin n'était guère autre chose et ils le désignent souvent sous ce nom. D'autre part, ainsi que me l'a fait remarquer M. Maurice de Fleury, ils ne s'assimilaient pas toujours assez exactement ce que les hommes de science exprimaient devant eux pour que l'on attache beaucoup d'importance à leurs précisions.

Le sujet de *Madame Gervaisais* était d'ailleurs bien dans les idées de Robin, misogyne et nettement hostile à toutes les manifestations de religiosité. Cette phrase, qu'il a écrite dans un article médical (1), ne résume-t-elle pas la thèse du roman des Goncourt :




Cliché LAROUSSE
Edmond et Jules de Goncourt.
Dessin de Gavarni.

« Il faut reconnaître que chez les femmes, lorsque leurs actes de courage, de prudence et de persévérance, ont pour mobile originel tout autre sentiment que l'instinct maternel, les impulsions intercurrentes, quelles qu'elles soient, viennent inopinément en changer la direction. Cette instabilité les conduit finalement, en parole ou en action, à leur subordination individuelle ou collective envers quiconque s'impose par des règles fixes, fictives ou fondées, quand elle ne les mène pas à telles ou telles aberrations. Car leur crédulité aux fictions les plus illogiques, et contradictoires simultanément, est un de leurs caractères physiologiques, ou impulsifs dans le sens employé par les aliénistes, qu'on ne rencontre pas au même degré chez l'homme. »

Cette phrase, il est vrai, est de 1880; mais, en 1869, Robin, qui ne changeait guère d'idées, devait déjà penser de même.

Après la publication de *Madame Gervaisais,* les deux « cliniciens ès lettres », dans leur fièvre de documentation médicale, continuent à enregistrer tous les propos de Robin; sur le poids du cerveau, sur les sensations des décapités, etc. En 1871, Robin « est toujours le causeur substantiel qui suspend à ses lèvres » (2). Dans les années suivantes, il est encore pour E. de Goncourt un des convives les plus intéressants du dîner Brébant. Mais, après qu'il eut été nommé sénateur, tout en le considérant comme « un très illustre micrographe », Edmond le traite de « politique étroit », ou de « gendarme du matérialisme » (3) D'autres amitiés des Goncourt ont connu de ces cahots occasionnés par les dissentiments politiques.

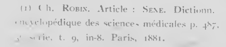
Bouvard et Pécuchet. — Flaubert aussi appréciait le causeur du dîner Magny; il le trouvait bien un peu trop positiviste, tournant au « matérialisme bête, au d'Holbach » et, de ce fait, ne prisait guère le petit livre que « son ami Robin » venait de publier sur *l'Instruction et l'Education* (4). Mais il tenait néanmoins à l'avis de Robin et, dans la *Correspondance*, il constate que lui seul a trouvé la raison vraie de l'insuccès de *l'Education sentimentale* (5).

Les manières un peu frustes, les opinions bien tranchées de Robin n'étaient point pour déplaire à Flaubert et c'est avec une certaine joie qu'il rapporte cette phrase de l'histologiste sur le divorce, alors à l'ordre du jour :

« La question du divorce me tanne prodigieusement. J'aime la solution de Robin : « Oui, les gens mariés doivent vivre éternellement ensemble pour être punis de la bêtise qu'ils ont faite en s'épousant ». Cela est inique mais folichon (6). »

Et ce sont « les raisons de Robin » que Flaubert voulait invoquer dans la partie inache-


H. Taine


(1) Ch. ROBIN. Article : SEXE. Dictionn. encyclopédique des sciences médicales p. 487, 3e série, t. 9, in-8. Paris, 1881.

(2) Journal des Goncourt. 14 novembre 1871. t. IV, p. 355. L'opinion des Goncourt sur l'intérêt des causeries de Robin contraste singulièrement avec ce qu'on a dit de lui, à savoir « qu'à table il n'ouvrait la bouche que pour manger et boire », « qu'à table, il n'y avait pas moyen de lui tirer d'explications » (V. : A. C. Chronique de vacances, *Chronique médicale* pp. 616-618. 1913).

(3) Id. t. VI, p. 8.

(4) FLAUBERT. Lettre à Mme Roger des Genettes, janvier 1878. Correspondance, édit. du Centenaire, t. IV, p. 71; 1re éd. Conard, t. IV, p. 321.

(5) Lettre à la même, octobre 1879. Ed. du centenaire, t. IV, p. 197; 1re éd. Conard, t. IV, p 375.

(6) Lettre à la même, 25 janv. 1880. Ed. du centenaire, t. IV, p. 228 et 1re éd. Conard, t. IV, p. 411.

vée de *Bouvart et Pécuchet*, quand il est question de demander au conseil municipal l'installation d'un bordel à Chavignolles (1). « Flaubert — et c'est l'opinion de M. René Dumesnil (2) — avait sans doute le dessein de faire réfuter par son héros les objections bourgeoises des Ravignollais et naturellement il eut fait appel aux idées de savants comme Robin et eut opposé la morale large et humaine des physiologistes au dogmatisme étroit des contradicteurs ». Ces « raisons » étaient d'ailleurs toutes développées dans *l'Instruction et l'Education* (3) où Robin parle de la prostitution comme d'« un mal qui restera toujours une nécessité sociale, mais qui par raison de société doit être atténué par une réglementation ».



Edmond About.
Gravure extraite de l'Histoire illustrée de la littérature française, par G. Lanson, éditée par la Librairie Hachette

L'amitié d'Alexandre Dumas fils. — Robin estimait beaucoup l'œuvre d'Alexandre Dumas fils qui lui-même reconnaissait devoir une partie de ses connaissances médicales au dictionnaire de Littré et de Robin (4).

Robin conservait précieusement sur sa cheminée un plâtre, moulage du pied de Colette Dumas qu'on lui avait envoyé après la naissance de l'enfant, avec cette inscription :

« Ce moulage de plâtre est pour l'ami Robin.

« Qu'il accepte mon pied en attendant ma main (5) »

Mais si, dans les lettres adressées par Edmond About à Robin il est souvent question des Dumas, l'amitié tient plus de place dans cette correspondance que la littérature ou la science.

J'ai raconté précédemment les relations de Charles Robin avec Mérimée (6) et je ne ferai que signaler celles qui l'unirent à son cousin Georges Camuset ; c'est un peu à Robin que l'on doit *Les Sonnets du Docteur*, puisque ce fut sur son conseil que Camuset, admissible à l'Ecole polytechnique, à l'Ecole centrale, à l'Ecole des Beaux-Arts et à l'Ecole des Mines abandonna tous ces avenirs pour faire sa médecine.

Il y aurait lieu aussi d'évoquer d'autres amitiés, celles d'Arsène Houssaye, de Sarcey, de Gambetta, de Meissonnier, de Gustave Doré dans la famille duquel se nouèrent la plupart des relations de Charles Robin. Ce sera peut-être l'objet d'une autre histoire.

Dr MAURICE GENTY.

(1) FLAUBERT. Bouvard et Pecuchet, p. 392, in-8. Ed. Conard. Paris, 1900.
(2) Lettre de M. René Dumesnil.
(3) Ch. ROBIN. L'Instruction et l'Education, p. 171, in-12. Paris, 1877.
(4) Une lettre inédite d'Alexandre Dumas fils sur ses connaissances médicales. *Chronique médicale*, p. 748. 1895.
(5) Souvenirs de Mme A. Dufour.
(6) Maurice GENTY. Charles Robin, médecin de Mérimee. *Progrès Medical*, supplément illustré, pp. 65-67, n° 9. 1925.

Esthétique Gastronomique

« Ce soir, Charles Robin disait à dîner, que rien n'était plus absurde, que de servir le poisson après la soupe, parce que le poisson *faisait poche* dans l'estomac et le fermait, qu'il valait bien mieux le manger, ainsi qu'on le faisait en province, après les viandes. Il ajoutait encore, que c'était une faute de manger des radis, au commencement du repas, qu'il fallait les manger entre tous les services, et comme cela le radis était un vrai *précipitant* de la digestion, et le meilleur *balai de l'estomac*.

Enfin il terminait son cours d'esthétique gastronomique, en recommandant de manger une pomme au dessert, dont l'acidité sucrée faisait le meilleur ménage avec les sucs gastriques » *(Journal des Goncourt,* 17 janvier 1882).

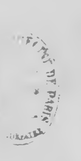
Cliché Larousse.
Alexandre Dumas fils.
Phot. PIERRE PETIT

La Faculté de Médecine en bocal



MÉDECINS

Les Professeurs :
Bezançon Achard Widal Prenant Marfan Chauffard Carnot Jeanselme Sergent Vaquez Balthazard M. Labbé





CHIRURGIENS ET ACCOUCHEURS

Les Professeurs :
Cunéo Gosset P. Duval Delbet Hartmann J.-L. Faure Lecène Ombrédanne Legueu Couvelaire Jeannin Brindeau

La Faculté de Médecine en bocal ! C'est bien son tour !

Après avoir plongé tant de Phénomènes dans l'alcool, Médecins et Chirurgiens devaient être, eux aussi, et de par la fantaisie malicieuse d'un artiste, placés dans leurs bocaux professionnels.

Barrère a exécuté ce travail scientifico-humoristique sous forme de deux estampes nouvelles consacrées à l'Ecole de Médecine actuelle.

Voici donc, réunis comme en un Musée, et dans une vision de joyeux cauchemar, 24 Professeurs présentés, instruments en mains, dans les liquides habituels de leurs spécialités ; leurs anatomies, leurs traits, leurs gestes coutumiers sont fixés là d'un crayon savant. Tous y figurent sous leurs aspects particuliers : grands et petits, filiformes et dodus, trapus et herculéens, dolicho et brachycéphales, émotifs, passifs, nerveux, coquets, etc...

Désopilante anthropologie, où la vérité est déformée spirituellement et sans aigreur ! Par cette fantastique collection de bocaux où sont enfermées à perpétuité les Gloires de l'Ecole, Barrère semble dire : « Elèves de la Faculté, conservez vos Maîtres ! » Prix de chaque planche : **12** fr. — MALOINE, Editeur - Paris.

IMP. DE COMPIÈGNE 1927

N° 7 Le Numéro : 1 fr. 1927

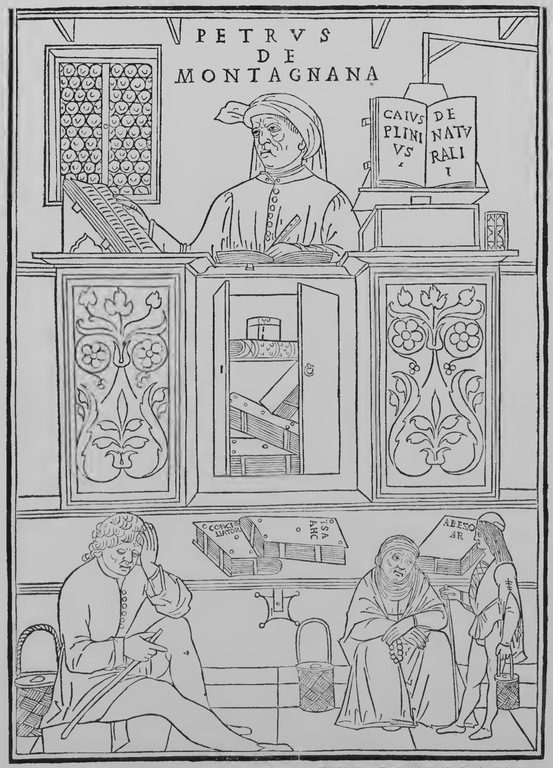
LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Écoles - **PARIS**
Téléphone : Gobelins 30-03
Abont : France : 15 fr. - Étranger : 25 fr.

RÉDACTION
Docteur MAURICE GENTY

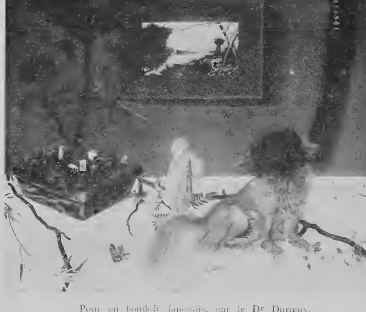


Cliché du « Comité Français des Expositions »

Une leçon médicale au XVe siècle.
Frontispice du « Fasciculus Medicine » de Jean de Kétam.

Quelques toiles du Docteur Durœux

Le Dr Louis Durœux, qui a exposé plusieurs toiles au Salon des Médecins et qui cultive également avec succès le burin, n'a jamais suivi d'autres cours, au point de vue dessin, que ceux enseignés dans les lycées et les études médicales ne lui ont pas laissé de loisirs suffisants pour fréquenter les écoles spéciales.



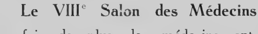
Pour un boudoir japonais, par le Dr Durœux.

C'est en 1916, pendant la guerre, que Louis Durœux se mit à faire des dessins à la plume et des pointes sèches. Il y a à peine trois ans qu'il fait de la peinture. Les toiles qu'il a présentées au Salon sont parmi les premières qu'il ait exécutées. Bien que connaissant personnellement plusieurs peintres en renom dont il est, d'ailleurs, un fervent admirateur, l'artiste, avec raison, n'a jamais voulu demander des conseils à qui que ce soit, préférant conserver, en peinture, une indépendance complète. Il essaie de rendre la nature comme il la voit et comme il la comprend.

Ainsi ses tableaux possèdent le grand et inappréciable mérite d'être sincères, au double point de vue du dessin et de la couleur et fournissent une intense impression de réalité. C'est le meilleur éloge qui se puisse adresser à un artiste très généreusement doué qui se retrempe et se vivifie sans cesse au spectacle de la nature et se tient au courant du mouvement artistique en visitant les musées, les salons et les expositions.



Quelques violettes, par le Dr Durœux.



Le VIIIe Salon des Médecins

Une fois de plus, les médecins ont exposé leurs œuvres au Cercle de la Librairie, en mai dernier. Tous les genres étaient représentés à cette exposition : aquarelles, dessins, gravures, peintures, sculptures.

Et les exposants étaient encore plus nombreux que d'habitude : Mmes Brouardel, Thoinot, Vallery-Radot, Lévy-Engelmann, Pascalis, Lévy-Blum, Routchin-Vitry, Fay, Mathieu, Christophe, Tunan, Zabeth, Rau-Fresson, Hallade, Bataille, Flauvière-Marqué; MM. Hayem, Marcel Labbé, Guimbert, Hallé, Caussade, Grégoire, Cadenat, Le Gendre, Tassilly, Baudouin, Brintet, Jumentié, Le Bec, Lemière, Cabon, Malherbe, Martial, Rendu, Texier, Caboche, Livet, Antoine, Charbonnier, Duclos, Luc-By, Lescudé, Kolb, Péraire, Paul Manceau, Brou, Bardon Bruker, Cressant Dawenport, Fay, Girot, Lutembacher, Mahu, Oberthür, Papin, Peugniez, Wilborts, Vadam, Gérard, Gaudier, Mérigot, Pitel, Sabouraud, Villandre, Dhotel, Faure et Parvillée, Gentil, Delapchier, Jacquemin, Grégoire, Le Fort, Marcorelles, Escurré, Métayer, Colin, Deherain, Wagner, etc., etc.

Le Salon des Médecins est ainsi devenu, grâce à son fondateur et organisateur, le Docteur Paul Rabier, une manifestation artistique qui n'a rien à envier à ses aînées.

Une boutique d'apothicaire au XVIe siècle

Evoquer la curieuse et rudimentaire installation des officines du XVIe siècle, faire revivre le cadre où les apothicaires d'alors ont réalisé les innombrables et complexes préparations d'une pharmacopée dont l'empirisme nous fait aujourd'hui sourire, décrire le matériel au milieu duquel ils ont évolué, tel a été le but de M. Marcel Moluçon en écrivant sa thèse (1).

Certaines boutiques du XVIe siècle, dit M. Moluçon, apparaissent abondamment approvisionnées. Elles bénéficient d'une installation confortable, luxueuse même, puisque des objets d'art rehaussent, de leur éclat, l'intérieur de l'officine. D'autres, à peu près dépourvues de drogues, offrent le spectacle d'une profonde indigence. Il faut d'ailleurs se garder de généraliser dans un sens ou dans l'autre et il convient de tenir compte de l'impression colorée de l'artiste dans le tableau que Shakespeare a tracé d'une échoppe famélique d'apothicaire.

Neige sur l'étang, par le Dr Duraux.

La coutume d'exposer de volumineux animaux empaillés nous paraît aujourd'hui bien étrange; mais, on est près de la vérité, dit M. Moluçon, quand on évoque la boutique de nos ancêtres sous un aspect sobre, terne même. Les pots de Damas, réduits à quelques unités, et les boîtes peintes, étaient les seuls objets coloriés. Les pots de Beauvais, de beaucoup les plus répandus et les plus nombreux, ne relevaient d'aucun décor les rayons sans sculptures. Le reste de l'aménagement comprenait les tiroirs, les sièges et les tables sur lesquelles étaient répandues quelques drogues entre les balances et les mortiers.

Les différents instruments qui y figurent présentent tous un caractère de rudimentaire simplicité. L'habileté du praticien devait suppléer au manque de commodité du matériel resté primitif.

L'apothicaire était formé à la pratique de son métier par un apprentissage réglementé et n'accédait à la maîtrise qu'après la présentation d'un chef-d'œuvre, un examen et plusieurs années de compagnonnage. Les règlements des différentes corporations étaient stricts. L'apprentissage, dont le délai obligatoire était minutieusement observé, revêtait un caractère rigoureux. C'est ainsi qu'on voit, en 1540, un contrat spécifier que l'apprenti ne serait autorisé à « povoir aller aux jours de festes ou dimanches, en ung moys, une heure seullemant pour prendre linge blanc et soy nectoyer » chez lui.

Il faut noter que l'apothicaire n'était



Soir d'hiver, par le Dr Duraux.

(1) Marcel Moluçon. Une boutique d'apothicaire au XVIe siècle, d'après « L'Enchirid ou Manipul des Miropoles », (1561) de Michel Dusseau et autres documents de l'époque, in-8, 110 pl. hors-texte. Prix : 12 fr. E.-H. Guitard, éditeur, 6, Passage Verdeau, Paris.

BOVTIQVE PHARMACEVTIQVE.

LES ŒVVRES
PHARMACEVTIQVES
DV SIEVR IEAN DE
RENOV, CONSEILLER
& Medecin du Roy,
A Paris.

Traduictes, Illustrées & mises en lumiere,
par Mr. LOVIS DE SERRES
Dauphinois, Docteur en Medecine, & Aggregé
A Lyon.

I. MESVE — N MYREPSVS

A LYON,
Chez PIERRE RIGAVD & ASSOCIEZ ruë Merciere, au coing de rue Ferrandiere, à l'enseigne de la Fortune.
M. DC XXIIII.
Auec Priuilege

Cliché du « Comité Français des Expositions ».

Boutique pharmaceutique au début du XVIIe siècle.
Frontispice gravé de G. Huret pour les « Œuvres pharmaceutiques » de Jean de Renon 1624 (édition in-4).

pas tenu de préparer, dans son officine, tous les médicaments dont les ouvrages du temps rapportent les longues formules. Il existait déjà des drogueries qui aprovisionnaient les pharmacies non seulement en drogues simples, mais aussi en préparations composées, telles que pilules, emplâtres, sirops, etc.

En dénombrant les drogues du XVIe siècle, on constate que si quelques-unes, comme la noix vomique ou l'opium, reçoivent une application journalière dans notre thérapeutique, la plupart sont tombées en désuétude et les plus privilégiées sont utilisées à des fins de médiocre importance. Ces remèdes sont à peu près tous d'origine végétale ou animale. Les rares médicaments minéraux sont des pierres, des métaux ou des combinaisons chimiques existant dans la nature. La chimie est née, mais elle a mauvaise réputation.


Bruges. Quai des Tanneurs par le Dr Durœux.

Dans les inventaires de marchandises, on ne trouve pas représentées toutes les drogues que mentionnent les traités de l'époque. Un certain nombre, sans doute, ne recevaient aucune application. Il faut aussi se rappeler la pratique du *quid pro quo*, en usage depuis fort longtemps et réglementée par un arrêt du Parlement du 3 août 1536. Cette coutume de substituer à tel produit tel autre, dont les effets étaient réputés semblables, dispensait l'apothicaire d'avoir, en son magasin, toutes les drogues qui pouvaient être prescrites.

« Après s'être séparé des épiciers, dit M. Moluçon, l'apothicaire du XVIe siècle, soumis à des règlements corporatifs propres à sa profession, va de plus en plus sentir la nécessité de l'enseignement théorique. C'est une idée fréquemment exprimée dans *l'Encherid.* Dusseau juge indispensables à l'apothicaire des connaissances précises de médecine, de chirurgie, d'anatomie.

C'est à la fin de ce XVIe siècle que seront posés les premiers jalons d'une Ecole de Pharmacie. L'honneur en revient au bon apothicaire Nicolas Houel, qui fit construire, à ses frais, une maison de bienfaisance, où un certain nombre d'orphelins devaient « être éduqués en l'art de l'apothicairerie ».

Ainsi, l'enseignement collectif de la pharmacie naquit d'un acte de charité. »

Cliché « J.-H. Gallard »

La boutique d'un apothicaire au milieu du XVIe siècle. Gravure de Jost Amman, extraite de HANS SACHS, Eygentliche Beschreibung aller Stände auf Erden, Francfort-sur-le-Main, 1568 (Émile Rivière, LES APOTHICAIRES PARISIENS AU XVIe SIÈCLE, p. 4).

Les trois phases de la maladie de Napoléon à Sainte-Hélène

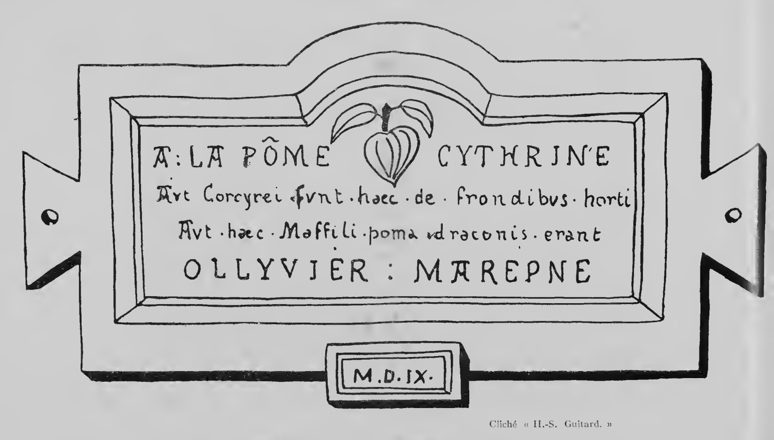
a) DE 1816 (VERS LE MILIEU DE 1816) A NOVEMBRE 1819, un état morbide qui se traduit par des symptômes chroniques entrecoupés d'accidents aigus.

b) DE NOVEMBRE 1819 A SEPTEMBRE 1820 s'étend une période d'euphorie incontestable.

c) DE SEPTEMBRE 1820 (DE NOVEMBRE SURTOUT) JUSQU'A LA MORT, — l'ultime maladie — une courbe de quelques mois se reconstitue avec la plus grande facilité : c'est l'évolution banale d'un cancer de la petite courbure de l'estomac.

Certainement, dit le Docteur Eugène Ledoux, Napoléon a souffert, pendant trois ans, de L'HÉPATITE CHRONIQUE SIMPLE NON SUPPURÉE DE L'AMIBIASE, avant de mourir d'un cancer de l'estomac.

En fait, Napoléon n'a souffert pendant cinq années que d'une seule maladie, « la maladie de Sainte-Hélène... ». Il en a souffert SOUS TOUTES SES FORMES. C'est d'elle, principalement, qu'il est mort.



Cliché « H.-S. Guitard. »

Enseigne d'apothicaire du commencement du XVIe siècle (1509).
Extrait du manuscrit de Préseau, ex-juge de paix de Maillezais (Papiers de la famille Poey-d'Avant.
(Thèse de Mlle J. Michon : La pharmacie en Bas-Poitou sous l'Ancien Régime, 1925).

Les Anglais ne veulent pas en convenir, mais telle est, pourtant, la vérité. Les récentes études du Dr Erasmo de Paoli, en parfaite concordance avec le Dr Eugène Ledoux, jettent sur ce point une irréfutable lumière.

C'est Montholon qui ferma les yeux de Napoléon.

Le corps de Napoléon ne fut pas embaumé. Outre qu'il n'y avait point à Sainte-Hélène les ingrédients nécessaires pour mener à bien une semblable opération, le gouvernement britannique, toujours le même en son implacable acharnement, fit savoir par la voie d'Hudson Lowe (lequel ne demandait pas mieux que de se démontrer une fois de plus et sans pitié en pareille circonstance) qu'il « interdisait tout embaumement » (!) Mais le destin décréta que d'aussi ridicules veto seraient réduits à néant, car, lorsqu'il fut procédé, le 15 octobre 1840, à l'exhumation des restes mortels de l'Empereur, on eut la surprise de retrouver le corps en parfait état de conservation, sauf une très légère atteinte à l'aile droite du nez.

Le 7 mai, au matin, le Dr Burton, aidé par Antommarchi et Archambault l'aîné, procéda au moulage du masque mortuaire de Napoléon. Ce masque, grandeur naturelle, a été édité en plâtre (chez Susse) et en bronze (chez Barbedienne). La main droite aussi fut moulée. Chacun sait que Napoléon avait des mains remarquablement belles.

Six heures après la mort, le visage de l'Empereur avait repris d'une façon frappante les traits du Premier Consul.

L'inhumation eut lieu le 9 mai. Napoléon, couché dans son quadruple cercueil, en petite tenue de Colonel de Chasseurs à cheval de la Garde Impériale (son uniforme préféré) fut descendu dans la tombe... Véritable hypogée fait d'épaisses maçonneries bardées de fer et liées entre elles par du ciment romain, tant les Anglais avaient peur qu'on vienne le leur ravir, même mort!... Aussi, cette tombe — véritable forteresse creusée à près de cinq mètres de profondeur et qui affleure à peine le sol — est-elle le plus grand et le plus immortel monument qu'ils pouvaient élever au génie.

Après 19 années de cette seconde captivité, sonne, enfin, l'heure de la définitive délivrance. C'est le Retour des Cendres... O triomphes posthumes! 15 décembre 1840. Napoléon retrouve ces bords de la Seine, ce peuple français qu'il a tant aimé... Alors que, de son vivant, il n'est passé qu'une seule fois sous son Arc de Triomphe de l'Etoile, ce jour-là aussi il y passa triomphalement, dans un sextuple cercueil, aux acclamations de tout un peuple! Tels qu'ils sont, les Invalides ne peuvent le contenir : on élargira les murailles sacrées. Car, c'est, désormais, sous le Dôme doré qu'il « veillera »... Et devant cet important bloc de porphyre rouge de Finlande, tout ruisselant de génie, de gloire et de



Cliché Payot

Abbé VIGNALI, Mme SAINT-DENIS, (tous deux causant à voix basse)

Docteur ANTOMMARCHI (debout, à la tête du lit).

Napoléon BERTRAND, debout, (le coude appuyé).

Général BERTRAND (assis).

Arthur BERTRAND, MARCHAND, SAINT-DENIS, (tous les trois entre le lit et le mur)

Madame BERTRAND

Hortense BERTRAND et Henri BERTRAND

Comte MONTHOLON

Officiers anglais dont le capitaine CROKAT, Le Dr Arch. ARNOTT.

A genoux, à droite, un serviteur. Probablement NOVERRAZ Sinon, personnage symbolique qui les représente tous.

HISTORIQUE. — Ce tableau, de Steuben, est la propriété du prince Murat. Il a été gravé par Jazet et édité par Goupil et Vibert vers 1825.

La planche (autrement dit le cuivre) fut exécutée par le moyen de l'AQUA-TINTE et MANIÈRE NOIRE. Chacun sait que l'aqua-tinte est une variété d'eau-forte dont l'extrême délicatesse en a fait un procédé très peu employé de nos jours, malheureusement. Les dimensions du texte sont de 99 cm × 71 cm.

Devant le succès obtenu par cette œuvre, on fit, à l'époque, une planche en réduction, aux dimensions du texte de 65 cm × 49 cm.

Dans les deux formats, il a été tiré un petit nombre d'exemplaires AVANT LA LETTRE. Ceux-ci sont particulièrement recherchés.

D'après les documents que la Maison Goupil a en mains, le cuivre de la grande planche fut cédé, vers 1866, à M. Jacoby, de New-York. Et nous n'avons, actuellement, aucune trace de cette œuvre.

Quant à la planche réduction, elle a été, semble-t-il, détruite il y a déjà longtemps.

Autant de remarquables épreuves qui deviennent de plus en plus rares et qui justifient bien cette appellation qui leur a été donnée : « LA SYMPHONIE DES NOIRS ». C'est le plus impressionnant tableau qui s'offre à notre admiration sur Napoléon.

prestige, et qui a peine à contenir Son Ombre, lequel d'entre les humains ne se sentirait pas ému jusqu'au tressaillement ? Et tandis que, là, immobile et silencieux, on contemple ce vivant abri du « plus puissant souffle de vie qui jamais anima l'argile humaine », on sent tourner son cerveau dans le grand tourbillon de tant d'accents lyriques de ceux qui le chantèrent ! Enivrante symphonie où se déploie, à côté de tant d'autres, la belle strophe de Fernand Gregh :

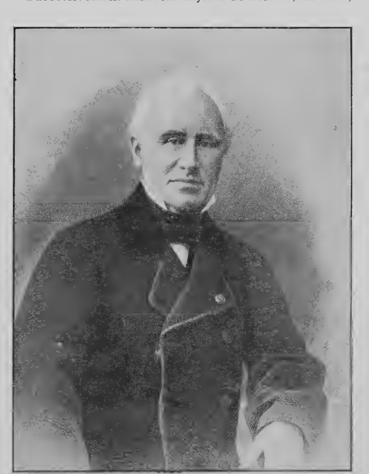
> Gouffre où nul sans trembler n'aventure son pas !
> Où pour mieux honorer sa mort, ne pouvant pas
> Le placer assez haut, on l'a mis, seul, en bas !...

RENÉ DE VIVIE DE RÉGIE.

Figures Médicales du Passé
Lélut (1803 - 1877)

Descendant d'une longue lignée de médecins établis à Gy (Haute-Saône), Lélut fut classé le premier au concours de l'internat, à Paris en 1823, et reçu docteur en 1827.

Successivement médecin-adjoint de Bicêtre, en 1830,



Cliché du Dr Bourdin

Lélut (1803-1877)

et à la Salpêtrière, en 1836, il fut nommé médecin-chef de cet hospice en 1840. Ses travaux lui ayant acquis une grande notoriété, il fut élu, le 20 janvier 1844, à l'Académie des sciences morales et politiques, dans la section de philosophie, et le 3 mars 1863, à l'Académie de médecine, en remplacement d'Adelon. Membre de la Constituante en 1848, son département l'envoya siéger au Corps législatif de 1852 à 1857. Il mourut le 25 janvier 1877.

« Les publications de Lélut, dit le Dr Bourdin, sont nombreuses : beaucoup sont illustrées de planches gravées ou lithographiées par l'auteur lui-même. Les unes, purement médicales, se rapportent à des travaux d'anatomie, de physiologie et de pathologie. Les autres, et ce sont les plus importantes, se rattachent à l'étude de l'homme moral que, d'après lui, on ne peut séparer de l'étude de l'homme physique. En effet, la médecine, pour Lélut, n'a été que la science comparée du corps et de l'esprit, dont il étudia les différents rapports, soit à l'état de santé ou de maladie, dans la raison ou la folie, le crime ou la vertu. »

Cf : Lélut, par Michea, 1852, in-8°; par Chauvet, 1870, in-12; par Carrau, 1878, in-8° — Littré : Socrate et Pascal, in : Médecine et Médecins, in-8. Paris. 1872. — Dr E. Bourdin : Le Médecin-Philosophe Lélut de Gy (Haute-Saône), membre de l'Académie de Médecine et de l'Institut, Officier de la Légion d'Honneur (1803-1875), in-8, 8 p. portrait. BUL. DE LA RÉUNION MÉDICO-CHIRURGICALE DE LA 7e RÉGION, 15 décembre 1918.

PRINCIPALES PUBLICATIONS DE LÉLUT : Qu'est-ce que la phrénologie, in-8, Paris. 1836. — Inductions sur la valeur des altérations de l'encéphale dans le délire aigu et dans la folie, in-8, Paris. 1836. — Du poids du cerveau considéré dans ses rapports avec le développement de l'intelligence, 1837. — De l'organe phrénologique de la destruction chez les animaux, in-8, Paris. 1838. — Rejet de l'organe phrénologique de Gall et de ses successeurs, in-8, 1843. — Physiologie de la pensée. 2 vol. in-8. 1862. — Du Démon de Socrate, in-8. 1836. — L'Amulette de Pascal, in-8. 1847.



Cliché du Dr Olivier

Ex-Libris de Lélut

IMP. DE COMPIÈGNE 1927

Nº 8 Le Numéro : 1 fr. 1927

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Ecoles - **PARIS**
Téléphone : Gobelins 30-03
Abonᵗ : France : 15 fr. - Étranger : 25 fr.

RÉDACTION
Docteur MAURICE GENTY

Trousseau (1801 - 1867) (1)

par M. le Professeur P. MENETRIER

Béclard à l'Académie de Médecine, Lasègue à la Faculté, Peter, Dieulafoy surtout, nous ont en termes magnifiques raconté la vie de Trousseau et célébré le Maître incomparable qui grâce à eux demeure pour la postérité le type accompli du professeur de clinique médicale, le plus parfait du 19ᵉ siècle, et peut-être de tous les temps.

Mais le meilleur de ses biographes est encore Trousseau lui-même, dans sa Correspondance avec Bretonneau, et telle que Triaire nous l'a fait connaître en son beau livre sur « BRETONNEAU ET SES CORRESPONDANTS ». Il s'y montre en effet tout entier, dans l'abandon confiant du disciple fidèle qui s'épanche librement en causant avec le maître qu'il considère comme son véritable père, lui communiquant ses idées, ses espoirs, ardent, enthousiaste, prêt à tout entreprendre pour les progrès de la science qu'il lui a enseignée. Toujours fidèle à ses doctrines, il les vante, les développe, les propage, et n'a de confiance en ses propres idées qu'apres les lui avoir au préalable soumises. Et cela non seulement au début de sa carrière, mais à toutes ses étapes. SES CLINIQUES DE L'HÔTEL-DIEU mêmes, le chef-d'œuvre de sa maturité, non seulement il les lui dédie, mais encore il ne les publie qu'après lui en avoir communiqué les épreuves.


Trousseau

Trousseau (Armand) naquit à Tours le 14 octobre 1801. Son père qui dirigeait une maison d'éducation était mort à peu près ruiné, laissant sa veuve dans une situation d'autant plus difficile qu'elle avait en outre deux enfants d'un premier mariage. Mais le jeune Armand était intelligent et travailleur; boursier au lycée d'Orléans, puis de Lyon, il obtint une place de maître-répétiteur à Tours, à Blois, et fut enfin nommé professeur de rhétorique à Châteauroux. Il avait 20 ans.

Une première rencontre avec Bretonneau décida de sa carrière : « soyez médecin » lui avait-il dit. Et il partit pour Paris, où il arriva en 1822 précisément au moment où l'on venait de fermer la Faculté. Ce fut une chance, bien imprévue, mais qui le forçant à retourner à Tours, le remit pour trois ans sous la direction de Bretonneau. Et c'était un maître incomparable, esprit puissant, original, avec des vues géniales, sur les points les plus obscurs alors, de la pathologie médicale. C'était le moment où ses études sur la dothiénentérite, sur la diphtérite, étaient arrivées à lui fournir une connaissance précise de ces maladies, encore si mal connues par ailleurs. Il avait non seulement le don d'instruire ses élèves, mais il se les attachait à sa personne comme à ses idées, si bien qu'ils devenaient ses meilleurs propagateurs. Et c'était chose fort utile, car de lui-même, peu soucieux d'écrire, il retardait si bien la publication de ses travaux, qu'une partie, et des plus remarquables, a seulement vu le jour de l'impression de notre temps, au centenaire de leur production.

Ses élèves c'étaient Velpeau, parti le premier répandre la bonne parole à Paris, et Trousseau plus près encore de son cœur, qui lui demeura fidèle toute sa vie, et qui lui emprunte même non seulement ses idées doctrinales, ses conceptions médicales, mais encore ses manies comme sa passion

(1) Leçon recueillie par M. le Dʳ Neveu

pour l'horticulture, dont Trousseau fut également féru.

Trousseau, sa première éducation terminée à Tours, revint à Paris en 1825. Et là ses lettres nous font connaître toutes les péripéties de sa carrière, dont fidèlement il entretient son maître.

Il sollicite son appui dans les difficultés qui se présentent, et en revanche, ne perd aucune occasion, dans les services qu'il fréquente, auprès des médecins qu'il visite, de faire connaître les idées, les doctrines, les conceptions nouvelles de Bretonneau.

Et en même temps il nous donne un aperçu vivant et coloré de l'état de la médecine en ce temps, renseignant Bretonneau sur tout ce qui se fait, un peu comme un ambassadeur tenant son souverain au courant de tout ce qui se passe au pays où il le représente.

Il va à l'Hôtel-Dieu, chez Récamier, chez Husson, professeurs de clinique, suit les leçons de Magendie, fréquente le service de Broussais au Val-de-Grâce, qui, à cette époque, était largement ouvert à tous les étudiants. Broussais est l'ennemi, la doctrine physiologique étant à l'opposé des idées de Bretonneau, et pourtant Trousseau, admire son talent, reconnaît que sa pratique vaut mieux que ses doctrines. « Il réalise des succès extraordinaires, dit Trousseau à son maître, pensez à cela et rendez justice à Broussais, en croyant que si comme théoricien c'est un animal, comme médecin, dans les maladies graves, il gouverne bien ses malades. »

Chez Récamier, il a vu un dothiénentérique traité par les bains froids. Nous sommes en 1825, voilà qui devance singulièrement la méthode de Brandt.

Dans une autre lettre : « Me voilà en relation avec M. Magendie et il est convenu que je serai admis à ses leçons de physiologie expérimentale... il fait la visite dans une salle de l'Hôtel-Dieu et il manœuvre avec la morphine, l'acide hydrocyanique, et tous ces nouveaux médicaments. » — Qui donc a répandu la légende de l'inertie thérapeutique de Magendie ? »

Un peu plus loin, Trousseau ajoute : « J'y apprends à me servir à mon aise du cylindre du père Laënnec... » Et, chose curieuse, tandis qu'il apprend chez Magendie à se servir du cylindre, il ne paraît avoir jamais été dans le service de Laennec lui-même.

Sa thèse est bientôt faite : « Je l'ai commencée avant-hier matin, écrit-il, et finie hier soir, c'est vous dire que je ne vous prierai pas de la corriger. J'ai fait un pot-pourri de résorption, de fièvre marécageuse, de dothiénentérite, de suggillations, et le tout fera 15 pages d'impression. Je suis bref, premièrement parce que je n'ai pas le temps, et secondement parce que les frais d'impression sont énormes et que je n'ai pas d'argent. C'est mon frère (Jacquemin, alors officier et qui devint général) qui fait tous mes frais d'étude. »

Le titre était : « DES LIVIDITÉS CADAVÉRIQUES DU CANAL DIGESTIF », et la thèse fut soutenue le 19 août 1825.

Après quoi il put écrire : « Note extrêmement satisfait... les juges Récamier, Guersant, compliments les plus flatteurs... discussion fort orageuse... un révérend Broussiste m'a poussé de rudes bottes et a poussé des clameurs désespérées en voyant que je lui résistais vaillamment. »

Trousseau, pas plus que Velpeau, ne fut interne des hôpitaux de Paris; ils étaient trop pressés d'en finir pour s'attarder aux concours successifs de l'externat et de l'internat. Mais il va au plus tôt entreprendre l'agrégation dont le concours institué en 1823 était un but digne de tenter sa jeune ambition. En attendant, il faut vivre, et présenté par Velpeau à Royer-Collard, médecin de Charenton, et professeur de médecine légale à la Faculté, il obtient une place d'interne à l'asile; nourri, logé, blanchi, et même payé 500 francs par an. Et puis la proximité de l'Ecole d'Alfort va lui permettre de travailler, en utilisant les conseils de son maître, qui l'a initié à la médecine expérimentale, et où il compte « éventrer tant de bêtes que vous voudrez ». Et il sollicite la recommandation de Bretonneau auprès des députés de son département pour influencer le directeur d'Alfort, « M. Girard... un être imbridable, qui voit avec effroi les médecins entrer dans son domaine ». Mieux encore, comme les professeurs d'Alfort sont nommés au concours, tout en continuant sa préparation à l'agrégation de médecine, il est tout prêt également à se mettre sur les rangs à la première vacance.

Entre temps, il écrit dans les journaux. Et comme il ne peut décider son maître à publier le résultat de ses recherches, il s'en charge lui-même. « J'ai porté aux Archives un article intitulé : « De la maladie à laquelle M. le Dr Bretonneau a donné le nom de Dothiénentérie. »

Et ce fut fort utile, car le TRAITÉ DE LA DOTHIÉNENTÉRIE de Bretonneau ne parut qu'en 1922 avec la SPÉCIFICITÉ et grâce aux soins pieux du Dr Dubreuil-Chambardel.

Quant à la DIPHTÉRITE, les efforts combinés de Trousseau et de Velpeau obtinrent tout de même le manuscrit qu'ils firent imprimer, dont ils corrigèrent les épreuves et qui parut en 1826. Trousseau voulait changer le titre et préférait Diphtérie. Son maître ne se rendit pas, ou du moins ce ne fut que beaucoup plus tard, en 1855, qu'il accepta que la maladie qu'il avait en quelque sorte créée, portât le nom, désormais universellement acquis de Diphtérie.

En 1826, arrive le concours d'agrégation. Trousseau annonce le sujet de thèse qui lui est échu : « AN MEMBRANOE MUCOSOE GASTRO-INTESTINALIS INFLAMMATIO, CERTIS SIGNIS, TUM IN VIVO, TUM IN CADAVERE DIAGNOSCITUR ? Voilà le sujet de thèse que j'ai tiré ce soir. Vous allez dire encore que je suis né coiffé. » Et il est nommé agrégé le quatrième de sa promotion. Entre temps, et incertain encore du succès de ses efforts, il avait sollicité la place de chirurgien de l'hôpital de Tours. Il met en campagne son bon maître, peu disposé pour bien des raisons, à accéder à sa demande. Et qui, s'y étant néanmoins employé de tout cœur, fut furieux de voir Trousseau, une fois nommé à l'agrégation, refuser tout naturellement de retourner à Tours. Il ne lui en garda pourtant nulle rancune et se contenta de lui envoyer une bonne semonce.

D'ailleurs l'activité scientifique de Trousseau est considérable à cette époque et il mène de front les travaux les plus variés : une ANATOMIE CHIRURGICALE DES PRINCIPAUX ANIMAUX DOMESTIQUES avec Leblanc. Il entreprend un TRAITÉ DE PATHOLOGIE MÉDICO-CHIRURGICALE avec Blandin. Il confectionne UNE TABLE ANALYTIQUE DU TRAITÉ DES OPÉRATIONS DE BOYER. De nombreux articles dans les journaux. Il fait un cours libre sur L'ANATOMIE PATHOLOGIQUE COMPARÉE, pour lequel il se documente par des expériences d'anatomie pathologique au clos d'équarrissage de Montfaucon.

Il y voit surtout des chevaux morveux. Et comme à cette époque, les vétérinaires considéraient généralement la morve comme une tuberculose du cheval, il en résulta pour Trousseau, comme nous l'avons vu par ailleurs pour Cruveilhier, une orientation nouvelle de leur conception de la tuberculose qui les amena à abandonner les idées professées par Laënnec, pour se rapprocher de Broussais.

En 1828 il écrit à Bretonneau : « Tout physiologisme à part, sous l'influence d'une irritation il se développe des tubercules... » « En vertu d'une modification organique que vous appelez irritation, subinflammation, inflammation chronique, etc., il s'épanche dans la trame cellulaire d'un tissu des produits morbides fibrineux et albumineux... fibrineux ils s'organisent en tissu accidentel analogue aux fausses membranes pleurales, persistent, résistent à toute médication... albumineux s'épanchent en quantité de plus en plus grande et se transforment en pus... il y a donc selon moi deux modes de développement du tubercule... subinflammation tuberculeuse aiguë, subinflammation tuberculeuse chronique. »

Et voilà l'origine du dualisme en tuberculose, que Trousseau développera plus tard dans sa clinique de l'Hôtel-Dieu, en l'appuyant alors des examens histologiques de Ch. Robin. L'erreur initiale est dans la confusion de la morve et de la tuberculose, que les travaux de Rayer contribueront bientôt pour une part, à faire cesser.

En 1828, une épidémie de Diphtérie ayant éclaté en Sologne, Trousseau sur la recommandation de Bretonneau y est envoyé en mission. Il s'efforce d'y appliquer la thérapeutique de son maître : traitement local par cautérisations de la gorge, trachéotomie pour les cas désespérés. C'est là qu'il déploie

l'admirable ingéniosité de son esprit, qui lui fait remplacer par des instruments de fortune l'arsenal chirurgical qui lui manque. Il fabrique une canule avec une balle de plomb et incise la trachée avec son canif.

L'année suivante, la fièvre jaune étant apparue à Gibraltar, Trousseau est désigné avec Louis et Chervin pour aller sur place étudier la maladie. Il contracte lui-même le mal, guérit et revient à Paris sans avoir pu se faire, non plus que ses collègues une idée nette de la nature du fléau. Ou plutôt Louis et Trousseau, influencés par Chervin, partisan convaincu de l'origine miasmatique locale, ne surent se faire une opinion personnelle. Chervin était d'ailleurs un véritable apôtre, l'apôtre d'une doctrine néfaste; énergiquement opposé aux contagions, il réussit plus tard à convaincre l'Académie de Médecine, obtint la révision des mesures de précaution contre l'envahissement des épidémies, et il fallut attendre en 1861 le rapport de Mélier, à l'occasion de l'épidémie de fièvre jaune de Saint-Nazaire pour que de nouveau les règlements sanitaires fussent rétablis dans leur action efficace.


Bretonneau (1778-1862)

Revenu à Paris, Trousseau reprend ses travaux. Il ouvre à l'École pratique un cours libre de THÉRAPEUTIQUE ET MATIÈRE MÉDICALE. Il dirige un journal, le JOURNAL DES CONNAISSANCES MÉDICO-CHIRURGICALES avec Gouraud et Lebaudy. A ce moment sa situation est encore modeste. Comme il l'apprend dans sa correspondance, voici la composition de son budget : son journal lui rapporte 1.500 fr., l'agrégation 900 fr. par an, la clientèle 3 à 400 fr., soit mille écus de revenus et philosophiquement il ajoute : « c'est beaucoup puisque je pourrai vivre ».

Nommé médecin du bureau central, il est d'abord le suppléant de Récamier à l'Hôtel-Dieu. Il s'initie à la thérapeutique de ce maître si original, et qui a eu certainement une grande influence sur sa formation médicale. Puis quand, après la révolution de 1830 le concours est rétabli pour la nomination aux Chaires de la Faculté, il s'empresse de se présenter à la première vacance, à la CHAIRE DE PHYSIOLOGIE. Il fait des épreuves remarquables. Sans succès d'ailleurs, mais il n'avait encore que 29 ans.

A l'hôpital Necker, puis à l'Enfant-Jésus, il dirige des services, et fait un enseignement très suivi par les élèves, jusqu'en 1839 où il passa à Saint-Antoine, et y demeura jusqu'à sa nomination de professeur de clinique médicale à l'Hôtel-Dieu.

En 1836-1837, parut la première édition du grand TRAITÉ DE THÉRAPEUTIQUE ET MATIÈRE MÉDICALE, qu'il écrivit en collaboration avec son ami Pidoux, et dont bien des articles communiqués en manuscrit à Bretonneau, furent revus et complétés par lui. Il y en eut par la suite de très nombreuses éditions.

En 1837 également parut le TRAITÉ PRATIQUE DE LA PHTISIE LARYNGÉE fait en collaboration avec Belloc.

A cette époque, Desgenettes, qui après 1830 avait repris sa chaire d'Hygiène, était malade. C'était encore une chaire qui allait devenir vacante, et Trousseau l'escomptant avec le cynisme du candidat éventuel, écrit à Bretonneau que le vieux professeur « rend par son canal de l'urèthre *Mucosam et Purulentam Animam* ». D'ailleurs il échoua encore à ce concours où Hippolyte Royer-Collard fut nommé.

Mais il prit sa revanche quand un nouveau concours s'ouvrit en 1839 pour la chaire de thérapeutique devenue vacante depuis 1837 par la mort d'Alibert. Il avait eu à traiter comme leçons orales : de la médication contro-stimulante, et : de l'opium et de ses usages thérapeutiques. Le sujet de sa thèse était : DE L'INFLUENCE DE L'HABITUDE SUR L'ACTION DES MÉDICAMENTS.

En possession d'une chaire à la Faculté, Trousseau y enseigna avec grand succès pendant 12 ans. Un exemple de la conscience avec laquelle il préparait ses cours de matière médicale, c'est lorsque sentant l'insuffisance de ses connaissances botaniques, il se mit à l'école d'un de ses élèves, même alors simplement externe de son service, Gubler, particulièrement versé dans cette science, et qui d'ailleurs plus tard devait être son successeur dans cette chaire de thérapeutique.

En 1852, la clinique médicale de l'Hôtel-Dieu devint vacante. Le professeur titulaire Chomel, esprit droit et de conscience rigide, avait refusé le serment à l'Empire et avait préféré se démettre de ses fonctions. Trousseau abandonna la thérapeutique, et commença à l'Hôtel-Dieu cet enseignement clinique dans lequel il montra une maîtrise inégalable. Il l'avait d'ailleurs déjà pratiqué dans les divers services qu'il avait dirigés, mais dans sa chaire officielle il y acquit une renommée véritablement mondiale. Accrue encore, quand au bout de quelques années il se décida à publier ces leçons qui ont fait l'admiration et contribué à l'éducation de tant de générations médicales. Et pourtant voici sous quelle forme modeste et touchante, dans une lettre de 1857, il en annonce la nouvelle à son vieux maître : « J'ai eu la faiblesse de consentir à faire deux volumes de clinique médicale et dans deux mois je vais commencer à imprimer... il faut, et je commets cela à Madame Bretonneau,... que vous revoyiez toutes ces paperasses et que vous biffiez les bêtises; que vous ajoutiez des notes bien et dûment signées de vous. Ce sera un livre très personnel, qui n'ira pas à tout le monde et n'en sera peut-être pas plus mauvais... »

Le livre ne parut d'ailleurs qu'en 1861. Et à ce moment Trousseau parvenu à sa plus haute situation médicale devenait le clinicien le plus consulté de Paris.

Cette constante et déférente affection de Trousseau pour Bretonneau, il lui en avait bien donné la preuve quand celui-ci, à 78 ans, avait conçu le projet d'épouser une jeune fille de 18 ans, charmante d'ailleurs, nièce de Moreau de Tours l'aliéniste, lui-même ancien élève de Bretonneau et qui lui servait de secrétaire. Le vieux maître, gêné par les réponses moroses ou désapprobatrices de ses amis, fut tout réconforté par une lettre affectueuse de Trousseau, venant se mettre à sa disposition pour être témoin de son mariage.

Et quand quelques mois plus tard, la santé de Bretonneau vint à décliner, Trousseau le soigna jusqu'au bout, se faisant

aider en cas de besoin par son élève préféré Lasègue, qu'il lui avait présenté comme son petit-fils intellectuel, se considérant lui-même comme son fils. Bretonneau mourut en 1862, et Trousseau ne lui survécut pas bien longtemps.

Il menait en effet une existence épuisante, une pratique immense, jointe aux fatigues d'un enseignement qu'il faisait avec une conscience admirable, minaient ses jours.

Une dernière citation de sa correspondance nous donne un aperçu singulièrement émouvant de ce que cachait le succès et la brillante apparence de sa situation : « Je suis maintenant lancé dans un tourbillon médical qui m'empêche même d'être médecin. J'ai beau vouloir me soustraire aux exigences du métier, je suis pris dans l'engrenage et tout y passera. Les compensations d'amour-propre et d'argent sont bien peu de chose en compensation de l'ennui que cela me cause. La fuite, la paralysie ou la mort, voilà mes trois ports de refuge, et ce n'est pas gai. »

Ce sont bien là les confidences que secrètement, et sans doute dans un moment d'hypocondrie, il épanche dans le cœur paternel d'un vieux maître. Mais dans le même temps, les témoignages de ses élèves, de Peter et surtout de Dieulafoy, nous donnent heureusement une tout autre impression de Trousseau vu dans son service par la jeunesse confiante et enthousiaste. Dans quels termes lyriques Dieulafoy nous peint-il son premier contact avec le maître, et le bonheur qu'il eut de s'en faire immédiatement bien venir, par la citation opportune d'un vers d'Ovide échappé à la mémoire du professeur.

Après douze ans d'enseignement à l'Hôtel-Dieu, Trousseau fatigué abandonna la clinique où il fut remplacé par Piorry. Il reprit sa chaire de thérapeutique en 1864, puis en 1866 prit définitivement sa retraite. Lasègue nous dit que « de tout temps il avait annoncé qu'à l'heure dite il se démettrait de ses fonctions... qu'il remettrait à des mains plus jeunes... » Sans doute sa santé était-elle déjà ébranlée. Mais c'est un an plus tard que des symptômes graves ne permirent plus de douter qu'elle ne se rétablirait jamais.

« C'est le premier janvier 1867, a raconté Peter, alors que j'allais lui porter mes souhaits de nouvel an, que Trousseau me dit avec une tristesse résignée : « Je suis perdu, une phlegmatia qui vient de se déclarer cette nuit, ne me laisse plus aucun doute sur la nature de mon mal. » Trousseau disait vrai : c'était lui qui avait découvert les rapports de la phlébite et du cancer de l'estomac, et voici qu'il constatait lui-même la réalisation de ce rapport, comme la réalité de sa découverte. Sa vie ne fut dès lors qu'une longue torture. Les souffrances physiques déprimaient ses forces sans troubler sa sérénité; c'est en savant qu'il parlait de son mal, c'est en stoïcien qu'il le supportait. »

Trousseau mourut le 23 juin 1867.

Le rôle et l'influence de Trousseau ont été considérables dans l'évolution médicale du 19e siècle. Grand vulgarisateur d'idées, il a particulièrement répandu, et dans le champ le plus vaste, la doctrine du génial médecin de Tours dont il était et avait toujours voulu demeurer le disciple fidèle. Devenu maître à son tour, il a formé des maîtres, Lasègue, Gubler, Dumontpallier, Peter, Dieulafoy et des générations innombrables de médecins, qui après avoir écouté sa parole, suivi ses exemples, ont pratiqué et répandu le culte de la clinique française telle qu'il l'avait comprise. C'est lui principalement qui a formé le type du médecin français du siècle dernier. Bon clinicien, possédant à fond la technique de l'examen du malade, et comptant sur le tact, le sens, le flair médical plus encore que sur les ressources que les sciences alors dites accessoires, ne mettaient que bien parcimonieusement à la disposition du praticien.

Car, c'est ainsi qu'il conçoit le bon médecin, et les conseils qu'il donne au jeune étudiant dans la leçon d'Introduction de ses CLINIQUES DE L'HOTEL-DIEU sont précisément dirigés dans ce sens. Voir des malades, suivre des maladies, connaître leur marche et leur évolution naturelle, tel est l'essentiel de l'apprentissage du médecin. C'est bien comme un apprentissage, par la parole et par l'exemple, qu'il conçoit son éducation.

« Du jour qu'un jeune homme veut être médecin il doit fréquenter les hôpitaux. Il faut voir, toujours voir des malades. Ces matériaux confus que l'on amasse sans ordre et sans méthode sont pourtant d'excellents matériaux; inutiles aujourd'hui vous les retrouverez plus tard enfouis dans les tiroirs de votre mémoire. Arrivé aujourd'hui à la vieillesse, je me rappelle les malades que j'ai vus il y a 40 ans... les principaux symptômes, les lésions anatomiques, les numéros des lits, quelquefois les noms des malades... »

Mais par contre il tient peu aux études scientifiques préalables. « Le peu de temps que vous consacrez à la médecine, rend bien difficile pour vous l'étude des *sciences accessoires*... ayez des notions de chimie et de physique suffisantes pour comprendre les applications de ces sciences à la médecine. Mais je déplorerais profondément le temps que vous perdriez à acquérir des connaissances chimiques trop étendues... », et il blâme : « La vanité des prétentions des chimistes qui s'imaginent connaître et expliquer les lois de la vie et de la thérapeutique parce qu'ils connaissent quelques-unes des réactions qui s'accomplissent dans l'économie... »

C'est qu'en effet sa conception de la vie est entièrement vitaliste : « Pour moi, comme pour la plupart des physiologistes et des médecins, les actes de la vie organique et à plus forte raison ceux de la vie animale sont soumis à des lois qui jusqu'à nouvel ordre doivent être considérées comme entièrement différentes (des lois physico-chimiques) ».

D'ailleurs dans les maladies : « les aptitudes fonctionnelles restant les mêmes, il suffit d'un peu plus de travail, d'un labeur plus pénible pour l'accomplissement de la fonction physiologique... et la guérison est accomplie en vertu des propriétés issues de la matière assemblée et constituée en organes... il est donc vrai de dire dans un sens figuré, que la nature tend à la guérison. »

Et pour ne pas intervenir à tort et à travers il est nécessaire de : « connaître la marche naturelle des maladies; c'est plus de la moitié de la médecine ».

En thérapeutique il se proclame volontiers empirique mais avec un empirisme raisonné et intelligent : « La plupart des faits thérapeutiques procèdent de l'empirisme... mais si le fait primordial était purement empirique, les conséquences appartenaient à l'intelligence du médecin qui savait les trouver... l'empirisme a fourni le quinquina... le médecin en a institué une médication qui n'est plus empirique ». Et comme conclusion : « La médecine est l'art de guérir. Elle n'est que cela. Guérir est le but de toutes nos méthodes aboutissant à la thérapeutique médico-chirurgicale ».

Comment enfin considère-t-il la médecine, et doit-on y voir un art ou une science ? « Jadis la médecine était un art, à côté de la poésie, de la peinture, de la musique, aujourd'hui on veut en faire une science et la placer à côté des mathématiques, de l'astronomie, de la physique.

« Ce qui à mes yeux constitue une science, c'est d'agir sur des éléments concrets ou abstraits calculables, ce qui implique la possibilité des formules et exclut l'individualité

« Ce qui constitue l'art, c'est de créer des manifestations sans liaison calculée avec les éléments générateurs, ce qui implique l'impossibilité de la formule et l'idée d'individualité.

« D'après ces définitions on me permettra de regarder *la médecine comme un art*, et ceux mêmes qui veulent avec le plus d'ardeur la voir s'élever au rang des sciences admettent avec moi, que jusqu'ici elle n'est pas digne de l'honneur qu'on veut lui faire... »

Mais ne voyez pas dans cette dernière phrase un aveu d'humilité. Car il ajoute aussitôt : « Ne confondez pas dans la médecine l'art et la science. Il n'appartient pas à tous de devenir artistes; il appartient aux intelligences les plus subalternes d'acquérir de la science. Il nous est permis d'exiger de vous d'acquérir le savoir, le travail vous le donnera, le reste est un don du ciel. »

« Mais quand vous connaîtrez les faits scientifiques gardez vous de vous croire médecin. Ne vous croyez pas médecin parce que vous avez acquis l'habitude d'appliquer au diagnostic des maladies les procédés ingénieux dont la science s'est enrichie depuis le commencement de ce siècle, ces méthodes admirables d'auscultation et de percussion qui

Laennec a faites du domaine public... ni la loupe, ni le télescope ne feront jamais un Tournefort ou un Galilée, pas plus que le stéthoscope ne fera un Sydenham ou un Torti... »

LES CLINIQUES MÉDICALES DE L'HOTEL-DIEU constituent le plus magnifique Traité de Médecine qui ait paru en langue française. Elles ont fait l'éducation des générations médicales qui nous ont précédés, et même de la nôtre. Et pourtant à les relire aujourd'hui on peut mesurer facilement l'énorme changement produit dans notre science par les découvertes pastoriennes. Evidemment les types cliniques si admirablement décrits par Trousseau sont demeurés invariables; mais la pathologie, surtout la pathologie infectieuse n'est plus la même; il semble que nous ne parlions plus la même langue ou du moins les mêmes mots n'ont plus la même signification.

Dans sa leçon sur la CONTAGION, Trousseau considère, suivant les opinions médicales traditionnelles, les maladies CONTAGIEUSES, les maladies PARASITAIRES, et les maladies INFECTIEUSES, trois termes aujourd'hui pour nous synonymes, comme choses essentiellement différentes.

Voici quelle définition il donne de la contagion : « Avec M. Anglada, j'appelle CONTAGION, la transmission d'une affection morbide de l'individu malade, à un ou plusieurs individus, par l'intermédiaire d'un principe matériel étant le produit d'une ÉLABORATION MORBIDE SPÉCIFIQUE ; lequel principe, communiqué à l'homme sain, détermine chez lui les mêmes phénomènes observés chez l'individu d'où il est parti » et il ajoute : « La nécessité de L'ÉLABORATION MORBIDE du principe matériel qui se communique de l'individu malade, exclut de cette définition les MALADIES PARASITAIRES réputées contagieuses par quelques médecins... le germe morbifique de la variole, de la rougeole, de la scarlatine... n'a pas une vie indépendante comme les parasites, il a besoin d'un substratum organique pour manifester son existence... »



Pidoux (1808-1882)

Il admet même la SPONTANÉITÉ MORBIDE c'est-à-dire le développement spontané des maladies épidémiques et contagieuses, dont la rage chez le chien lui paraît un exemple incontestable.

Mais la maladie spontanément développée peut ultérieurement se développer par contagion : «Le germe morbifique dont la première génération a été nécessairement spontanée va se reproduire dans l'organisme qui fournira à son tour des germes absolument semblables au premier, susceptibles de propager l'espèce morbide, comme se propagent les espèces végétales, indéfiniment sans changer de nature. »

C'est donc l'organisme contagionné qui fabrique lui-même les germes de contagion, et Trousseau reste complètement dans la conception de Fracastor. Aussi lui emprunte-t-il également sa définition de L'INFECTION : « L'INFECTION est souvent opposée à la contagion. Elle en diffère mais elle ne l'exclut pas. Avec Fracastor nous disons de ceux qui succombent après avoir pris du poison, qu'ils sont infectés, nous ne disons pas qu'ils ont eu la contagion. »

Et voici quelle différence il y a entre les germes infectieux et les germes contagieux. « Le GERME INFECTIEUX engendré sous des influences que nous ne connaissons pas, détermine certains effets chez les individus qui les reçoivent, mais ces effets s'arrêtent là, le germe s'éteint dans l'organisme infecté.

Engendré primitivement, sous des influences qui nous échappent également le GERME CONTAGIEUX se développe, fructifie dans l'organisme qui l'a reçu, il est si je puis ainsi parler conçu par lui comme l'enfant est conçu dans le sein de sa mère : bien mieux il s'assimile toute la substance de l'économie — : *Totus Homo Morbus Fit*, qui devient à son tour le foyer de nouvelles émanations morbifiques. »

On comprend que ces conceptions n'aient pas permis à Trousseau, pas plus qu'à Louis, lors de leur mission à Gibraltar, de s'opposer à l'idée de Chervin que la fièvre jaune, maladie infectieuse, c'est-à-dire due aux miasmes émanés de la terre, n'était pas une maladie contagieuse, c'est-à-dire à germe transmissible.

Mais pour expliquer la nature des germes contagieux, « ce quelque chose qui ne se révèle que par ses effets, un de nos savants les plus distingués, croit avoir démontré leur existence ». Et Trousseau cite un passage d'un travail de Ch. Robin exposant que ces germes morbides sont formés par les substances organiques qui « offrent cette particularité que lorsqu'elles sont altérées, elles transmettent aux substances organiques saines par simple contact leur genre d'altération, et un genre d'altération analogue... ». C'est là, en somme, la théorie de Liebig, sur les fermentations et les putréfactions. « C'est par les substances organiques ou végétales, dit encore Ch. Robin, altérées, en suspension dans l'air que sont déterminées certaines affections épidémiques, telles que le typhus, la dysenterie, les affections paludéennes et autres dites maladies générales... les fièvres typhoïde, variolique et scarlatineuse... les infections putrides et purulentes...»

Et voilà l'explication que Trousseau admet des germes contagieux.

En somme, dans cette doctrine qui a régné presque jusqu'à nos jours, les MALADIES INFECTIEUSES sont causées par des MIASMES le plus souvent d'origine tellurique, et qui infectent l'organisme à la manière d'un poison mais ne sont, pas plus que le poison lui-même transmissibles du malade à son entourage.

Les MALADIES CONTAGIEUSES sont causées par un VIRUS élaboré par l'organisme malade, et susceptible d'être transmis dans un autre organisme où il se reproduit et devient de nouveau capable de se transmettre. Mais il n'est pas un être vivant et indépendant. C'est une particule altérée de tissu albumineux, et qui transmet son altération par contact, sans être par elle-même douée de vie indépendante.

Enfin les MALADIES PARASITAIRES sont causées par des êtres vivants, les parasites, la plupart assez grossiers pour être facilement visibles et qui se transmettent, d'un sujet à l'autre en gardant toujours leur caractère d'êtres vivants et indépendants.

Monsieur,

Je regarderais comme une grande marque de bonté de votre part, si vous vouliez bien m'envoyer les certificats authentiques de mes services près la Faculté de médecine de Paris depuis le mois de janvier 1827 époque de ma nomination comme agrégé, jusqu'au 3 novembre dernier, époque du décret impérial qui m'admet à faire valoir mes droits à une pension de retraite.

Veuillez agréer l'expression de mes meilleurs sentiments

A Trousseau

Autographe de Trousseau (d'après P. Labarthe : Nos médecins contemporains).

Ce sont là les doctrines qui ont régné jusqu'à l'apparition des découvertes de Pasteur, de Davaine... Elles ont encore été conservées par les médecins éduqués dans les âges précédents, et qui n'avaient pu se résoudre aux transformations théoriques et pratiques nécessitées par l'acceptation des idées nouvelles.

Et il paraît bien par les citations que nous venons de faire que Trousseau soit à compter parmi ces derniers.

Que penser alors de l'opinion exprimée par Dieulafoy, et généralement acceptée, qui considère Trousseau comme un des premiers adeptes des théories pastoriennes ? Evidemment, dans cette même leçon sur la CONTAGION, mais dans le seconde édition des Cliniques, se trouve la phrase que cite Dieulafoy, où Trousseau rappelant « la théorie nouvelle de M. Pasteur sur les ferments », ajoute : « Des expériences très minutieusement faites l'ont conduit à protesser que la fermentation était due à des spores... n'existerait-il pas des spores morbides... il est peut-être une sporule purulente qui rendrait compte de l'infection purulente... une sporule dysentérique, une sporule cholérique, etc. Les faits de contagion se trouveraient ainsi expliqués, si l'on pouvait découvrir la présence de ces spores morbifiques... » Mais comme ces considérations, sans doute faites pour se montrer au courant des travaux les plus récents, sont intercalées au milieu de l'exposé dont nous avons précédemment donné le résumé, faites en un conditionnel hypothétique et suivies de l'acceptation complète de la théorie de Ch. Robin, il est difficile d'y voir une adhésion aux doctrines nouvelles. Isolée la phrase peut paraître démonstrative. Encadrée entre la définition d'Anglada opposant les maladies parasitaires aux maladies contagieuses et les explications physico-chimiques de Ch. Robin qui sont la négation même de la doctrine des ferments animés, elle perd toute signification et ne représente plus qu'une hypothèse à laquelle l'orateur n'attribue lui-même aucun crédit.

D'ailleurs, pour connaître l'idée de Trousseau sur ce point, il est plus sûr de consulter un autre de ses élèves, plus ancien et plus intimement mêlé à sa pensée.

Et Lasègue nous exposant la manière dont Trousseau comprenait la maladie comme une entité, comparable à une plante, qui a sa graine, se sème dans l'organisme, y végète, s'accroit jusqu'à complète efflorescence et modifie le terrain sur lequel elle a ainsi poussé, s'empresse d'ajouter qu'il ne faut voir là qu'une simple image et non pas une *absolution des erreurs du parasitisme morbide.*

En réalité Trousseau était trop avancé dans son évolution scientifique, sa doctrine était définitivement arrêtée, au moment où commencèrent les découvertes de Pasteur, celles de Davaine, pour pouvoir les assimiler. Et cette constatation ne saurait être prise pour une critique, car nous retrouvons constamment dans l'étude des chercheurs originaux la même

fidélité aux idées conçues à l'époque de leur formation scientifique, et la même imperméabilité aux doctrines nouvelles.

Si au point de vue doctrinal l'œuvre de Trousseau marque ainsi une époque et a vieilli avec elle, au point vue de la description clinique, de la compréhension et de l'exposé des types morbides, elles est encore pleine de vie et d'actualité. Presque toutes les leçons de la clinique de l'Hôtel-Dieu seraient à citer à ce point de vue.

Mais dans cette œuvre il convient d'insister plus particulièrement sur les services rendus à la thérapeutique, et partant aux malades et à l'humanité. Le rôle joué par Trousseau dans la propagation de deux des méthodes MÉDICO - CHIRURGICALES, suivant l'expression qu'il affectionnait, la TRACHÉOTOMIE et la PONCTION DE LA PLÈVRE, est en effet de première importance au point de vue pratique. Evidemment, ces méthodes, il ne les a pas inventées, et toujours modeste, il se plaît à rapporter pour l'une la part prépondérante de son maître Bretonneau, pour l'autre qui remonte à vrai dire aux origines de la médecine scientifique — les perfectionnements apportés par ses contemporains.



Service de Trousseau à l'Hotel-Dieu, année 1865

Trousseau Martineau Dieulafoy Vergely
Interne Externe Externe

Mais en matière de thérapeutique — c'est-à-dire de secours apporté au malade — il faut pourtant donner une place éminente au vulgarisateur, au propagateur, à celui qui en somme rend l'idée utile par son application pratique. Et ce fut là le rôle de Trousseau. Par ses interventions réitérées, dans la presse, les sociétés, à l'Académie de médecine où il entra en 1856, et surtout par les succès obtenus dans sa pratique, il a montré le bénéfice que l'on pouvait tirer de ces interventions ignorées ou redoutées jusque là. Et son exemple, dès lors suivi a sauvé un grand nombre de vies.

En ce qui concerne la ponction de la plèvre il est curieux, de voir Laennec, dont la découverte permettait justement d'en reconnaître la nécessité, se montrer aussi sceptique au sujet de l'utilité de ce mode d'intervention. Et Louis, au nom de la statistique, le considère comme inutile. Ce sont les efforts de Trousseau qui l'ont fait entrer définitivement dans la pratique. Et sans doute peut-on aussi lui savoir quelque gré d'avoir insufflé le feu sacré à son élève Dieulafoy qui par sa méthode de l'aspiration l'a si prodigieusement perfectionné.

La lecture des CLINIQUES DE L'HÔTEL-DIEU est de grand intérêt, même d'un charme prenant. Et l'on est surpris d'apprendre par un avertissement de la première édition, que Trousseau ne les a pas écrites. Il les avait fait recueillir par un sténographe et quand celui-ci lui apporta son travail, il recula d'horreur « Je suis resté honteux de ma nudité... les redites, les incorrections, le désordre en rendaient la lecture insupportable pour moi-même... ». Faute de temps il en confia la rédaction à ses élèves, Blondeau d'abord, qui fit la première édition, puis Dumontpallier, et enfin Peter qui resta chargé définitivement des éditions successives et continua même, après la mort de Trousseau, à revoir et augmenter le texte des découvertes nouvelles. Et l'on doit vraiment féliciter ces rédacteurs divers et successifs de nous avoir si bien conservé le discours du maître, que l'on serait tenté, si l'on n'était prévenu, d'y voir l'œuvre d'un seul et grand écrivain.

Et pour conclure, nous devons dire que si nous ne saurions attacher au nom de Trousseau quelque grande découverte, quelque orientation nouvelle de la science et lui attribuer un génie créateur, il mérite néanmoins de figurer au premier rang des médecins du dernier siècle, comme enseigneur, comme animateur incomparable, et aussi comme un grand médecin, le plus essentiellement médecin, des médecins de son temps.

VARIÉTÉS

La mort de Trousseau racontée par les Goncourt

« Dieulafoy faisait, au fumoir de la princesse, le récit de l'héroïque mort de Trousseau.

« Trousseau donnait à tâter une grosseur dans sa jambe à Dieulafoy, en lui disant : « Voyons, qu'est-ce que c'est que cela... et que ce soit un diagnostic sérieux ?

« — Mais c'est...

« — Oui c'est... et il se servit du mot scientifique... et avec cela on a le cancer... j'ai le cancer... oui je l'ai... maintenant gardez cela pour vous, et merci.

« Et il continuait à vivre comme s'il ne se savait pas condamné à jour fixe, donnant toujours ses consultations, recevant le soir, à des soirées où l'on faisait de la musique, — serein et impénétrable.

« Il s'affaiblissait cependant, ne pouvant plus sortir. Alors il renvoyait sa voiture au mois, et continuait à donner des consultations, chez lui.

« Toutefois, malgré sa volonté et son courage, le changement qui se faisait en sa personne, apparaissait à tous les yeux, et le bruit se répandait qu'il avait un cancer. Sur ce, des mères accouraient chez lui, disant brutalement au médecin : « Mais est-ce vrai ? on dit que vous allez mourir ! Mon dieu, qu'est-ce que va devenir mon enfant ?... qu'est-ce que va devenir ma fille, quand viendra sa puberté ? » Trousseau souriait, leur faisant signe de s'asseoir, et leur dictait de longues recommandations.

« Et encore les derniers mois de sa vie étaient empoisonnés par de noirs soucis de famille et de terribles affaires d'argent à arranger.

« Enfin, il ne pouvait plus se tenir debout. Il fallait s'aliter. Couché, il recevait des amis, rasé, la toilette faite, dans l'état d'un homme qui aurait une légère indisposition.

« Bientôt il souffrait de douleurs atroces. Seulement alors, il demandait qu'on l'injectât de morphine, mais à des doses infinitésimales, et qui lui donnait le repos et le calme, pendant quelques minutes, puis il revenait à sa vie douloureuse, se secouait, et disait à l'ami médecin, qui se trouvait

près de lui : « Faisons un peu de gymnastique intellectuelle, causons de... ». Et il nommait une thèse médicale quelconque, voulant conserver intactes les facultés de son cerveau, jusqu'au bout.

« Un jour il laissait échapper : « J'espérais une perforation ou une hémorragie, mais non ce sera plus long » — et il épuisait dans cette maladie les souffrances de la mort à long terme.

« Cela dura ainsi sept mois, pendant lesquels, je le répète, il ne laissa jamais voir qu'il savait devoir mourir à tel jour.

« Dans les derniers temps, Nélaton vint lui faire une visite.

« — Ta dernière visite, hein ?

« Nélaton fit un signe d'assentiment.

« La-dessus Trousseau lui dit en parlant d'un camarade de province — je crois Charvet — : « J'aurais bien voulu le voir décorer... tu devrais bien faire cela ».

« Nélaton revenait quelques jours après, et lui disait : « Cette fois-ci, mon ami, hélas ! c'est la dernière... mais le décret est signé ».

« Quand il fut au moment de mourir, il dit à sa fille de s'approcher, lui prit la main, et soupira : « Tant que je te la serrerai, je serai vivant... Après cela, je ne saurai plus où je serai... »

(Journal des Goncourt, 3 janvier 1883. T. VI, pp. 235-237. Charpentier, éditeur.)

Le récit des Goncourt est émouvant, mais il convient de remarquer qu'il contient quelques inexactitudes. Dieulafoy lui-même dans sa leçon inaugurale de la clinique de l'Hôtel-Dieu emprunte le récit de Peter que M. Menetrier a partiellement reproduit. C'est à Peter et non à Dieulafoy que fut faite la confidence de la phlébite et du cancer.

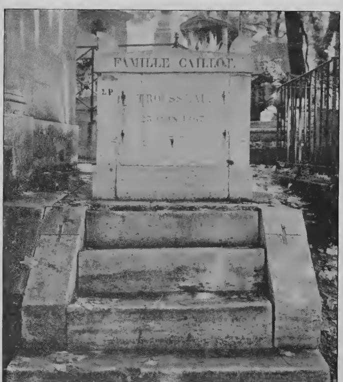


Photo M. G.

Tombe de Trousseau au Père Lachaise

Un portrait de Trousseau

« ... Il était superbe, le professeur Trousseau ; il réalisait le type physique du médecin tel que le conçoivent les peintres et tel que les comédiens s'efforcent de la traduire. Grand, svelte, il tenait haut la tête : une belle tête à grand front, à nez un peu long, à lèvres minces, à menton volontaire. Il ne portait de barbe que des favoris de moyenne longueur, gris en 1862, et qu'il peignait souvent, de ses doigts écartés, tout en parlant ; et, entre parenthèses, sa gesticulation assez active montrait l'auriculaire d'une de ses mains, ankylosé en flexion ; conséquence, je crois, d'une ancienne piqûre anatomique. A l'hôpital, il endossait un veston de flanelle bleu clair, qui lui seyait fort bien et ceignait, par dessus, un tablier blanc, de la poche duquel il tirait le marteau de caoutchouc à long manche de baleine dont il se servait pour percuter sur son doigt. Il était très distant, ne parlait pas aux jeunes étudiants, fort nombreux autour de lui, mais s'adressait à son chef de clinique c'était Dumontpallier à cette époque ou à un petit vieux monsieur, vêtu d'une redingote noire, cravaté de blanc, maigre et pâle, portant, comme le Maître, de petits favoris blancs, respectueux et peu causeur, assistant fidèle, et qui n'était rien moins que Duchêne de Boulogne. Idéal du professeur par son visage et son allure, Trousseau l'était aussi par son verbe, modèle d'éloquence aisée, frappante et pure. Il agrémentait volontiers son discours de citations latines, et les grands noms de Morgagni, de Graves, de Sydenham revenaient souvent dans ces cliniques que tout le monde médical a lues, mais qui ne sont que les bouquets desséchés des fleurs de sa parole. L'opération de la thoracentèse, qu'il avait perfectionnée et répandue, était un de ses sujets favoris. Je l'ai vu opérer quelquefois et je l'ai entendu à maintes reprises parler complaisamment de diverses interventions chirurgicales exécutées de sa main — toujours le violon d'Ingres — Il n'était pas homme d'argent. Je sais pertinemment qu'il disait à l'apogée de sa gloire : « J'ai encore des clients — mes premiers — qui me donnent trois francs. Je serai très flatté de recevoir ces trois francs aussi longtemps qu'ils voudront bien me garder leur confiance ». (Dr A.-M. Bloch : SOUVENIRS D'UN VIEUX MÉDECIN, *La Tribune Médicale*, octobre 1912.)

Terminologie

Cataplasme de Trousseau :

Mie de pain 1000 gr.
Eau } āā q. s.
Alcool camphré }

Pour faire une pâte et ajouter :

Extrait d'opium 5 gr.
Extrait de belladone 10 gr.

Maladie de Trousseau, ou maladie de Bonfils (1856). Hypertrophie ganglionnaire généralisée décrite par Trousseau en 1858.

Méthode de Trousseau ou méthode de Bretonneau et Trousseau. Dans le paludisme, la quinine est prise en une seule fois, après l'accès.

Point apophysaire de Trousseau. Point douloureux en cas de névralgie, siégeant au niveau de l'apophyse épineuse de la vertèbre au-dessous de laquelle sort le nerf atteint.

Roséole sudorale de Trousseau. Erythème rubéoliforme dont les macules, d'un rose pâle, ne se confondent jamais en plaques, et qui s'accompagne de sueurs plus ou moins abondantes.

Signe de Trousseau. Retour des accès dans la tétanie sous l'influence de la compression des vaisseaux ou des nerfs du membre.

Vin de Trousseau. Vin de digitale composé de l'Hôtel-Dieu.

Poudre de feuilles de digitale 5 gr.
Squames de scille 7 gr. 50.
Baies de genièvre 75 gr.
Acétate de potasse sec 50 gr.
Vin blanc 900 gr.
Alcool à 90° 100 gr.
Faire par macération.

20 gr. de ce vin correspondant à 10 centigrammes de digitale et à 1 gr. d'acétate de potasse. (D'après Landouzy et Jayle : Glossaire médical.)

IMP. DE COMPIÈGNE

N° 9 Le Numéro : 1 fr. 1927

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

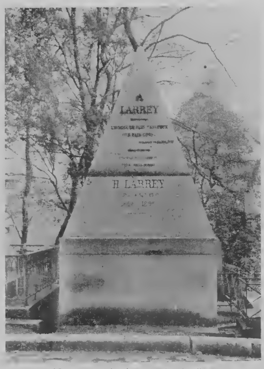
41, Rue des Écoles - **PARIS**
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon^t : France : 15 fr. - Étranger : 25 fr.

RÉDACTION
Docteur MAURICE GENTY

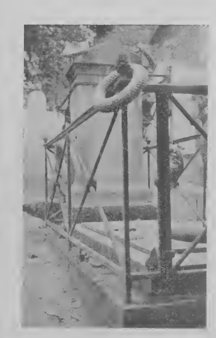
Au Cimetière de l'Est



Tombe de Bichat (1771-1802)



Monument de Larrey (1766-1842)



Tombe de Sappey (1810-18[illegible])



Tombe de Dance (1797-18[illegible])



Monument de [illegible]

Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs
Et quand Octobre souffle émondeur des vieux arbres
Son vent mélancolique à l'entour de leurs marbres,
Certe, ils doivent trouver les vivants bien ingrats

Au Pays de Charles Robin [1]

Jasseron est à six kilomètres de Bourg. Bâti au pied des premières collines du Jura, ce coquet village rappelle encore par les ruines féodales qui le dominent l'importante cité qu'il fut au temps où se la disputaient les abbés de Saint-Claude et les sires de Coligny (2).

C'est là que Charles Robin naquit le 4 juin 1821. Mais ses ancêtres étaient d'ailleurs; ils étaient nés sur le sol jurassique (3) ; l'un d'eux avait été maître en chirurgie, un autre avait fréquenté Voltaire à l'époque où le patriarche introduisit l'industrie de l'horlogerie à Ferney. Et ce n'est qu'en 1818 que Jean-Claude Robin, ancien directeur du Pensionnat de l'Enfance à Lyon, l'ex-pension Pupier d'où Lamartine s'était évadé en 1803, avait acheté la propriété de Jasseron.

Jasseron

Charles Robin y passa ses toutes jeunes années, élevé par une mère qui fut une femme supérieure. A onze ans on le mit en pension à Ménestruel, près de Poncin, le pays de jeunesse de Bichat; c'est là qu'un camarade en le blessant, au cours d'une récréation, lui valut cet œil de verre dont on disait plus tard qu'il se servait pour regarder dans le microscope.

Ses études terminées au collège de Lyon, dans ces « bâtiments noirs, aux voûtes ténébreuses » évoqués par Quinet (4) qui y fut le condisciple de Trousseau, le jeune Charles Robin revint passer quelques mois à Bourg, fréquentant l'hôpital et la pharmacie Tiersot où il prit goût aux sciences naturelles.

(1) Que Mes A. Dufour et J. Michel qui m'ont libéralement communiqué leurs archives reçoivent le témoignage fervent de ma reconnaissance.

(2) Gacon. Histoire de Bresse et du Bugey. 1825

(3) Sur lequel ont poussé trois autres magnifiques floraisons : Bichat, Cuvier, Pasteur.

(4) Quinet. Histoire de mes Idées. Autobiographie, in-12. 1905

L'étudiant, l'acharné travailleur dont Brown-Séquard a rappelé les années studieuses (1), fit de rares apparitions au pays natal. Ce n'est qu'en 1847, une fois reçu docteur en médecine, docteur ès sciences et agrégé que Robin y revint à peu près régulièrement à l'époque des vacances.

Il aimait ce pays où il avait vécu ses années d'enfance; il y arrivait vers le 25 août un peu avant l'ouverture de la chasse. « Voir chasser son chien », comme il disait, était chez lui une passion. Le fusil en bandoulière, il partait dès l'aube, courir la plaine qui s'étend du côté de Meillonas ou de Ceyzeriat; l'après-midi c'était dans les vignes des coteaux qu'il allait chasser la grive; parfois la chasse se complétait de vipères rapportées au bout d'une baguette de coudrier et destinées au laboratoire d'histologie. Quoique peu communicatif, Robin aimait à entretenir ses amis parisiens de sa vie campagnarde. Le 10 octobre 1867, il écrivait à Emile Doré :

« Il a plu toute la nuit et il pleut encore, et avec « ça un vent à décorner Mario Uchard. Aussi je t'as- « sure qu'il ne fait pas bon chasser les grives par la « montagne du château... De là vient que je me « trouve dans l'impossibilité de tuer mes 25 grives « par jour et que souvent je n'arrive pas à 5. De « là vient que je me désole de ne pouvoir vous en « envoyer.

« ... Ce vent me fait trembler pour la tour de Jas- « seron dont il dégrade tout un angle dans toute la « hauteur et diminue la hauteur de toute celle d'une « fenêtre existant en haut de notre temps et qui « n'existe plus aujourd'hui. »

C'est encore au même correspondant, qui s'intéressait à la région pour l'avoir parcourue au temps où le père de Gustave Doré était ingénieur des Ponts et Chaussées à Bourg, que Charles Robin écrivait en 1870, quelques jours après la déclaration de la guerre :

(1) Brown-Séquard : Soc. de Biologie, 10 octobre 1885.

Cher ami,

« Bien que ma mère ne cesse d'être furieuse de voir « les Prussiens avancer en France et ne cesse de « l'être contre nos gouvernants qui les ont si bête- « ment amenés, elle va un peu mieux depuis hier. « Elle commence à se « lever quelques heu- « res et à reprendre un « peu d'appétit, ce qui « me donne espoir de « la voir se remettre « tout à fait d'ici quel- « ques jours. La ville « et la campagne sont « aussi mornes que « Paris. Les femmes se « lamentent de voir « partir tous les plus « vigoureux travailleurs « et de la misère que « prépare leur absence. « Les paysans ne ces- « sent de répéter qu'on « les a trompés lors du « plébiscite et indigne- « ment en leur disant « que voter « non » « serait voter pour la « guerre et la levée de « la mobile, tandis que « voter « oui » serait « voter pour la paix.

« Il faudra une bien « grande victoire pour « leur faire oublier le « tour qu'ils disent leur « avoir été joué. Mais « il ne faut pas oublier « de dire qu'ils partent « avec une énergie et un désir froid de ne revenir que « lorsque nos frontières seront intactes, ce qui serait « d'un bon exemple pour certaines troupes des beu- « glants que nous avons vues dans Paris... »

Quelques mois après, de Bordeaux, où il avait été envoyé comme directeur du service de santé, Robin annonçait (1) à Claude Bernard la mort de cette mère qui fut la grande affection de sa vie (2).

(1) De Lavarenne. Lettre de Robin à Cl. Bernard « Presse Médicale », 5 avril 1902.

(2) Point sectaire, comme on a voulu le prétendre, Robin, tant que vécut sa mère, l'accompagna à la messe du dimanche.



Charles Robin

L'étude de ses préparations microscopiques, la cueillette des champignons, la recherche des plantes médicinales, la chasse étaient à Jasseron des distractions suffisantes pour Robin, heureux de revivre la vie de famille dans la maison natale, vaste habitation, moitié ferme, moitié maison bourgeoise.

Cette maison natale existe toujours, mais tellement transformée qu'il est difficile d'y évoquer le passé. Au cours des vacances, Robin en habitait deux petites chambres donnant sur le jardin, mais les mieux éclairées. Georges Pouchet, qui les visita en 1885, a raconté qu'un lit de fer avec des rideaux d'indienne bleue, une table avec un microscope sous une cage de verre recollée à grands renforts de papier, un fauteuil, une chaise en constituaient tout le mobilier. Sur des tablettes, un alignement bizarre de bouteilles, avec des substances chimiques et tous les réactifs nécessaires aux recherches anatomiques. Sur d'autres tablettes des livres, des volumes de Renan, des comptes rendus de l'Académie des Sciences, le grand traité de chimie de Berzelius (1) ; et enfin sur la cheminée, comme à la place d'honneur dans cette cellule de bénédictin, une balance, l'instrument des sciences exactes par excellence. C'est dans cette maison que Charles Robin, réalisant presque le rêve de son ami Sainte-Beuve :

Naître, vivre et mourir dans la même maison.

fut frappé d'apoplexie, en se levant, le 6 octobre 1885, alors qu'il se préparait à rentrer à Paris. On le trouva au

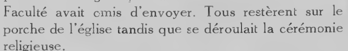
(1) La bibliothèque scientifique de Robin a été donnée par son neveu le Dr Paul Barbet, à l'hôpital de Bourg.

pied de son lit, à moitié habillé. Il ne put prononcer que ces mots : « Curieux... apoplexie ».



Maison natale de Charles Robin à Jasseron

Les obsèques de Robin furent l'occasion d'un conflit douloureux entre sa famille et ses amis accourus de Paris : Pouchet, Pichard, Reliquet, Goujon, Magittot; Edouard Retterer, le jeune préparateur d'alors, maintenant encore un jeune maître, avait emprunté l'argent du voyage pour venir remplacer le délégué que la Faculté avait omis d'envoyer. Tous restèrent sur le porche de l'église tandis que se déroulait la cérémonie religieuse.



L'écho de ces événements n'est pas éteint au pays de Robin. Il y est encore des esprits qui évoquent ce passé avec la passion que créent les dissentiments religieux. Mais une municipalité intelligente (1), estimant que le temps avait clos l'ère des polémiques au profit de l'histoire, a donné, l'an dernier, le nom de Charles Robin à la principale rue de Jasseron. Cet hommage spontané au village qu'il aimait eut consolé Robin de bien des oublis.

Dr Maurice Genty.

(1) Suivant l'exemple de celle de Bourg qui a tenu à avoir une rue Charles Robin et a élevé un monument à l'histologiste.

QUELQUES VERS DE GEORGES CAMUSET

LE RHUME DE CERVEAU

Où donc t'ai-je pincée, absurde phlegmasie,
Stupide coryza, catarrhe insidieux ?
Mon pouls est enfiévré, ma pensée obscurcie.
Coulez, ma pituitaire, et vous, pleurez, mes yeux !

L'éternûment secoue en vain mon inertie.
Pidoux avec Trousseau, docteurs judicieux,
N'opposant qu'un mouchoir au mal capricieux,
Croient qu'il faut le traiter par la diplomatie.

Eh bien, je resterai farouche en mon fauteuil,
Les pieds sur les chenets et condamnant mon seuil.
A quoi bon laisser voir une face piteuse ?

Et j'aurai des mouchoirs en tas, sous mon habit ;
J'en veux mouiller autant qu'un évêque en bénit,
Car je n'ai plus d'espoir qu'en vous, ma blanchisseuse !

DICHOTOMIE

Dix-huit cents médecins sous le ciel de Paris
Parmi les maux humains plongeant leurs tentacules.
Les uns, cœurs généreux ou martyrs ridicules
Du dévouement sans borne et du labeur sans prix.

Les autres, professant un élégant mépris
Pour le client naïf, qu'ils gorgent de granules ;
En haut, quelques savants, princes, principicules ;
En bas, quelques rêveurs, des sots, des incompris.

Mais les plus étonnants dans la docte cohorte
Sont ces courtiers qui vont quêtant de porte en porte
Le cas chirurgical et rémunérateur ;

Puis, quand ils ont semblé partager sa besogne,
Confraternellement partagent, sans vergogne,
L'or sanglant mis aux pieds du Grand Opérateur.

PRESERVATIFS

Près d'un « objet charmant »
Lorsque l'amour m'appelle
Avant de voir la belle,
Je passe chez Millant.

Là, du petit au grand,
Pend une ribambelle
De boyaux qu'avec zèle
Il gonfle en y soufflant

Enfin j'ai ma mesure.
Au sein de la luxure,
Vite, allons nous plonger.

Caché dans la baudruche,
Je veux comme l'autruche,
Ne plus croire au danger.

CALVITIE

Coiffeur ! tu me trompais, quand, par tes artifices,
Tu disais raffermir mes cheveux défaillants.
Ceux qu'avaient épargnés tes fers aux mors brûlants,
Tu les assassinais d'eaux régénératrices !

Tu m'as causé, coiffeur, de si grands préjudices,
Que je te voudrais voir, ayant perdu le sens,
Sur toi même épuiser tes drogues corruptrices
Et tourner contre toi tes engins malfaisants.

Ainsi quand l'ouragan s'abat sur la futaie,
D'un souffle destructeur il arrache et balaie
La verte frondaison que jonche le chemin.

Au bocage pareil, mon front est sans mystère.
Il ne me reste plus un cheveu sur la tête,
Et je gémis, songeant au crâne de Robin.



Dessin de Lasègue (réduit de moitié). Communiqué par le Dr E. Callamand

Lasègue juge au concours de l'externat

Agrégé en 1853, Lasègue avait été nommé médecin des hôpitaux en 1854. La même année il fit partie du jury du concours de l'externat : « J'ai le douloureux honneur d'être d'un jury de concours pour l'externat, écrit-il à Bretonneau le 25 novembre 1854 (1) ; et pendant que je vous écris, je devrais écouter pour la cent cinquantième fois la description du sterno-cleïdo-mastoïdien, accompagnée de la définition des six degrés de la brûlure. A la centième fois on est à bout de force ; au point où nous en sommes on est à bout de nerfs. Voilà pourtant la dure épreuve qu'on impose à sept honnêtes gens, qui auraient toutes sortes de choses meilleures à faire, et qui subissent leur consigne avec une gravité dont ils devraient être les premiers à rire. Et dire que je manque à tous mes devoirs de juge en vous préférant au sterno-cleïdo-mastoïdien, et ajoutez que je n'ai pas la conscience assez chatouilleuse pour en avoir le moindre repentir. »

(1) Bretonneau et ses correspondants, par Paul Triaire. 2 vol. in-8 1892, t. II, p. 509.

En 1856, Lasègue fut encore juge au concours de l'externat ; il est probable que les séances durent lui en paraître aussi fastidieuses qu'en 1854 ; pour se distraire le jeune médecin des hôpitaux dut bien encore écrire quelques lettres à des amis ! Il s'amusa aussi à silhouetter quelques têtes de candidats ou de collègues du jury comme en témoigne le dessin que nous reproduisons ; ce dessin, que nous a communiqué le Dr Callamand, avait été conservé par Broca qui y inscrivit de sa main : « Concours de l'externat, novembre 1856, par Lasègue ».

En cette année 1856, 278 candidats s'étaient fait inscrire ; 241 prirent part aux épreuves et 190 furent nommés ; parmi ces derniers se trouvaient Cruveilhier, Durante, Duplay, Brouardel et le vénéré doyen de l'Académie de Médecine, le Dr Gueniot, qui, dans quelques jours, pour l'anniversaire de sa quatre-vingt-quinzième année, présentera à l'Académie de Médecine le volume de « Souvenirs anecdotiques et médicaux » qu'il vient de publier.

La vie policière de RÉTIF DE LA BRETONNE

Un érudit, grand fureteur d'archives vient de publier un petit livre (1) qui éclaire bien des points ténébreux de l'existence de Rétif de la Bretonne. L'ancien petit paysan de Sacy aurait été, dès l'ancien régime, affilié à la police, ce qui expliquerait l'impunité acordée à ses romans, ses randonnées nocturnes dans les rues du Marais et de l'Ile Saint-Louis, comme s'il avait reçu l'ordre de surveiller ces quartiers, la liberté dont il bénéficia à l'époque de la Terreur et le rôle dont il fut chargé au « Cabinet noir » sous le Directoire.

Rétif raconte dans les « Nuits de Paris » qu'il aperçut une nuit, rêvant et soupirant à une fenêtre, une belle inconnue qui devint bien vite sa confidente et qu'il qualifia du nom poétique de « Vaporeuse ».

Or, d'après M. Léonce Grasilier, cette « Vaporeuse » n'aurait été autre que la marquise de Mauconseil, que pendant trente ans on voit empressée auprès des Berryer, des Sartine, en relation avec tous les hommes tarés, les escrocs de profession, les joueurs et mettant en branle toutes les influences, et jusqu'au ministre d'Argenson, un de ses plus notables amants.

C'est vraisemblablement à son crédit que Rétif dut son admission dans la police; il est probable qu'après la mort de la marquise de Mauconseil, il ne fut plus employé. Mais sous le Directoire, en floréal an VI, Rétif de la Bretonne fut attaché au « Cabinet noir » et chargé d'ouvrir les lettres particulières confiées à la poste et d'en tirer des extraits : « Cet homme, dit une note officielle, sera fort utile pour les recherches et remplira au besoin les fonctions de rédacteur avec huit ou neuf personnes sous ses ordres ». « Or, dit M. G. Lenotre, à cette époque, l'auteur des Nuits était plus que sexagénaire : il est bien probable qu'on ne lui eut pas confié, à cet âge une fonction si importante s'il n'avait pas auparavant rendu bien des services et donné des preuves de ses aptitudes. La direction du Cabinet noir n'est pas un poste de début ».



Rétif de la Bretonne
Frontispice des « Nuits »
(Cliché de M. Léonce GRASILIER)

« Serait-ce là, ajoute l'auteur de « Vieilles Maisons, Vieux papiers », le secret de cette troublante existence, la raison pour laquelle cet homme, dont Beaumarchais, Mercier, l'auteur du « Tableau de Paris », et Fontanes le premier grand-maître de l'Université Impériale, admiraient le fougueux talent, vécut en marge de la société et se déclarait lui-même « haï, méprisé, persécuté, abreuvé d'opprobres »? Cet ostracisme auquel le condamnait l'infâmant gagne-pain serait-il le motif de cette haine de l'ordre établi qui le fait considérer par quelques-uns comme l'ancêtre et le précurseur des anarchistes? A l'égal de tant d'autres qui émargèrent rue de Jérusalem et ne l'ont jamais avoué, Rétif a voulu être pour ses contemporains « l'homme noir » qu'il restera pour la postérité.

La seule allusion qu'il ait risquée à son métier louche serait peut-être cet étrange portrait où il se fait représenter couvert de son manteau sombre, coiffé de son large feutre que surmonte un hibou vivant, battant des ailes... »

(1) Léonce Grasilier : Rétif de la Bretonne inconnu, notes et documents inédits, avec 1 gravure, 1 vol. in-16, 108 p., prix : 12 fr. Chez Alph. Margraff, libraire, 37, rue Saint André-des-Arts, Paris 1927.

Figures Médicales du Passé

Un contemporain d'hier GEORGES CAMUSET (1840-1885)

Georges Camuset naquit le 29 juin 1840 (1) à Lons-le-Saunier, coquette petite ville comtoise qui a conservé très vivace le souvenir de ce médecin poète qui, chaque année, venait y passer de vacances et y donnait des consultations.

Il fut entre tous, un enfant gâté, et dut peut-être à la tendresse de ses parents, comme le fait remarquer Armand Silvestre, de conserver cette fleur de volonté naïve qui fait plus tard, les hommes indépendants et qu'écrasent lourdement les éducations sévères. Au Collège de Vendôme où il termina des humanités commencées à Lons-le-Saunier, il étudiait fort peu le rudiment, mais, en revanche, composait des tragédies, en organisait la représentation et s'abandonnait à sa passion pour la musique et le dessin; ce qui n'empêcha pas le jeune Camuset d'être admissible en 1860 à l'Ecole Polytechnique, à l'Ecole Centrale, à l'Ecole des Beaux-Arts et à l'Ecole des Mines.



Cliché de [illegible]
Georges Camuset

Il avait opté pour cette dernière et même commencé à en suivre les cours, quand il décida de se faire inscrire à la Faculté de Médecine ; ce qui n'est pas pour surprendre : c'était l'époque où anatomistes et physiologistes dominaient partout et dans le milieu médical où il était reçu Camuset n'avait pas été sans subir l'influence de son compatriote Pidoux et de son cousin Charles Robin.

Aussi est-ce à ce dernier, devenu professeur et membre de l'Institut, que Camuset, en 1868, dédie sa thèse, « en affection et reconnaissance », thèse qui marque son orientation vers l'ophtalmologie. Malgré quelques lenteurs qu'il nous a laissé entrevoir dans un de ses sommets, Camuset connut le succès, et fut vite un praticien en renom.

Il était devenu le beau-frère d'un autre jurassien, le Dr Onimus (1), et fut intimement lié avec Monselet, son voisin du quai Voltaire, avec Gustave Doré.

Les contemporains ont conservé le souvenir de ces réunions de la rue Saint-Dominique, de l'atelier des Ternes et l'anecdote rapportée par J.-L. Faure montre qu'elles étaient suivies par de joyeux convives :

« Un jour le Dr Onimus recevait ses amis rue de Lille. Il y avait là Camuset, les deux frères Hébrard, Charles Robin, Collin, Lannelongue, d'autres peut-être encore. Après le déjeuner, qui sans doute avait été bon, les convives passèrent au jardin. Lannelongue, étendu dans un hamac, se balançait voluptueusement, lorsqu'on vit entrer tout à coup, conduit par Camuset, Charles Robin couvert d'une toge romaine et le front couronné de roses ! Ceux d'entre nous qui gardent le souvenir de ce véritable savant à l'allure un peu lourde, avec sa face enluminée, sa barbiche pointue et ses gros yeux tout ronds, peuvent s'imaginer l'effet que dût produire l'apparition soudaine du bon Monsieur Robin, sous les traits de Tibère ou de Caligula ! Lannelongue en fut abasourdi, si bien qu'il perdit l'équilibre et fut précipité du haut de son hamac. Il se releva la figure inondée de sang » (2).

La vie mondaine de Camuset ne l'empêcha pas de s'intéresser à la médecine. Il communiqua à la Société de Médecine plusieurs travaux importants, dont le plus intéressant était à ses yeux un mémoire sur la vaseline; il publia un « Manuel d'ophtalmologie » qui fut longtemps classique et rédigea tous les articles relatifs à l'ophtalmologie dans le « Manuel de Pathologie de Fort » (1870) et dans le « Dictionnaire de Littré et Robin » (édition de 1873).

Son court passage dans la Franc-Maçonnerie fut l'occasion d'un mot drôle. Comme on lui demandait, avant de l'agréer, ce qu'il pensait de la polygamie, Camuset répondit imperturbablement : « Je pense qu'elle ne doit être permise qu'aux célibataires ».

Il avait le goût des voyages et une grande aptitude aux langues étrangères; dans son existence si courte, il trouva le moyen de visiter la Hollande, la Suisse,

(1) L'an mil huit cent quarante, le 29 juin, est né à Lons-le-Saunier (Jura) Camuset François-Amédée-Georges, fils de Amédée-Joseph Camuset, avoué, et de Suzanne-Françoise-Esther Comte, propriétaire, son épouse. (Mairie de Lons-le-Saunier, registre 115, année 1840.)

(1) Né à Nermier (Jura), plus connu par son PRÉCIS D'ELECTRICITÉ MÉDICALE que par ses publications dans « La Philosophie positive » de Littre.

(2) J.-L. Faure : Eloge de Lannelongue. EN MARGE DE LA CHIRURGIE T. 1, p. 85. Paris, 1927.

l'Italie, l'Espagne où il fit la conquête d'Emilio Castellas, l'Angleterre où il accompagna Gustave Doré.

Malgré le nom rapide qu'il s'était fait, Camuset se sentait opprimé par la concurrence. Un cabinet important d'ophtalmologie étant devenu vacant à Dijon, il n'hésita pas à s'exiler. Toujours gai, il écrivit, à cette occasion, sur Dijon, ce singulier distique :

Dijon, dans sa moutarde, assis au bord de l'Ouche,
Doux pays où le calme endort même l'ennui.

Là il continua ses travaux et s'abandonna à son goût pour la botanique. Il avait ouvert un cours de médecine qui était particulièrement fréquenté. Ses amis de Paris ne le perdirent pas tout entier. Ils gagnèrent même à son départ d'en recevoir des lettres pleines d'humour qu'il ornait souvent de dessins à la plume, toujours fantaisiste mais d'un mouvement toujours juste.

C'est en 1884 qu'il réunit pour les publier ses sonnets. Mais un mal incurable le minait déjà. Les progrès en furent si considérables que lui-même ne se fit plus aucune illusion sur son état. Il vint à Paris au commencement de 1885, chez son beau-frère le Dr Onimus. Sa sérénité, au milieu de douleurs effroyables ne se démentit pas un seul instant. La veille de sa mort, il avait encore des mots cruels à lui-même, mais où s'affirmait la persistance de son esprit et sa vivacité. Comme le Dr Blache, très affecté de son amaigrissement, lui disait en l'engageant à boire une potion : « Bois tant que tu pourras, ça te soutiendra ». — « Oui, répondit le moribond, comme la corde soutient le pendu ».

La plupart des petits poèmes exquis de Camuset sont dans bien des mémoires. En voici un, moins connu, qui est une parodie de la fin des « Pauvres Gens » de Victor Hugo et qui a été publié pour la première fois l'an dernier par le Dr M. Duvernoy :

LA FEVE

C'était le six janvier, un dimanche, je crois.
Nous étions en famille et, pour tirer les Rois,
Elle mit sur la table une large galette.
Il y avait sa tante et, déjà grandelette,
Sa sœur une fillette aux longs cheveux tombants.
La mère, en ce moment, releva les rubans
Roses de son bonnet — car on sait que tout tache
Cette couleur; — et puis, elle me dit :
« Eustache,
Découpez le gâteau, d'abord par le milieu
Et faites-en les parts, — une pour le bon Dieu ».
Je pris donc le couteau, noir, à lame mauvaise,
Comme ceux que l'on vend à la boutique à treize,
Et tâchai de couper en faisant de mon mieux,
Je sentais sur ma main la flamme de ses yeux !...
Sitôt que j'eus fini, je passai l'assiette
A sa sœur, qui plaça dessus la serviette
Et qui dit : « Pour Maman, pour Tante et pour Manda. »
Lorsque je pris ma part, elle me regarda,
Et chacun commença de manger en silence.
Moi, j'entendais mon cœur battre avec violence.
Je cherchais, en sondant du doigt et du couteau,
Si je ne trouvais rien au sein de mon gâteau,
Tout à coup, Amanda pousse un cri.
Je me lève
Elle avait avalé par mégarde la fève
Au moment où, joyeuse, elle allait me l'offrir !
Ce jour-là, je partis triste et pensai mourir.
Et le lendemain soir, la retrouvant rieuse,
Je souffrais de la voir aussi vite oublieuse
Quand, avec un regard que la pudeur voila,
Elle me prit la main et me dit :
« La voilà ! »

BIBLIOGRAPHIE.

1° LES SONNETS DU DOCTEUR. Paris, chez la plupart des libraires (Dijon, imp. Darantière) 1884, in-16, couverture imprimée.

47 pp. y compris le faux-titre, la justification du tirage, le titre et la dédicace ; et 1 p. non paginée (nom de l'imprimeur).

2 eaux-fortes, dont 1 frontispice de G. Clairin et fac-similé d'une lettre de Ch. Monselet, imprimé sur Chine. — Edition originale, sans nom d'auteur, texte encadré d'un filet rouge, couverture crème.

350 exemplaires sur bollande, 125 sur simili Japon, 25 sur Japon impérial. — En réalité 556 sur Hollande (5 fr.), 276 sur simili Japon (8 fr.), 68 sur Japon (12 fr.).

2° LES SONNETS DU DOCTEUR. 2e éd., Paris, chez la plupart des libraires (Dijon, imp. Darantière). 1888, pet. in-8, couverture imprimée.

70 pp. 4 gravures hors-texte dont deux de Félicien Rops et une d'Emile Bayard, tirées à la sanguine et fac-similé de l'autographe de Monselet.

Couverture grise.

Cette édition faite après le décès de l'auteur, contient 8 sonnets qui ne sont pas dans la première ; elle a été tirée à 200 ex., mis en souscription : 100 sur Japon à 30 fr., 100 sur Hollande à 20 fr.

3° LES SONNETS DU DOCTEUR. 3e éd., Paris, chez la plupart des libraires. (Dijon, imp. Darantière) 1893, petit in-8, couverture illustrée, 70 pp.

3 eaux-fortes de Rops, dont 1 sur la couverture et 1 fac similé de la lettre de Monselet sur papier de Chine.

Texte encadré d'un filet rouge.

Tiré à 500 ex. sur papier ordinaire (5 fr.) et à 5 ex. sur Japon (20 fr.).

(D'après G. Vicaire : Manuel de l'amateur de livres....).

4° LES SONNETS DU DOCTEUR. In-8, 77 p. avec agrément d'une suite en noir et d'une suite en sanguine des 4 eaux-fortes par J.-E. Laboureur. Imp. Darantière, Dijon, 1926.

5° THÉRAPEUTIQUE DES ALTÉRATIONS FONCTIONNELLES DE LA VUE par le Dr Georges Camuset. 4° 42 p. Thèse de Paris, 28 juillet 1868, n° 198. (Jury : Gosselin, président ; Richet, Liégeois Raynaud).

6° MANUEL D'OPHTALMOLOGIE, par le Dr Georges Camuset, membre de la Société de Médecine de Paris, ancien élève de l'Ecole des Mines, avec 120 fig. (dont un certain nombre dessinées par Camuset) dans le texte et une eau-forte de M. Firmin Girard, représentant une opération de cataracte. 678 p. Paris, Masson. 1877.

7° DIVERS TRAVAUX d'ophtalmologie parus dans « LA GAZETTE DES HOPITAUX », présentés à l'Académie de Médecine, des sciences, à la Société de Médecine. — Articles concernant l'ophtalmologie dans le DICTIONNAIRE de Littré et Robin (13e édit.) et dans le MANUEL DE PATHOLOGIE ET DE CLINIQUE CHIRURGICALE de J.-A. Fort (1870).

A Consulter : Dr M. Duvernoy : Le Docteur Camuset (1840-1885) 1 portrait (FRANCHE-COMTÉ et MONTS-JURA, février 1926).

Mémoires de la Soc. d'Emulation du Jura. 1926.

Paul Maury : Un oublié : Le Docteur Camuset. (PROGRÈS MÉDICAL, septembre 1912).

E. Gottschalk : Comment on devient médecin. CHRONIQUE MÉDICALE, 1898, p. 95.

Grand Dictionnaire Larousse, 2e supplément.

M. G.

IMP. DE COMPIÈGNE 1927

N° 10 Le Numéro : 1 fr. 1927

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Ecoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon^t : France : 15 fr. - Étranger : 25 fr.

RÉDACTION
Docteur MAURICE GENTY

Les derniers jours de GUSTAVE COURBET

Il y aura cinquante ans le 31 décembre prochain, Gustave Courbet, chassé de son pays « non par la loi, mais par la peur, la bêtise et la haine » (Jules Vallès), mourait en terre étrangère. Tandis que l'on songe à commémorer ce cinquantenaire (1), *il nous a semblé intéressant de reproduire quelques pages oubliées où le Dr Paul Collin, qui fut le médecin de Courbet, a raconté l'histoire de la maladie du proscrit. Ces pages* (2), *écrites au lendemain de la mort de Courbet, constituent un document historique et psychologique : « il est bon, dit Camille Lemonnier, de savoir comment meurent ceux qui ont occupé une large place dans la vie ».*



Cliché du Larousse Mensuel
Gustave Courbet (1819-1877)

31 décembre 1877

Mon cher ami,

Je connaissais Courbet depuis à peu près neuf ans. Je lui avais donné mes soins en 1869. Il était alors dans toute la maturité de son riche tempérament.

Très souffrant à la Tour de Peilz, il s'était souvenu de moi et il m'avait fait appeler. Il ne se doutait pas que la maladie allait se dénouer brutalement par la mort.

La lettre dans laquelle il me demandait et sur laquelle il a posé sa dernière signature, avec les derniers mots qui soient sortis de sa main, renfermait, au contraire, une sorte d'assurance sereine.

Je vous en transcris le passage important, qui vous montrera avec quel calme Courbet suivait les progrès de sa maladie :

« Malgré le traitement de « Chaux-de-Fonds à la vapeur, j'ai du, une fois revenu à la Tour de Peilz, subir « le traitement des médecins « par la ponction. Il y avait le « docteur Blondon de Besançon et le vieux père Farvagnie de Vevey que vous « connaissez. Cette ponction « a été faite il y a à peu près « quinze jours et aujourd'hui « c'est à recommencer. Ayant « repris mon obésité absolument, c'est-à-dire 145 centimètres, je ne sais si le « docteur Collin est toujours « dans les mêmes dispositions « à venir me voir. Jusqu'à « présent, j'ai craint de le « déranger, mais maintenant que c'est le moment le « plus intéressant de cette maladie, j'accepterai les « services qu'il m'avait offert si gracieusement il y a « quelque temps... Cette obésité suit un cours absolument régulier. Je ne souffre dans aucune partie du « corps ; j'ai le cœur légèrement engorgé, j'ai 80 pulsations et le foie tout à fait à sa place. Je n'ai pas de « maux de tête et je n'ai que la fatigue provoquée par « le poids. La première ponction qui n'a été faite « qu'aux deux tiers, a produit 20 litres d'eau.

« Les bains de vapeur de Chaux-de-Fonds ainsi

(1) La revue L'ART ET LES ARTISTES vient de consacrer un numéro à COURBET. Texte de Gustave Kahn (32 illust.). Prix : 15 fr. L'Art et les Artistes, 23, quai Voltaire, Paris.

Sur Courbet, voir le récent et excellent volume de M. Charles Leger : COURBET (Maîtres anciens et modernes). Editions Nilson, 8, rue Halévy, Paris.

(2) Elles ont été publiées par Camille Lemonnier en appendice. Voir Camille Lemonnier : G. Courbet et son œuvre. G. Courbet à la Tour de Peilz (Lettre du Dr Paul Collin), avec un portrait et cinq eaux-fortes par P. Collin, Ch. Courtry, M. Desboutin, Trimolet et Waltner, in-8, 100 p. Lemerre, Paris MDCCCLXVIII (lire 1878)

« que les purges, ont pu produire 18 litres par le fon-
« dement. Les jambes ne sont pas très enflées. Voilà
« l'état dans lequel je me trouve. »

Comme vous le voyez, la lettre est précise; elle est datée du 18 décembre et indique l'absolue lucidité d'esprit du peintre. J'ai pu constater que Courbet ne se trompait que sur un point : son pouls ne battait pas 80 mais 110 pulsations.

Permettez-moi ici un souvenir (1871).

Pendant qu'il était à Sainte-Pélagie, Courbet avait été transporté à la maison Duval.

Il souffrait d'une douleur hémorroïdale.

Nélaton l'avait opéré.

« — Une fois guéri, me raconta Courbet, j'allai voir Nélaton.

« — Bonjour, M. Nélaton, lui dis-je, je viens vous payer.

« — Me payer, vous, M. Courbet, me dit-il, mais je suis trop heureux d'avoir pu soigner un grand peintre comme vous !

« J'avais pris avec moi 5.000 francs; il ne les voulut pas.

« Je retournai chez moi.

« Nélaton n'y a point perdu; au contraire, car je lui ai fait une grande toile de 6.000 francs. »

Et Courbet mit dans ces derniers mots toute l'ampleur de sa voix.

Je me rendis donc à son désir.

J'arrivai à la Tour de Peilz le 22 décembre; je le trouvai beaucoup plus mal que je ne le croyais et qu'il ne le croyait lui-même. Il était au lit. Il ne se levait que rarement. Quelquefois, quand la fatigue du lit était trop forte, on le portait sur un canapé, et il s'y étendait, très accablé par son mal.

Son vieux docteur de Vevey lui avait fait l'avant veille une ponction, la croyant urgente. Cette ponction avait déterminé 18 à 20 litres de liquide; l'ouverture faite par le trocart s'était mal fermée; l'écoulement avait continué à se produire. Courbet baignait littéralement dans le liquide ascitique, malgré un épongement presque continuel. Il me dit que le ventre avant l'opération mesurait 1 mètre 50.



Cliché de Franche-Comté et Monts-Jura

Maison natale de Courbet, à Ornans.

Courbet avait subi antérieurement une première ponction de son ami, le docteur Blondon de Besançon, un des premiers praticiens de sa ville natale.

Je constatai qu'elle avait été faite à 5 centimètres au-dessus de l'épine iliaque gauche.

J'examinai très attentivement le malade. Je trouvai le foie plus petit qu'à l'état normal. De plus, le visage avait une teinte plombée; ses urines étaient rares et d'une couleur rouge foncée due à un excès d'urates : je ne doutai plus que Courbet ne fut atteint d'une cirrhose du foie. Puis je tâtai le ventre, très ramolli par suite de la seconde ponction, et touchai une grosseur considérable dans l'hypocondre gauche, m'indiquant un kyste de la rate.

Courbet me sembla perdu.

Je lui conseillai de vouloir bien m'adjoindre le docteur Péan, l'ami et le successeur de Nélaton; Courbet s'y refusa.

Courbet avait une idée qui ne le quittait pas : c'était de prendre des bains dans le lac qu'il avait sous ses fenêtres. — Ah ! me disait-il, si je pouvais m'étendre dans les eaux du lac, je serais sauvé.

Il y avait alors une mélancolie indéfinissable dans ses yeux. Il se tournait vers le coin du ciel qui se voyait à travers les carreaux des fenêtres et une songerie semblait l'occuper tout entier. Il en sortait pour me parler de son amour pour l'eau, pour le lac.

— Figurez-vous, mon cher docteur, me disait-il, que quand j'y suis, j'y resterais des heures, regardant le ciel au-dessus de moi, à faire la planche. Je suis comme un poisson dans l'eau.

Il éprouvait une grande joie et comme une détente de toute sa personne malade à prendre des bains. Deux hommes le portaient alors jusqu'à sa baignoire, et il y demeurait au point de s'affaiblir complètement. Il fallait employer la persuasion, parlementer longuement pour le décider à sortir.

— Non, non, disait-il en regardant les personnes qui le soignaient, de cet œil très doux qu'il avait pour ses amis, laissez-moi.

Et il demandait sans cesse qu'on lui épongeât le front à l'eau froide, répétant toujours : — Oh ! que je suis bien !



GUSTAVE COURBET

Cliché de Franche-Comté et Monts-Jura
Portrait-charge de Courbet

Ce qui avait aggravé sensiblement l'état du malade, c'était le traitement dont il est parlé dans l'extrait de lettre rapporté plus haut.

Chaux-de-Fonds est un village perdu dans les hauteurs, où il n'y a que de la neige et des horlogers. Il était parti pour cette solitude, confiant dans la renommée d'un empirique italien qui guérissait, disait-on, les maladies du genre de la sienne au moyen de bains et de drastiques.

Il resta là-bas un mois. M[me] Ordinaire, la femme de l'ancien député et préfet du Doubs pendant le siège, alla lui faire visite. C'est elle qui lui conseilla de revenir.

Il avait maigri, sans toutefois rien perdre de son obésité, et il n'avait gagné aux bains de transpiration que de perdre sa force musculaire. Il était désespéré. Il revint à la Tour de Peilz. C'est alors qu'il se laissa faire par les docteurs Blondon et Farvagnie, la ponction dont il parle dans sa lettre.

Ceci se passait un mois et demi avant sa mort.

Je vous ai dit quel avait été le résultat de la dernière ponction.

Courbet, cela est incontestable, avait aidé à son mal par des absorptions effrénées de boisson. Sur la fin, il buvait encore à peu près deux litres de liquide par jour et ne rendait qu'un demi-litre dans ses urines (rouge-acajou indiquant bien la vraie maladie). Mais antérieurement il lui arrivait de boire jusqu'à douze litres par jour. C'était malheureusement de ce vin qui fait tant de veuves dans le pays, et Courbet avait imaginé d'y mêler du lait, suivant une coutume des paysans, ce qui lui donna deux jours après mon arrivée, une très forte indigestion.

Les habitant de la Tour de Peilz se souviendront toujours de ce noctambule attardé dans les cafés et qui ne pouvait se décider à rentrer chez lui. Ces mêmes habitants m'ont affirmé que Courbet cherchait à étouffer un chagrin. Je sais, mon cher ami, combien mes paroles doivent être mesurées, venant d'une des dernières personnes qu'aient vues le peintre, de celle qui était présente à ses derniers moments. Eh bien ! sur ma conscience, les habitants de la Tour de Peilz avaient raison.

Courbet était torturé par une pensée ; c'est qu'on pût l'appeler communard. Il se prétendait calomnié par les journaux. La qualification de déboulonneur le mettait

en rage. Il ne parlait jamais de politique et avait horreur qu'on en parlât devant lui. Peut-être une douleur plus vive s'ajoutait-elle à ce chagrin. Courbet avait eu le malheur de perdre un fils qu'il adorait et dans lequel il avait mis ses consolations.

Ce fils mourut à l'âge de vingt ans.

Il l'avait eu d'une femme qu'il avait connue au beau temps de l'amour et de la jeunesse — alors que tout lui souriait et que le bonheur éclairait le chemin devant lui.

C'est une histoire douloureuse et charmante. Une dame était venue poser pour son portrait dans l'atelier du jeune maître. Il avait alors vingt-huit ans. Bientôt l'amour se mit de la partie et un beau jour la dame tomba chez Courbet, le suppliant de la garder :

— J'ai quitté mon mari, lui dit-elle, et je veux être maintenant tout à toi.

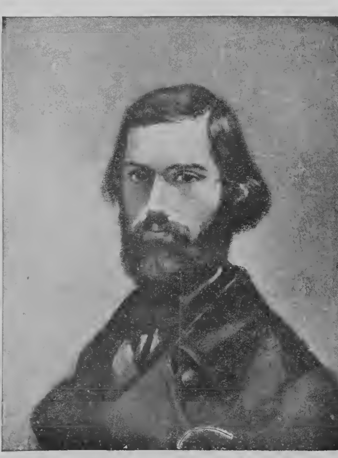
Ils vécurent ensemble, et un enfant fut le gage de cette union. Le mari mort, Courbet, m'a-t-on dit, reconnut l'enfant. Quoiqu'il en soit, ce garçon, ce fils, fut un des plus grands bonheurs de sa vie. Il l'aimait d'une tendresse sans bornes, et quand il le perdit, huit mois après avoir perdu la femme qui le lui avait donné, il se sentit frappé dans les profondeurs mêmes de son être.

Le jeune homme s'occupait de littérature; il avait publié quelques articles bien pensés.

Chose bizarre, il ne semble pas que Courbet ait jamais fait le portrait de ce fils bien-aimé.

Je dis ce que je sais, pas autre chose, et je vous le dis, parce qu'il était bon d'expliquer cette passion de la boisson et du noctambulisme qui a été une des causes de la mort de ce pauvre homme de génie.

Je tiens l'histoire de M. Pata, qui fut l'élève et l'ami de Courbet et à qui ce dernier l'avait contée lui-même, dans une heure de nostalgie. Courbet, vous le savez par les journaux, habitait à la Tour de Peilz, faubourg de Vevey, une assez vaste maison, appelée *Bon Port*.



Courbet. Portrait de Jules Vallès
D'après Ch. Léger : Courbet.
(Maîtres anciens et modernes. Editions Nilsson)

Ce nom lui venait de son voisinage avec la partie du lac où les pêcheurs, chassés par le gros temps, cherchaient un refuge.

Bon Port était primitivement un café, et le jardin qui s'étendait le long des fenêtres du rez-de-chaussée était encore garni de ses tables.

La maison se composait d'un rez-de-chaussée de plusieurs pièces et d'un étage où Courbet avait installé son atelier et sa galerie de tableaux. La chambre à coucher était au rez-de-chaussée et communiquait par un escalier de quelques marches avec un petit corps de bâtiment, bâti contre la maison du côté du lac et où l'ami de Courbet, M. Morel, avait son atelier.

Peu de meubles. Le maître n'avait autour de lui que le strict nécessaire. La chambre à coucher était garnie d'un poêle en faïence blanche, près duquel se trouvait un canapé, d'une console placée entre les fenêtres et d'un lit en fer. On mettait sécher les linges sur le poêle. Courbet n'en avait que très peu, et celui qu'on lui enlevait lui servait aussitôt qu'il était sec. Détail assez triste, le lit n'avait qu'un seul matelas.

Un moulage en plâtre était posé au-dessus du poêle. C'est le moulage d'une statue de la *Liberté* que Courbet avait fait pour la place de la Tour de Peilz. La statue est en bronze, d'un mouvement général très admiré, et couronne une fontaine. Elle regarde la France et porte cette inscription : Hommage à l'hospitalité !

Courbet se croyait aussi grand sculpteur que grand peintre.

Il avait exécuté un médaillon d'un sentiment très tendre et dont il m'a parlé plus d'une fois.

Ce médaillon renfermait une tête de femme, aux lignes délicates et pourtant finement modelées, sur le front de laquelle se penchait une mouette, les ailes ouvertes et le cou abaissé dans l'attitude de la confidence

— J'ai fait cela pour un de mes amis de Vevey, me dit-il. J'ai voulu faire la dame en contemplation et cette mouette est la mouette du lac. Elle vient lui communiquer ses pensées.

Courbet avait intitulé ce médaillon : *La Dame du Lac*.

En réalité, cette figure était destinée à symboliser l'exil et la mouette qui se pose sur son front lui parle de la patrie absente.

Courbet aimait à montrer sa galerie. Elle renfermait cent cinquante tableaux environ et parmi ces tableaux il y en avait de fort beaux. J'ai noté surtout :

Un tableau représentant Courbet avec une expression désespérée et qu'il avait intitulé pour cette raison *Désespoir*. Cette peinture, faite en 1845, avait été exposée à Genève l'an dernier.

Un tableau représentant une *Anglaise aux cheveux d'or* se mirant dans un miroir.

Rochefort avait voulu l'acheter, au prix de 5.000 francs, mais le peintre le lui avait refusé. Comme Rochefort insistait, Courbet avait décroché une adorable plage et la lui avait gracieusement offerte en lui disant : — A-t-on vu ce Rochefort ! Il veut m'acheter tout ce que j'ai de bon. Emportez celle-là, et ne me parlez plus de m'acheter rien du tout. Cette marine est dans le salon de Rochefort, à Genève, et il est heureux de la montrer aux personnes qui viennent le visiter.

Le Curé et le Moribond, dont on a beaucoup parlé.

Les Demoiselles de la Seine, s'embrassant sous les arbres à Bougival.

Un *Portrait de Rochefort* d'un beau modelé, mais exagéré au point de vue de l'anatomie générale de la tête. C'est le portrait au sujet duquel Courbet s'écriait :

— Cet animal là n'a qu'une belle chose : c'est sa mâchoire. Il a des dents de cheval !

Un *Portrait de son père*, de tous points et de l'avis de tous, admirable.

L'Espagnole à la mantille, portrait d'une grande finesse. Le *Portrait du peintre et de sa maîtresse*. Il a 25 ans alors. Il s'est peint regardant sa bien-aimée tendrement et lui serrant la main.

Puis plusieurs *Baigneuses*.

Une copie, d'après la *Hille Bobbe* de Frans Hals.

Courbet aimait à raconter au sujet de cette copie, qu'ayant obtenu la permission de copier le tableau, il avait mis un jour dans le cadre de la *Hille Bobbe*, sa copie au lieu de l'original :

— Je l'y laissai plusieurs jours, terminait-il, et personne ne s'en aperçut.

Il y avait un assez grand nombre de paysages d'Ornans, du Doubs et du Lac de Genève, entre autres un très beau morceau, *Les Rochers d'Ornans*. Une vue du château Chillon n'avait pu être terminée ; elle avait

Cliché de L'Amour de l'Art

Courbet. — Le Blessé

été achetée pour le Musée de Besançon. Son magnifique tableau des *Saules dans la Vallée*, était à Paris, chez M. O'Douar.

Quant à ses grandes toiles, l'*Enterrement à Ornans* et le *Retour de la Conférence*, elles n'étaient pas chez lui, comme on l'a dit. Il les avait confiées à un ami qui les garde roulées.

Courbet était grand amateur de toiles anciennes, mais il ne m'a pas paru que ses connaissances fussent à la hauteur de sa passion et de son talent.

Il avait acheté à Genève, au prix de 8.000 francs, un tableau représentant une magicienne dansant au milieu d'un cercle et entourée de visions. Cela était peint sur un panneau parqueté et avait 3 mètres de hauteur.

Courbet attribuait la peinture à Watteau. Il en voulait 200.000 francs.

Courbet n'a pas, que je sache, laissé de testament; mais il existe un relevé exact des tableaux et des esquisses qui composaient sa galerie. Ce relevé a été dressé deux mois avant le décès du peintre, par un notaire de la Tour de Peilz, sur la demande de la sœur de Courbet, Mlle Juliette, et de ses amis M. et Mme Morel, qui avaient voulu ainsi calmer les inquiétudes de Courbet, très amoureux de ses tableaux et craignant toujours qu'on ne vint les lui enlever.



Courbet. [illegible] L'aumône d'un mendiant à Ornans.
D'après [illegible] Courbet
(Maîtres anciens et modernes. Éditions Nilson.)

Il avait un fervent désir, dont il m'a fait part à moi-même: c'était de léguer à la ville de Paris ses principales toiles.

L'atelier de Courbet était des plus simples. Aucun ornement. De mauvais chevalets; quelques tabourets pour s'asseoir.

Il peignait avec de la couleur achetée chez le droguiste, très commune et peu coûteuse. Cela était sur la cheminée dans des pots.

Il se moquait des peintres qui se ruinent en couleurs fines.

— C'est dans le doigt qu'est la finesse, disait-il.

Il était très beau dans le feu de son métier; sa main avait des élégances extraordinaires.

Il me raconta qu'un jour une dame était venue le trouver et lui avait demandé ce qu'il faisait pour peindre si beau.

— Je cherche mon ton, lui avait-il répondu; c'est bien simple.

La dame avait demandé alors à travailler avec lui; mais elle n'avait fait rien que vaille; et comme elle s'en étonnait:

— Madame, vous n'avez pas l'œil, avait-il répondu. Tout est dans l'œil. Quand j'ai mon ton, ma toile est faite.

Tous les habitants de l'endroit vous diront que Courbet était bon et généreux. Les exilés étaient chez lui comme chez eux. Nul ne frappait en vain à sa porte: il était bienveillant pour tout le monde. Courbet, assez économe de sa nature, ne regardait ni à l'argent, ni au temps, ni à sa peinture, quand il s'agissait d'aider. Il secourait toutes les infortunes. Il avait offert des tableaux pour les inondés de France, il y a deux ans, puis pour les grêlés de Genêve et il envoyait de ses œuvres pour toutes les quêtes de bienfaisance.

J'ai su qu'il avait été souvent la dupe des gens qui se présentaient à lui. Il était naturellement confiant et ne savait résister au plaisir d'être loué.

Un jour, c'est un Italien qui lui offre à boire au café; on boit des vins fins et le moment venu de payer, l'Italien déclare qu'il a perdu son porte-monnaie

et lui emprunte trois louis pour payer la dépense.

Une autre fois, une dame marseillaise vient à la Tour de Peilz pour le voir. On lui dit que le peintre est au café, et en effet, Courbet y était avec des amis et jouait aux dominos.

— Moûssu Courbet, lui dit-elle aussitôt, ze vois que vous êtes aussi bel homme que vous êtes grand peintre. Et vous zouez aux dominos, moussu Courbet ?

— Comme vous voyez, madame, et j'y suis même d'une belle force.

La dame finit par lui offrir de faire avec elle une partie, et elle proposa un enjeu de 300 fr. Comme Courbet se récriait, elle lui dit :

— Ze paierai, moussu Courbet, si ze perds, mais si vous perdez, ze ne veux pas d'argent, non pas d'argent, moussu Courbet, mais un petit zouvenir de vous, le portrait de mon petit chien que z'aime beaucoup et que voilà.

Courbet. La Femme au Perroquet.
D'après Ch. Léger : Courbet
(Maîtres anciens et modernes. Librairie Nilsson)

La dame avait sous le bras un bichon.

Courbet, de guerre lasse, accepta et perdit : la dame avait un compère.

Le lendemain, Courbet était à son atelier. On frappe. Il ouvre. C'était la dame avec son bichon.

— Ze viens, Moussu Courbet, ze suis pressée. Ze pars tout à l'heure et comme vous êtes avant tout un homme de grand honneur...

Courbet peignit le petit chien. La dame emporta la peinture toute fraîche et... l'alla vendre à Genève 800 francs.

C'est Courbet lui-même qui me conta cette histoire. Il racontait très finement et y prenait plaisir. Il aimait les histoires gauloises. Son accent franc-comtois donnait du mordant à sa parole ; il imitait à s'y méprendre les patois français.

Il avait la voix forte, agréable à l'ouïe, le parler doux et sonore, la brièveté militaire par moments ; mais ce qu'il disait était toujours marqué d'une grande bonhomie. Il chantait avec sentiment ; deux mois avant sa mort il avait chanté un Noël avec sa sœur Juliette.

Courbet vivait sans domestique à *Bon Port*, d'une vie presque rustique. Il était très simple et prévenant pour les personnes qu'il recevait ; une fois, il poussa la bonté jusqu'à cirer les bottes d'un ami qui logeait chez lui.

Heureusement, une providence veillait sur le peintre et jamais je n'ai vu de dévouement plus absolu. M. et Mme Morel, réfugiés, ont entouré l'exil de Courbet d'une tendresse vigilante comme celle d'un père et d'une sœur. Des nuits entières, cette excellente femme est demeurée assise à son chevet, épiant ses moindres désirs, et M. Morel, de son côté, s'occupait de ses affaires, gérait sa petite fortune avec une complaisance rare. Courbet était très sensible à leur bonté ; il était ému en parlant d'eux. Ces bonnes gens n'ont pas cessé un instant d'être ses fidèles et loyaux amis ; jusque par delà sa mort, ils l'ont aimé avec une tendresse dont on ne peut leur être trop reconnaissant.

Courbet aimait à parler de la nature, de ses paysages, de sa peinture. Il m'a souvent répété que son bonheur était de demeurer de longues heures en contemplation devant les montagnes du lac ou de suivre le vol des mouettes à perte de vue.

Il ne peignait plus depuis un mois. Sa main, souple et fine, était demeurée belle. Comme toutes les mains des grands peintres, elle aurait du être moulée. On garderait ainsi quelque chose de leur génie, car la main est pour eux l'instrument direct de leur cerveau.

Courbet a peint plusieurs fois, sur la fin de sa vie, la *Tour de Peilz*. Les Anglais amateurs lui commandaient aussi des vues du château Chillon, ce manoir féodal, dernier vestige de la puissance des ducs de Savoie.

Courbet travaillait très vite, sa vieille pipe toujours à la bouche. Il mettait trois ou quatre heures au plus à ce qu'il appelait ses « morceaux de peinture. » Il demeurait d'abord comme embarrassé, cherchait le ton sur sa palette, et, le ton trouvé, il l'étendait au couteau et terminait rapidement son travail. Il maniait si extraordinairement son couteau préparé par lui-

même, que je l'ai vu une fois exécuter à la pointe de la lame la silhouette ténue d'un paratonnerre.

Courbet a laissé peu d'élèves; mais je dois cependant citer parmi les plus distingués MM. Chérubin-Pata, Marcel Ordinaire et Slom. Sa peinture était peu goûtée à Genève. Cela se comprend quand, comme moi, on a vu le musée de cette ville encombré de Calame que les Génevois admirent très fort pour leur fini.

J'ai perdu un peu de vue, à travers toutes ces notes, l'état de la maladie du grand peintre. J'y reviens, mais pour constater l'irrémédiable approche de la mort. En effet, Courbet n'était plus qu'un corps dont les forces se retiraient chaque jour. L'œil était devenu hagard et la parole chancelante; il fallait lui répéter les paroles prononcées devant lui, et dès le 28 un hoquet l'avait pris, revenant de moment en moment. Un réfugié comme lui, M. Edgard Monteil, homme de lettres, qui lui était fort dévoué, venait le voir chaque jour.

Rochefort aussi était de ses amis. Il s'était même mis en route pour lui faire visite, mais un train manqué mit un retard dans son arrivée, et quand il débarqua à *Bon Port,* Courbet n'était plus.

Cliché de FRANCHE-COMTÉ ET MONTS-JURA.
Courbet peignant dans le parc du séminaire d'Ornans.

Voyant ses forces diminuer d'heure en heure, je crus devoir prévenir immédiatement les parents.

Le père arriva le surlendemain, c'était un vieillard de 82 ans, d'une constitution robuste et d'un tempérament sanguin et énergique comme le fils auquel il avait donné le jour.

Il trouva l'artiste assis et très faible.

— Tiens! Gustave, dit-il, je t'apporte un petit cadeau. C'est une lanterne sourde de chez nous.

Et il adjoignit une livre de tabac français.

Cela fit sourire Courbet.

Son père demeura auprès de lui et la journée s'acheva assez bien. Mais il me fit appeler à l'entrée de la nuit. Courbet avait déjà le facies hippocratique: le docteur Farvagnie qui venait le voir tous les jours, l'avait remarqué comme moi. Il m'expliqua qu'il avait ressenti un déchirement dans le flanc gauche, avec douleur atroce dans le bas-ventre: c'était probablement une déchirure du kyste de la rate que j'avais constaté.

Il me dit alors ce mot malheureusement trop juste:

—Je pense que je ne passerai pas la nuit.

Et il répéta le propos à l'homme de garde qui veillait près de lui.

Je lui posai des cataplasmes laudanisés, mais cela ne fut pas suffisant pour le calmer.

Il me supplia de lui faire une injection sous-cutanée dans la partie douloureuse. Il avait en ce moment l'œil caverneux, la bouche sèche et fuligineuse. Le hoquet continuait. Une demi-heure environ après l'injection de morphine, il s'endormit. Il était alors 8 heures du soir environ.

Courbet se réveilla vers 10 heures et demeura quelque temps dans une sorte de somnolence. Il dit quelques mots, puis perdit connaissance.

L'agonie commença vers les 5 heures du matin et dura un peu plus d'une heure.

Courbet mourut à 6 h. 30.

Ce fut pour la France un grand peintre de moins. Pour ceux qui l'avaient aimé, c'était un cœur excellent, une nature affectueuse et bonhomme que la mort venait de leur enlever.

Je tâchai d'obtenir qu'on moulât le visage.

— Ce n'est pas la peine, me répondit le vieux père. Il y a assez de portraits à la maison.

Je n'oublierai jamais ce brave homme, répétant, au milieu de sa douleur, qu'il avait un moulin près d'Ornans et que Gustave devait être enterré dans le moulin.

— Il sera là près de moi, disait-il.

Ce vœu touchant n'a pu être réalisé: Courbet repose à la *Tour de Peilz,* dans ce lieu de son exil.

Voilà, mon cher ami, des faits précis qui peut-être pourront vous servir. Un désir du grand peintre qui n'est plus m'a fait devenir le témoin de quelques particularités qui le concernent. Je vous les ai racontées telles que je les ai vues. Puis la mort est venue et, bien qu'éloigné, j'ai pensé à la France, que je représentais, sans l'avoir voulu, à ce chevet de moribond, et qui perdait en Courbet une de ses plus grandes illustrations.

Bien à vous.

Dr PAUL COLLIN.

IMP. DE COMPIÈGNE, 1927.

N° 11 — Le Numéro : 1 fr. — 1927

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Écoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03
Abont : France : 12 fr. - Étranger : 18 fr.

RÉDACTION
Docteur MAURICE GENTY



Fig. 1. — Frontispice de l'Hortus Sanitatis.

LES BESTIAIRES

d'après le Physiologus *de Saint-Ambroise et les* Ouvrages médicaux *des XVe et XVIe siècles*

Sous le nom de BESTIAIRES, on désigne ordinairement des sortes d'Histoires naturelles, décrivant plus ou moins fidèlement la vie des animaux, leurs mœurs, leur constitution physique, et leur aspect parfois des plus fantastiques.

Ces ouvrages sont en vers ou en prose. Composés au Moyen Age, à une époque où la légende se substituait, le plus souvent, à l'histoire vécue, ils sont allégoriques et incarnent, en tel représentant de la race animale, le symbole des vices ou des vertus de l'homme. Comme certains bas-reliefs ou vitraux de nos cathédrales, ils invoquent les coutumes ou l'esprit des bêtes, dans un but moralisateur.

C'est ce que précise d'une manière très évidente Pierre le Picard, l'auteur de la traduction en prose française du PHYSIOLOGUS de Saint Ambroise, traduction « du latin faite avec grand cure (soin) par le commandement de l'evesque Philipon Cuers » (Philippe de Dreux, petit-fils de Louis le Gros, Evêque de Beauvais). « Chi (ici) commence, dit-il, li livres, c'on apèle Bestiaire. Et por ce est il apelés ainsi, qu'il parole (parle) des natures des bêtes ; car totes les Créatures que Dex (Dieu) cria en terre créa il por home, et por prendre essample et de foi en elles et de créance. »



Fig. 2 et [illegible] — Moine Marin et Femme-Chienne (Conrad de Megenberg.)

Dans la littérature, les deux Bestiaires les plus connus sont le Bestiaire d'Amour de Richard de Fournival (Chancelier de l'Eglise d'Amiens), et le Bestiaire divin de Guillaume (Clerc de Normandie).

Nous avons pensé qu'il pourrait être intéressant de rechercher dans les ouvrages médicaux du Moyen Age et des siècles qui l'ont suivi, s'il existe ces mêmes allégories symboliques.

Les matériaux de notre étude actuelle nous ont été fournis :

1° Par le PHYSIOLOGUS DE SAINT AMBROISE, qui aurait vécu au IVe siècle. Cet ouvrage manuscrit fut d'abord traduit en allemand au XIe siècle. Ce fut ensuite Philippe de Thaun, trouvère normand, qui le fit connaître en France, au commencement du XIIe siècle. Cependant ce ne fut que cent ans plus tard, que Pierre le Picard le traduisit et le commenta en prose du Beauvoisis, en même temps qu'un autre trouvère, Guillaume le Normand, en donnait une traduction en vers.

2° Par l'ouvrage de Conrad de Megenberg, DAS REGISTER DES BUCHS DER NATUR, édité en 1482, à Augsbourg.

3° Par le HORTUS SANITATIS, imprimé à Strasbourg, en mars 1536, par MATHIA APIARIO ; cet ouvrage



Fig. 4. — Céphos (Hort. San).



Fig. 5. — Onocenthaurus (Hort. San.)



Fig. 6. — Pilosus (Hort. San.).

n'étant qu'une réédition (expurgée des fables et des légendes) du GRAND HORTUS SANITATIS, imprimé à Mayence en 1491, par Jacques Meydenbach, et dont l'auteur serait Bernard de Breydenbach ou Jean de Cuba.

Parmi les animaux décrits ou figurés dans ces ouvrages, on trouve quelques types monstrueux représentés dans des gravures sur bois, parfois assez originales. On peut les grouper en deux catégories :

1° DES ÊTRES A CORPS HUMAIN ET A TÊTE ANIMALE ;

2° DES ÊTRES A CORPS ANIMAL ET A TÊTE HUMAINE.

LES ÊTRES A CORPS HUMAIN ET A TÊTE ANIMALE sont les moins communs. Dans le frontispice de l'Hortus Sanitatis (fig. 1), nous en trouvons quelques types rappelant le chien, le loup ou le bouc.

Dans le texte du même ouvrage sont mentionnés :

Le CÉPHOS (fig. 4). C'est un quadrupède venu de l'Ethiopie et bien connu à Rome au temps de César. Tête de carnassier, aux dents puissantes : corps et membres humains avec mains et pieds.

L'ONOCENTHAURUS (fig. 5). Tête d'âne, d'une laideur horrible. Corps humain ; ses mains sont habiles à tout travail. Il émet un son comme s'il allait parler, mais ses lèvres malhabiles ne peuvent donner la voix humaine. Il jette des morceaux de bois ou des pierres à ceux qui le poursuivent. D'après Adellinus, il viendrait de Babylone et serait le résultat de croisements accidentels et *adultérins*.

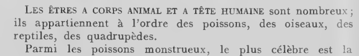
Le PILOSUS (fig. 6) est un type mixte qui sert de passage aux deux catégories mentionnées. Il a une tête et un tronc humain, et les membres inférieurs d'une chèvre. Son front est orné de cornes (voir aussi fig. 1). C'est Hieronymus qui le premier le décrit dans la vie de Paul l'Ermite. Il aurait été capturé en Orient et envoyé à Alexandrie.



Fig 7 et 8. — Sirènes. (Conrad de Megenberg.)

LES ÊTRES A CORPS ANIMAL ET A TÊTE HUMAINE sont nombreux ; ils appartiennent à l'ordre des poissons, des oiseaux, des reptiles, des quadrupèdes.

Parmi les poissons monstrueux, le plus célèbre est la SIRÈNE (fig. 7, 8 et 9).



Les SIRÈNES, d'après le Physiologus, sont des animaux mortels ; de la tête à l'ombilic, elles ont l'aspect d'une femme de taille moyenne, mais leur visage est effrayant ; la tête porte des cheveux longs et hérissés. On les voit souvent portant dans les bras leurs enfants qu'elles allaitent avec les grosses mamelles qu'elles ont sur la poitrine. L'extrémité inférieure du corps est celle d'un poisson. Selon Isidore ce ne sont pas des bêtes, mais d'anciennes Courtisanes réduites à la dernière des misères.

On sait qu'elles charment et attirent les marins par leur chant, et qu'elles les déchirent de leurs ongles quand ils sont endormis.

Guillaume le Normand nous dit que :

« La sereine qui si ben chante
« Que par son chant les genz enchante,
« Done essample à cels chastier (à ceux [corriger)
« Que par cest mond doivent nagier. »

Cette sirène, pour lui, représente le malheur :

« Que tant nus fet plonger ès vices
« Qu'il nous enclot dedenz ses lices. »

Aussi tout homme doit-il rester chaste et fermer ses oreilles pour

« Qu'il n'oie dire ne parler
« Chose qui en péché le maint. »

Le chant de la sirène représente tous les vices énumérés complaisamment par le trouvère :

« Nus que par ce monde passons,
« Sumes décéuz par tel son ;
« Par veine glorie, par délit
« De ceo monde qui nus oscit
« Quant le délit avons amors,
« La luxure, l'aise del cors,
« La glotonie et la iveresce,
« Les sept déliz et la richesse,


Fig. 9. — Sirène (Hort. San.).


Fig. 10. — Plataniste (Hort. San.).


Fig. 11. — Moine Marin (Hort. San.).

« Les palefreis, les chivals gras,
« La noblesse des riches dras. »

On représente aussi la sirène sous forme d'une femme-oiseau jouant d'une sorte de guitare, par exemple dans le Manuscrit du Physiologus déposé à la Bibliothèque Royale de Bruxelles.

Pierre le Picard qui mentionne diverses sortes de Sirènes déclare qu'elles « chantent totes III, les unes en buisines (trompette) et les autres en herpes (harpes) et d'autres en droite vois (simple chant) ».

Pour lui, « les sereines senefient les femmes qui atraient les homes par lor blandissemens (caresses) et par lor déchévemens (tromperies) à els, de lor paroles; que èles les mainent à poverté et à mort. Les èles de la sereine, ce est l'amor de la feme que tost va et vient. »

Parmi les autres monstres marins citons :

Les Platanistes (fig. 10) qui nés dans le Gange se rendent ensuite dans la mer. Ils ont le rostre et la queue du dauphin. Leurs deux bras ont tant de force qu'ils attaquent les éléphants qui entrent dans l'eau et leur arrachent la trompe.

Le Moine marin (fig. 2 et 11). La tête ressemble à celle d'un moine récemment rasé; le reste du corps est identique à celui d'un poisson. Il se joue sur les eaux près du rivage, attire les curieux et s'il en saisit un, il l'entraîne au fond de l'eau et se rassasie de sa chair.

La Baleine (fig. 12) qui a un tronc de femme avec des bras, et le reste du corps d'un poisson.

Les Néréides (fig. 13) dont le corps est entièrement recouvert de poils hérissés. Ils ont l'apparence humaine et sont susceptibles d'émettre des plaintes et des gémissements en certains cas.

Les Dauphins (fig. 14) qu'on surnomme les frères des hommes, parce qu'ils ont, dit-on, des mœurs semblables. Ils peuvent gémir. Ils ont une olfaction très développée; ils dorment sur les eaux et pourraient vivre jusqu'à 140 ans. Ils ont des seins qui leur servent à nourrir leurs petits. Selon le Physiologus, ils ont des yeux dans le dos; ce qui a fait dire qu'ils tournent les yeux vers le ciel et la bouche vers la terre. Ils pleurent quand ils sont capturés.

Parmi les oiseaux monstrueux figurent les Harpies. Ce sont, d'après le Hortus, des oiseaux à visage humain avec des serres puissantes (fig. 15). Mais Pierre le Picard nous en fait un tableau plus compliqué :

Ele a semblant à home et chevels (cheval); et si (aussi) à cors de lion et èles de serpent et coe (queue) de ceval » (fig. 16 d'après le Register des buchs der Natur). C'est une


Fig. 12. Baleine (Hort. San.).


Fig. 13. — Néreides (Hort. San.).

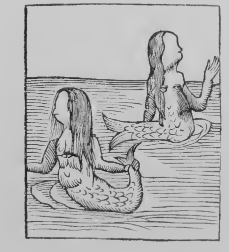

Fig. 14. Dauphin (Hort. San.)





Fig. 15. — Harpie (Hort. San.)



Fig. 16. — Harpie (Conrad de Megenberg.)



Fig. 17. — Draconcopèdes (Hort. San.)

bête cruelle qui tue le premier homme qu'elle rencontre, et qui ensuite se regardant en l'eau et voyant son visage humain, pousse des cris déchirants.

Le DRACONCOPEDES (fig. 17) est un grand serpent très puissant; il appartient à l'espèce qui sut tromper notre arrière-grand'mère Eve et à ce titre il est diabolique, en dépit de l'aspect virginal de son visage humain.

Le MARICOMORION (fig. 18) est une bête d'Orient, qu'on rencontre rarement. Le visage est celui d'un homme, mais la bouche possède trois rangées de puissantes dents. Il a l'aspect d'un lion ayant une queue de scorpion. Il imite la voix humaine, mais son cri de guerre retentit comme un fracas. Agile comme un cerf, il mange l'homme.



Fig. 18. — Maricomorion (Hort. San.).



Fig. 19. — Mumunet (Hort. San.).



Fig. 20. — Chilon (Hort. San.).

Le MUMUNET ou MAMONET (fig. 19) est une sorte de petit singe à dos brun, à ventre blanc; son cou est aussi gros que la tête, c'est pourquoi on ne peut l'attacher comme les autres animaux, par le cou, mais seulement par le ventre. Il aurait un visage d'apparence humaine, mais de teinte noire. Il a une haine implacable pour les singes et leur fait fréquemment la guerre.

Le CHILON (fig. 20) est un quadrupède qui a une tête de femme, et dont le corps présente des écailles. Il a l'avantage d'être toujours jeune, de rester robuste même dans l'âge avancé et de se nourrir seulement d'humidité.

Dans l'HORTUS SANITATIS que nous avons traduit, toutes les légendes animales mystiques ont été supprimées, alors qu'elles figuraient dans ce qu'on a appelé d'abord le GRAND HORTUS SANITATIS, qui devait les tenir lui-même d'un Physiologus. Le but de ces ouvrages est toujours moral et a en vue l'amendement de l'homme, qui doit fuir tous les péchés pour assurer et son salut et sa santé, ou comme on disait alors la santé de son âme et celle de son corps.

En voici un typique exemple donné par Guillaume le Normand à propos de l'Antula (Antilope?) :

Ha pur Deu (pour Dieu), hom, garde toi
Qui en Deu as créance (croyance) et foi.
Fui homicide, fui luxure,
Renie orguel, guerpis (repousse) usure,
Laissez avoistre (adultère), fui yveresce,
Et envie qui l'alme blesce...
Ne semblez pas la beste mue
Qui del boisson (buisson) ne se remue
Devant (avant) qu'èle i est entreprise (arrêtée);
Si ceste essample as ben aprise
Et solunc ces volez ovrer (retenir),
Grant ben i poiras recovrer (retrouver).

Docteur P. BUSQUET.
Bibliothécaire de l'Académie de Médecine.

LA THÉRAPEUTIQUE vue par Joseph HÉMARD

Parmi les livres immortels dont Joseph Hémard s'est fait le commentateur prestigieux, il en était déjà de particulièrement intéressants pour le médecin, comme *Le Malade imaginaire, Monsieur de Pourceaugnac,* où



l'artiste avait, dit le Pr Roger, « su respecter la bouffonnerie du texte tout en respectant la philosophie de l'œuvre ». Or, voici que Joseph Hémard vient de pénétrer une fois de plus dans le domaine de la médecine en agrémentant un Formulaire magistral de dessins coloriés au pochoir (publié chez René Kieffer à 850 exemplaires).

Les reproductions ci-contre, que nous publions avec l'aimable autorisation de M. Kieffer, donneront au



Queue de cerises

lecteur, quoique imparfaites, une idée de cette œuvre nouvelle de Joseph Hémard où, comme dans les précédentes, éclate à chaque pas la fantaisie et l'esprit de l'artiste.





TRINITRINE

Au pays de Dupuytren

Dupuytren légua, par testament, 50.000 francs au petit village de Pierre-Buffière qui l'avait vu naître; cette somme fut utilisée pour capter une source et ériger une fontaine qu'on dénomma Fontaine Adeline. Les habitants de Pierre-Buffière ont élevé une statue à Dupuytren; elle fut inaugurée le 17 octobre 1869.

La maison natale de Dupuytren existe toujours; l'obligeance du Dr Delhonme me permet d'en donner une photographie et de reproduire l'acte de naissance de Dupuytrein, Dupuytren à partir de 1821 (1).



Portrait de Dupuytren
(D'après N. Legrand et Landouzy : Collections artistiques de la Faculté de Médecine de Paris. Masson, éditeur.)

Acte de naissance de Dupuytren

« Le cinq octobre mille sept cent soixante-dix-sept est né et a été baptisé Guilliaume, fils de Jean-Baptiste DUPUYTREIN et de Marguerite Faure, son épouse, luy avocat en Parlement; parain (sic) a été Guilliaume-Martin de Laubeypie, bourgeois, et mareine (sic) Catherine Echaupre de chez Fringand, tous deux habitants de la ville de Pierre-Buffière, lesquels ont signé avec nous.

Martin de Laubeypie.
Catherine Echaupre.
Martin de Laubeypie, chanoine prémontré, prestre curé.

Extrait des registres de l'État Civil de la ville de Pierre-Buffière.

Note. — Un jugement du Tribunal Civil de Limoges du 7 Mars 1821, et transcrit sur les registres civils de 1821, ordonne que le nom de Dupuytrein sera écrit Dupuytren et son prénom Guillaume. Cette rectification fut faite sur la demande de Dupuytren lui-même.

Les Portraits de Dupuytren

La Faculté de Médecine de Paris possède plusieurs portraits ou bustes de Dupuytren. En voici la nomenclature et la description, d'après Noé Legrand et L. Landouzy (Les Collections artistiques de la Faculté de Médecine de Paris. Inventaire raisonné. 1 vol. in-4° Paris. Masson. 1911).

I. BUSTE. Salle des Thèses n° 1.

Ce buste, par G. Crauck est en marbre. — H. 60 %m. — L. 37 %m. — De face, sans indication de vêtements, avec une légère inclinaison de tête à droite. Figure ronde aux traits réguliers, un peu plus grande que nature. Sur la face antérieure du buste en hermès, gravé : DUPUYTREN. Sur la face gauche, signé G. Crauck.

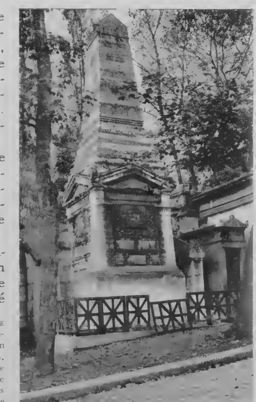
A servi à exécuter le buste en marbre de Dupuytren pour la décoration de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie de Limoges.

Noé Legrand et Landouzy signalent qu'un moulage en plâtre de ce buste avait été placé



Maison natale de Dupuytren, Pierre-Buffière (Haute-Vienne)

(1) Balzac, dans LA MESSE DE L'ATHÉE, qui paraîtra le 3 janvier 1836, c'est-à-dire moins d'un an après la mort de Dupuytren, mettra en scène sous le nom de Desplein, un médecin qu'il appelle « un des plus grands chirurgiens français ». Les desinences de Desplein et de Dupuytrein méritent d'être rapprochées.



Monument de Dupuytren au Cimetière de l'Est

à l'Ecole pratique, à l'entrée de la clinique de laryngologie.

II. PORTRAITS.

1°. Figure. Fait partie d'une suite de six figures peintes par A. Delbecke, imitant de grands médaillons en relief ou des bustes, sur toile à fond jaune. — H. 1 m. — L. 80 m/m. Cette suite figure au Musée Dupuytren.

2° Portrait à mi-corps. Toile. — H. hors cadre, 1 mètre. — L. 81 m/m.

Vêtu d'un habit vert orné de deux décorations, l'illustre chirurgien debout, de face, la main dans la poche, est accoudé sur le bord d'un édicule où son nom est inscrit Comme fond, un rideau brun rouge relevé à droite et laissant voir un temple à colonnes. En bas, à droite, le nom, la dédicace et le monogramme : Carolo Perdrix. D. M. P. // Amico Amici // M.

Cette toile en mauvais état figure à la Réserve.



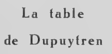
Dupuytren, par Horace Vernet.
(Photographie communiquée par la famille de Dupuytren.)

3° Portrait en buste, non signé. Toile ovale. — H., 64 m/m. — L., 52 m/m.

Figure de face, sur fond vert sombre, la tête légèrment tournée à droite, avec large cravate et jabot blancs, costume noir orné de la Légion d'honneur ; un large ruban de moire, en écharpe sur la poitrine.

Ce portrait, qui se trouve dans le Cabinet de Réflexion, a été légué à la Faculté par testament de M. le Dr Marix, décédé le 6 novembre 1865. Il a été remis à l'Ecole le 15 janvier 1866 par M. Jacquemin, exécuteur testamentaire. Cadre Empire.

Ce portrait non signé, dont nous donnons une photographie, semble n'être qu'une copie assez terne et inexacte du magnifique portrait de Dupuytren exécuté par Horace Vernet et conservé dans la famille de Dupuytren. La reproduction que nous en donnons nous a été aimablement communiquée par les descendants du grand chirurgien.



La table de Dupuytren

Lors de l'occupation de Paris par les Alliés en 1814, un enseigne russe fut logé chez Dupuytren ; les souvenirs qu'il publia (reproduits par A. Chuquet : *L'Année* 1814 p. 153-165. in-8. Paris. 1914), sur son séjour chez le célèbre chirurgien, abondent en anecdotes ; en voici une relative à la table de Dupuytren :

« ...Je fus logé chez M. Dupuytren, le célèbre médecin-chirurgien qui habitait tout près de la mairie de Saint-Germain-l'Auxerrois, au bord de la Seine, en face de la colonnade du Louvre. Son appartement était au premier...

... Le Dr Dupuytren, qui avait une célébrité européenne, était très riche, mais menait un train de vie relativement modeste. Comme un bourgeois aisé, il avait équipage, cocher et trois chevaux, un seul domestique, une bonne et une cuisinière. Ses dîners, où l'on buvait d'excellents vins, étaient toujours très bons ; ils se composaient de quatre plats, servis sans apparat. Il reçut à sa table de hauts personnages et des généraux de notre armée sans rien changer pour cela à son menu ordinaire. Comme je lui demandais pourquoi il ne faisait pas un peu plus de cérémonies, il me répondit : « Je ne suis pas un restaurateur ; s'ils veulent venir chez moi, ils n'ont qu'à manger mon pot-au-feu ».

Deux spécimens de l'Art nègre

M. Georges Hardy, qui a vécu quinze années de sa vie en Afrique, vient de publier sur l'Art nègre un volume (1) où il montre que cet art qui, jusqu'ici, a souvent suscité des admirations béates ou de faciles plaisanteries, est lié profondément à la religion et doit prendre rang parmi les productions les plus curieuses de l'humanité.



Cliché A. Level
Statue de Femme (Soudan)
(Collection A. Level.)
Extrait de l'ART NÈGRE, par Georges Hardy
H. Laurens, éditeur, Paris

La représentation de la forme humaine par cet art est curieuse à étudier. Elle se borne à des indications. « Chez les soudanais par exemple, dit M. Hardy, dans la tête de l'homme, le nez est à peine indiqué, les yeux sont de simples lignes ou des losanges percés d'un trou, la bouche est une balafre brutale, et le menton ou la barbe forment une saillie rectiligne; le cou est un cylindre parfait, comme le torse; les seins pointent comme des obus; le nombril est saillant comme un bouchon sur le ventre d'un tonneau; les membres quand ils sont détachés du tronc, sont grèles et rigides; les mains creusées avec la netteté d'une cuiller. Nulle recherche de mouvement ni d'expression; l'immobilité est de règle ».



Statue de la Maternité (Congo)
(Musée du Trocadéro)
Extrait de l'ART NÈGRE, par Georges Hardy
H. Laurens, éditeur, Paris

(1) L'ART NÈGRE (l'Art animiste des noirs d'Afrique), par Georges Hardy. Un volume in-8°, 24 planches hors-texte. Prix : **15** francs H. Laurens, éditeur, 6, rue de Tournon, Paris.

IMP. DE COMPIÈGNE, 1927

N° 12 | Le Numéro : 1 fr. | 1927

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Ecoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon^t : France : 12 fr. - Étranger : 18 fr.

RÉDACTION
Docteur MAURICE GENTY

Gustave Doré et Charles Robin (1)

On cite beaucoup d'exemples de précoce génie dans des enfants devenus plus tard des hommes supérieurs ; mais il n'y a guère eu, je crois, de prodige pareil à celui de Gustave Doré. On sait qu'à huit ans il écrivait déjà une histoire illustrée des *Aventures de Jupiter ;* on sait peut-être moins que son premier dessin publié eut pour sujet une cérémonie médicale : Gustave Doré avait onze ans, quand il fit tirer, chez Ceyzeriat, à Bourg, une lithographie représentant l'inauguration de la statue de Bichat (2) : scène de place publique exactement rendue, d'où le comique n'est pas absent et où apparaissent déjà quelques-unes des qualités de celui qu'Emile Zola a appelé : « le plus merveilleux improvisateur du crayon qui ait jamais existé. » (3).

La médecine tiendra par la suite une bonne place dans l'œuvre de Gustave Doré. Parmi les dessins que le jeune élève de Charlemagne apportait au *Journal pour rire,* il en est déjà d'ordre médical ; le *Journal amusant* en publiera d'autres : scènes d'amphithéâtre, de villes d'eaux, études de physionomies, types d'étudiants, etc. Et les œuvres de grande envergure, celles où se révèle « l'œil visionnaire de l'artiste (1) : LES DIFFÉRENTS PUBLICS DE PARIS, RABELAIS, L'ENFER, DON QUICHOTTE, LA BIBLE, LES FABLES DE LA FONTAINE, ROLAND FURIEUX, etc., contiennent maintes planches qui pourraient donner lieu à une étude médicale. Comme cette étude a déjà été esquissée (2) et que je n'ai aucune compétence pour la compléter, il ne sera question ici que des fréquentation médicales de G. Doré et plus particulièrement de son amitié avec Ch. Robin.



Gustave Doré vers 1870

Si Charles Robin noua la plupart de ses relations littéraires dans le salon de Gustave Doré, si, grâce à ce dernier, il connut Edmond About et plus tard Taine, Alexandre Dumas fils, etc., il semble bien que c'est par l'intermédiaire du « micrographe » que Gustave Doré pénétra dans les milieux médicaux. Ce fut en compagnie de Robin, qui avait été l'interne de Velpeau, que Gustave Doré fréquenta la Charité et connut Armand Desprès. Le futur chirurgien, lui-même dessinateur de talent (3), passionné de musi-

(1) Que Mme J. Michel, qui a si aimablement mis à ma disposition ses archives de famille, veuille bien trouver ici l'expression de ma fervente et respectueuse reconnaissance.

(2) Eugène Forgues : Les illustrateurs du livre au XIXe siècle. Gustave Doré. LE LIVRE, 1883 pp. 152-169.
Voir également : Blanche Roosevelt : La Vie et les Œuvres de Gustave Doré d'après les souvenirs de sa famille, de ses amis et de l'auteur. Ouvrage traduit de l'anglais par M. du Seigneux, préface par Arsène Houssaye, in-8 390 p. Paris, s. d. - Catalogue de dessins, aquarelles et estampes de Gustave Doré exposés dans les salons du Cercle de la Librairie (mars 1885). Avec une notice biographique par G. Duplessis. Portrait gravé par Lalauze, d'après Carolus Duran, in-12. Paris, s. d.
René Delorme : Gustave Doré peintre, sculpteur, dessinateur et graveur, in-fol. Paris, 1879.

(3) E. Zola : Mes Haines, in-12 Paris, 1806.

(1) Th. Gautier, MONITEUR UNIVERSEL, 30 juillet et 11 août 1861.

(2) Lucien Nass : Tératologie infernale d'après Doré, CORRESPONDANT MÉDICAL, 30 avril 1910 ; Les supplices de l'au-delà, d'après Doré, CORRESPONDANT MÉDICAL, 30 novembre 1910, 15 janvier, 31 mai 1911.

(3) Armand Desprès, qui dessinait lui-même toutes les figures de ses ouvrages, s'amusa, lorsqu'il fut conseiller municipal, à crayonner les têtes de ses collègues. Son album parut sous le titre : Le Conseil Municipal de Paris (1884-1885) peint par lui-même, avec les accessoires. Portraits charges par A. D. Légendes par C. D. (C. Dreyfus). 1 album oblong. E. Monnier, Paris. Je dois au Dr Callamand communication d'un exemplaire de cet album qui est devenu rare.



G. Doré. Dessin de jeunesse (inédit) avec la légende : « Deux dentistes voisins, ayant une dent l'un contre l'autre, le témoignent aux passants par leur enseigne. »



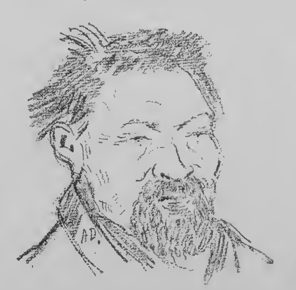
G. Doré. Dessin de jeunesse (inédit) avec la légende :
« Môsieu, vous avez mis sur votre annonce que votre *Aspasine* prévenait les taches de la peau et elle m'en fait venir avant l'âge.
— C'est précisément, Môsieu, parce qu'elle en fait venir avant l'âge que je disais : *prévenir.* »

que, fut vite attiré vers l'artiste. Desprès et Doré, à peu près du même âge, devinrent et restèrent des amis intimes. De leur passage à la Charité, le vieil hôpital garde comme souvenirs une superbe toile de Doré : *Esculape*, et trois portraits-médaillons qui ornent aujourd'hui le vestiaire des chefs de service.

Georges Camuset et Onimus furent encore parmi les fidèles de Gustave Doré ; alliés tous deux à Charles Robin, ils furent amenés par lui rue Saint-Dominique et l'on ne saurait parler des relations de Charles Robin avec Gustave Doré sans y mêler les noms du médecin poète et de l'électrothérapeute.

Gustave Doré avait neuf ans lorsque son père fut envoyé à Bourg pour y diriger les travaux du chemin de fer de Lyon à Genève. La famille de Charles Robin habitait Jasseron. Gustave Doré venait de temps à autre y passer quelques jours chez des amis ; il a raconté comme ce fut à l'occasion d'un séjour à Jasseron (1) qu'il reçut sa première boîte de vraies couleurs et de quelle façon il gâcha son tube de vert véronèse en barbouillant une poule, au grand effroi des habitants pour qui une poule verte était le plus sinistre des présages. Plus tard, lorsque Mme Doré fut installée à Paris, les relations nouées au pays bressan se firent plus étroites. Charles Robin fréquenta ce salon de la rue Saint-Dominique où défilèrent toutes les célébrités du siècle : Gautier, Alexandre Dumas père et fils, Edmond About, Taine, Rossini, Harpignies, Carolus Duran, Pauline Viardot, Gounod, Daubrée, Paul Lacroix, etc. (2).

(1) René Delorme qui raconte l'anecdote, écrit à tort Josserond.
(2) V. : Blanche Roosevelt, loc. cit.



Paul Strauss, 33 ans, journaliste.
Comme chef d'orchestre n'a fait encore danser que LE VOLTAIRE
(par Armand Desprès).



Armand Desprès par lui-même



Gustave Mesureur, 39 ans
Dessinateur en broderies
Le Méphisto du Conseil
par Armand Desprès.



G. Doré. Esculape. Hôpital de la Charité

Très lié avec Ernest et Emile Doré, les frères aînés du grand artiste, Charles Robin fut aussi un habitué des réunions qui avaient lieu le samedi et le dimanche au 96 de l'Avenue des Ternes et où étaient conviés des intimes, Kratz, Bourdelin, Armand Desprès, etc. C'étaient de joyeuses soirées où Camuset lisait ses sonnets; Gustave Doré, aussi habile à manier l'alexandrin que le crayon, lui donnait la réplique tout en esquissant quelque composition que les convives gardaient comme souvenirs.

Lorsque l'histologiste fut nommé à l'Institut, le 15 janvier 1866, Mérimée (1), en le félicitant de cette élection, lui annonçait qu'elle serait célébrée rue de Lille, où était arrivé un vin de Porto de qualité rare. Je ne sais si la soirée projetée eut lieu, mais les frères Doré ne laissèrent point passer l'occasion sans fêter leur ami Robin. Le 27 janvier 1866, Ernest Doré convia tous les habitués de l'avenue des Ternes à un joyeux dîner.

Gustave Doré avait composé pour la circonstance une ballade: « Le Docteur et les nymphes » et une féerie-poème en trois chants: « Le lit et le fauteuil, ou le clystère de l'incarnation », étincelantes de verve, où il évoquait la science et les amours du « fameux Robin »:

... Je chante ce héros aux vertus printannières
De qui la Faculté se déclare si fière
Qui s'appelle Robin, dont l'esprit dynamique
Posa les fondements de l'art cinématique.
Je voudrais par des chants d'une pompe altière
Louer le noble auteur de l'art moléculaire
Qui laissant du passé l'odieuse routine
Analysa le cœur aussi bien que l'urine,
Qui signala si bien à nos pâles humains
Ignorants de leurs biens, cette influence amie
De l'action reflexe en leur économie...
. . . .
C'en est donc fait, docteur ! tu quittes pour toujours
Le palais de l'hymen pour l'hôtel Mazarin.
O toi qui fus vainqueur dans le champ de l'amour
Pourras-tu te complaire en cet obscur bousin ?
Non, non ! grand Alcindor ! l'amour était ta gloire
Mais un jour tu diras à ces vieilles mâchoires
Qu'elles t'ont fait quitter en flattant ton orgueil
Un lit voluptueux pour un grossier fauteuil...

(1) F. Chambon : Notes sur Mérimée, in-8, 1903, p. 417.

Je m'arrête; la féerie ne comporte pas moins de 400 vers!

Le souvenir des ces « samedis » hantait l'imagination de Charles Robin lorsqu'une circonstance extraordinaire l'empêchait d'y assister; la lettre suivante, écrite à Ernest Doré au cours d'un voyage, en est un écho. Et ceux qui, comme M. J.-L. Faure, ont souvenance « du vénérable savant à l'allure un peu lourde » (1), ne liront pas sans sourire ces lignes où l'histologiste résumait ses impressions sur l'Angleterre.

10 mai 69 — en Océan du Nord — en vue du cap Skagen, extrémité du Jutland — par mer calme — steamer filant 10 nœuds à l'heure en direction de Hull (Angleterre) sur Göttenborg (Suède).

— Parti de Hull le 8 au lever du jour — tempête deux heures après le départ jusqu'à hier — d'où mal de mer général — et retard de 14 heures; arrivée probable à Göttenborg ce prochain matin vers 2 ou 3 heures par une mer calme en ce présent moment.

Observations antécédentes sur terre. Anglaises. Coefficient de séduction très élevé — Dynamique insuffisante — *Custodes* et masse des adducteurs fasciculés de rénitence faible — Cheveux superbes dans les teintes comprises entre le rouge et carotte vif et séduisant et le filasse frisant le gris albinos — en somme statique superbe dans

(1) J.-L. Faure : Eloge de Lannelongue. En Marge de la Chirurgie, t. I, p. 85, in-4°. Paris, 1927.

tout ce qui est percevable à l'œil nu — Déficit et déception passé l'âge de 20 ans en ce qui touche la cinématique.

= Anglais. o, o. o. o. o o o o o.

= Cuisine — plus nulle encore — oh nos samedis — nos dimanches !!!!

— pas mangé un plat qui eut du goût, tant qu'on n'y a pas mis les sauces en bouteilles — pas d'exception même pour les rosbifs et filets tant vantés qui n'ont pour eux que leur volume, mais qui vous écœurent littéralement dès la première bouchée si on ne les couvre pas de moutardes ou des sauces sus-dites.

— en somme depuis les dîners à 20 couverts jusqu'aux dîners d'hôtel ou de restaurants je n'ai pas mangé un plat de viande ou de légumes qui eut une saveur quelconque — Vins stupidement servis toujours dans des verres à liqueur. Oh nos samedis — nos samedis !!!!!!

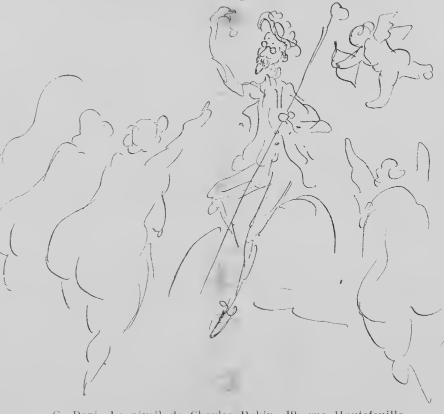
Je voulais après ce billet écrire à Gustave, mais le roulis devient assez fort en approchant du soir pour rendre la plume difficile à tenir. Je suis allé voir New Bond Street 35 ses tableaux qui sont dans une une salle très bien disposée et qui font le plus bel effet. J'y suis resté une heure par un très beau temps, heure pendant laquelle les entrées ont toujours maintenu 20 à 25 personnes malgré les sorties. Fais lui toutes mes amitiés ainsi qu'à votre mère.

Rappelle-moi à nos amis communs et embrasse pour moi tous les tiens.

A toi de cœur,

Ch. Robin.

Il est vrai que M. Variot nous avait déjà fait connaître un Robin bon vivant (1), aimant, comme Flaubert, la grosse plaisanterie, les histoires un peu lestes. Et les Goncourt, en parlant du Magny, ne l'ont pas dépeint comme un convive rébarbatif.



G. Doré. Le réveil de Charles Robin, 19, rue Hautefeuille. (Dessin inédit.)

Mérimée appréciait en lui le médecin plein de bon sens, aux prescriptions judicieuses et point draconiennes. L'ordonnance suivante, adressée au colonel Emile Doré, donnera une idée de la façon dont l'auteur du *Traité des Humeurs* comprenait la thérapeutique.

Paris, 11 juin 70.

Mon cher Emile,

Ça ne va pas mal, ni toi non plus.

... Donc tu as du sable en cristaux dérivant du type rhomboedrique et vraiment admirable. Comme ils sont formés d'acide urique qui pour un rien se met en graviers, et se forme chez les hommes disposés à être pris de la noble goutte, il ne serait pas mauvais, tant s'en faut, de se mettre autant que possible au régime suivant :

Viandes comme à l'ordinaire ; mais légumes verts, ou choucroute, navets, carottes ou analogues plus que des farineux.

Supprimer autant que possible ou réduire au minimum l'eau-de-vie, le kirsch, le rhum et tous les vins blancs. Vin rouge et bière comme à l'ordinaire, item pour le café et le thé.

Marche à pied au grand air, le plus possible — équitation réduite aux exigences du service et aux promenades les plus nécessaires.

Aux repas boire au lieu d'eau ordinaire



G. Doré. Ménagerie parisienne. Collection M. le Dr Lacronique.

(1) G. Variot : Quelques souvenirs anecdotiques sur Charles Robin. Soc. franç. d'Histoire de la Médecine, 3 janvier 1925.

G. Doré. Amphithéâtre de l'Ecole de Médecine
Dessin (réduit de moitié) des *Différents publics de Paris* (1854).

avec le vin les eaux de seltz naturelles, soultzmatt, St-Galmier, Couzan ou analogues, ou mieux encore mettre dans l'eau ordinaire destinée à être mêlée au vin du bicarbonate de soude de manière à en prendre de 3 à 5 grammes par jour.

Les choses n'en sont pas au point qu'on ne puisse enfreindre ces prescriptions deux ou trois jours quand les circonstances y obligent ; mais il n'est pas mauvais de les suivre dès qu'on rentre dans la vie habituelle, toutes les fois surtout que se montre le sable.

... J'oubliais de dire



Cliché Dagen

G. Doré. Le Salon d'un Dentiste.

que tu peux fondre sur sur Lise quand envie t'en prendra...

... Adieu. Je ne dirai rien à personne. Tout à toi,

Ch. Robin.

Quand il était éloigné de Paris, à l'époque des vacances, Charles Robin, qui n'aimait guère écrire, faisait exception pour ses amis Doré; il leur racontait les événements survenus dans ce Jasseron qu'ils avaient connu; il leur signalait les dégâts occasionnés par l'orage au vieux château, ce château qui paraissait à

Quinet (1) être « une tombe sur la colline »; toujours il leur parlait de ses chasses dont il ne manquait pas d'ailleurs de leur envoyer les plus belles pièces.

La guerre de 1870 n'interrompit point cette correspondance. Voici, écrite de Bordeaux, où Gambetta l'avait appelé comme directeur du service de Santé, une lettre de Robin assez curieuse par les réflexions qu'elle contient sur les événements d'alors :



G. Doré. Le Médecin Tant-Pis et le Médecin Tant-Mieux. Dessin (réduit de moitié) pour *Les Fables de La Fontaine*. Paris. Hachette, 1867.

MINISTÈRE DE LA GUERRE

Bordeaux, 5 *mars* 71.

Cher ami,

Je pense que tu auras su par les lettres que j'ai fait passer à ta mère la perte si pénible que je viens de faire et les conditions dans lesquelles je l'ai faite (2), par quelles circonstances je me trouve à Bordeaux et ce que j'y fais. Tout cela ne m'empêche pas de songer bien souvent à tous et à l'enclos des Ternes, qui je pense n'a pas été souillé par l'une quelconque des ordures attirées en France par l'ineptie du régime personnel. Les caisses de quelques banquiers et agents ont été pillées à Dijon, Orléans, etc., mais non à Paris.

Mais à part cela mes prévisions, que tout le monde ne recevait pas sans objections au c6, fin juillet dernier, se sont malheureusement réalisées. Seulement le temps a été deux fois plus long que je ne pensais et le désastre trois fois plus grand ; car je ne croyais pas que sous l'empire la substitution du fictif à l'effectif eut été si ineptement considérable en tout, bien qu'on vit partout qu'elle existait sur de vastes proportions, ainsi que nous le disions bien souvent ; toutefois je ne croyais pas que cette substitution s'étendit jusqu'aux choses de la guerre.

De ce que j'ai vu ici de près et pièces en mains on peut le dire, il résulte que les causes de nos désastres (abstraction faite de l'état dans lequel l'empire a mis le patriotisme des provinces par le système des candidatures officielles) il résulte dis-je que ces causes sont : 1° La faiblesse du commandement supérieur, qui, sauf quelques exceptions individuelles étouffées par le surplus, n'a pas pu maintenir la discipline, ne savait commander plus de 10.000 hommes à la fois, ne savait pas même le temps nécessaire pour distribuer des vivres pour deux jours à une division ; 2° à l'ignorance des états-majors depuis ce qui touche à la géographie de la France jusqu'à ce qui concerne l'armement et les relations entre elles des diverses sortes de troupes, etc.; 3° quant à l'intendance sur qui on jette le gros des fautes les siennes n'ont été que locales et accidentelles le plus souvent. Quoiqu'il en soit c'en est je l'espère fini des militaires à la Napoléon consistant à chercher à avoir de quoi vivre pour vivre sans rien faire, et de longtemps il n'y aura plus à croire à leur vantardise. Celui qui m'a le plus trompé est bien Trochu que j'ai cru longtemps autre chose qu'un vantard officier de plume et de salon. J'ai eu plusieurs fois des nouvelles de Leperche par des chirurgiens. Il avait quitté Metz avec Noguès en se faisant passer pour le brosseur de celui-ci dont il avait pris l'uniforme pour rejoindre Bourbaki près de qui il est encore. Encore une désillusion que celui-là. J'ai rencontré ici Pallu avec des moustaches et la mouche et le grade de général de brigade. Il est un des rares officiers (presque tous de la marine) qui ont su former un corps d'hommes disciplinés et se battant bien. C'est lui qui commandait le corps qui a permis à l'armée de l'Est de passer en Suisse sans être entièrement écharpée et après le combat il est revenu du Jura dans l'Ain avec sa brigade en colonne, sans débandade, et sans entrer en Suisse, ce qu'auraient pu faire les deux tiers de l'armée si elle avait eu de vrais officiers.

Quant à Gambetta et M. de Freycinet, les seuls hommes énergiques et patriotiques sans réticence que j'aie vu ici parmi ceux qui sont en évidence, les seules fautes qu'ils aient commises ont été de faire nommer les officiers de mobile et mobilisés par le suffrage universel, puis de ne pas faire incorporer les hommes de ces levées dans les régiments ordinaires à mesure qu'était faite leur levée ou leur arrivée près des armées. Toutes

(1) Quinet : Histoire de mes idées, p. 173, in-12, 7e édit. Paris, 1905.

(2) V. de Lavarenne : Lettre de Robin à Cl. Bernard. PRESSE MÉDICALE, 5 avril 1902.

les autres assertions sont des calomnies clérico-napoléoniennes.

J'ai chargé le médecin de l'École Polytechnique, le Docteur Fuzier, de faire mes amitiés à Gustave et à sa mère, renouvelle-les de tout cœur je te prie. Embrasse pour moi Madame Ernest, Madeleine, ton grand fils, Madame de La Balme et, crois-moi, à toi de tout cœur.

Ch. ROBIN.



G. Doré. Cours d'anatomie comparée au Jardin des Plantes. Dessin (réduit de moitié) des *Différents publics de Paris* (1854).

Robin ne se montre guère tendre pour le régime impérial. Taxile Delord ne dira pas autrement que lui dans son *Histoire du Second Empire*. Tous deux confirment ce que Flaubert écrivait dès le 27 septembre 1870 à Maxime Du Camp :

« Nous payons le long mensonge où nous avons vécu ; car tout était faux, fausse armée, fausse politique... »

Charles Robin, qui avait connu les jours enchantés de la rue Saint-Dominique, fut aussi mêlé aux heures douloureuses. Madame Doré mourut le 16 mars 1881. Moins de deux ans après, le 20 janvier 1883, Gustave Doré était frappé d'apoplexie. Charles Robin, mandé par la fidèle Françoise, accourut à son chevet. Après avoir été le témoin impuissant des derniers jours du grand artiste, il fut des intimes désignés pour tenir, aux obsèques, les cordons du poêle, suprême témoignage d'une amitié qui durait depuis près de quarante ans.

MAURICE GENTY.

LA MÉDAILLE DU PROFESSEUR ACHARD



La médaille ci-dessus, œuvre du sculpteur H. Dropsy, a été offerte par le professeur Achard à ses élèves, à l'occasion de sa cinquantième année d'études médicales.

Les amateurs pourront se procurer cette médaille en souscrivant, pour la somme de 60 francs, plus les frais d'envoi s'il y a lieu, au secrétariat de l'Académie de Médecine, 16, Rue Bonaparte, Paris (6e).

L'Académie bénéficiera pour ses collections des sommes ainsi recueillies.

TABLE DES MATIÈRES POUR 1927

IMP. DE COMPIÈGNE, 1927.